

FRANCE Football

M 705 2.097 11 ISSN 0015-9557

● 39^e ANNÉE ●
● 17 JUIN 1986 ●

11 F

● Suisse : 4,20 FS ● Luxemb. : 81 F.L.
● Belg. : 63 F.B. ● Italie : 2 500 lires.
● Canada : 2,75 dollars canadiens.
● Espagne : 320 pes. ● Maroc : 11,50 dir.
● Sénégal : 825 c.f.a. ● La Réunion : 16 F.
● Antilles franç. : 16 F. ● Gabon : 840 c.f.a.
● Côte-d'Ivoire : 770 c.f.a. ● Tunisie : 12,65 DH.

**Nous nous
sommes
tant aimés**

Michel Platini, le plus « Italien » des footballeurs français, ne fera aucun sentiment à l'occasion de France-Italie, sommet des huitièmes. Tant mieux pour les Bleus et tant pis pour ses amis Italiens !
(Photo Franco RICHARDI)

LARSEN
**La diagonale
du fou**

ANGLETERRE
**Le réveil
du fantôme**

MAROC
**Le rêve
africain**



Concert majeur sur sol-si-ré

France-Italie. Un classique du répertoire. En clé de sol, truffé de si et pour voix assez ré. Molto difficile. Le moindre couac et c'est le four. Jusqu'ici, les Français ont eu du mal à faire entendre leur voix, mais leur ascension crescendo dans le concert international, depuis quatre ans, leur donne du coffre. Ainsi, Dominique Rocheteau (cl-contre) plutôt mezzo voce depuis le début de la compétition, s'est remis dans le temps juste face aux Hongrois et pourrait bien remplacer Papin et son pipeau. Stopyra (en haut, à gauche), s'il n'est pas une diva, est néanmoins un baryton dans le ton. Quant à Tigana (en bas, à gauche), qui, après son premier but en bleu, a définitivement quitté le chœur des vierges, il sait parfaitement tenir la note 90 minutes. Les Italiens, eux, ont toujours été sur le devant de la scène. Depuis quatre ans, ils tiennent le haut de l'affiche. Ce soir, ils joueront une partition pour deux solistes : Sandro Altobelli, ténor barbu et ardu (en haut à droite), et Giuseppe Galderisi (en bas à droite), un joueur qui a du chœur. Il faudra trouver les bonnes clés pour ne pas se retrouver dans les cordes.



(Photo Franco RICHARDI)



(Photo Franco RICHARDI)



MEXICO86

MEXICO86

LES Mexicains ont un grave problème à résoudre : il y aurait des vibrations négatives sur la sélection de Bora Milutinovic, des forces extra-sensorielles qui s'exerceraient à son encontre et notamment à celle de Hugo Sanchez, le dieu aztèque réincarné en footballeur et en support publicitaire. C'est ennuyeux, des vibrations négatives. Ça vous détériore un psychisme et mine un espoir populaire en un orage et deux éclairs. Ça peut aussi servir de parapluie, dans le cas où cette sélection mexicaine choyée pendant près de deux ans ne trouverait pas la clé de son paradis.

Ne nous moquons pas trop. Il est en train de nous naître une passion pour les Mexicains, sinon pour leurs transports terrestres et aériens. Leur chaleur humaine, leur gentillesse, leur fierté, l'amour de leur pays et de ses traditions sont du temps passé dans un monde cruel. La Coupe du monde de football n'est pas au centre de leurs préoccupations et, raisonnablement, elle ne peut pas l'être, les difficultés de la vie quotidienne ne roulant pas sous le mouvement du ballon. Mais elle existe et ils la regardent avec intérêt, curieux de savoir si le Ciel leur fera un clin d'œil, si ce jeu universel qui leur ouvre les lucarnes de la terre entière (sans le son, bien souvent), les aidera plus concrètement à se faire connaître et à dominer la crise. A les entendre et à les lire, ils n'y croient guère. Mais ils veulent bien essayer.

Pour mettre tous les atouts de leur côté, ils ont mobilisé les mages, les sorciers et les cartomanciens de toute la République afin de protéger la sélection des

renoncement pour affronter, en huitièmes, le Maroc plutôt que l'Espagne. Les Danois de Piontek ont dû penser, et ils n'ont pas tort, qu'entre un Maroc impressionnant d'aisance et de sang-froid et une Espagne traditionnellement compétitive (sauf chez elle, en 1982), la balance du plateau ne penchait ni d'un côté ni de l'autre. Ils ont, par la même occasion, agrémenté leur palmarès d'une victoire sur l'Allemagne (qu'ils n'avaient jamais rencontrée auparavant), et réalisé le même exploit que le Brésil, six points en trois matches, 9-1 de goal-average contre 5-0 aux Verts et Or. Ils ont surtout démontré, malgré les restrictions de Piontek (« mon équipe a moins bien joué que lors des matches précédents »), que l'on devait les compter parmi les trois ou quatre favoris majeurs du tournoi. Les « Danish-dynamite » sont réellement explosifs.

NOUS voici donc entrés dans la phase concrète de la Coupe du monde, celle que les Italiens dénomment « la mort subite », parce qu'en quatre-vingt-dix minutes, cent vingt minutes ou aux coups de pied au but, l'un des deux adversaires de chaque match tombera à chaque tour. Nous en attendons, comme en 1970, des matches étourdissants de beauté et d'émotions, parce que l'heure n'est plus aux calculs et à la retenue. Le jeu devrait y trouver son plein épanouissement, sa richesse profonde et sa large palette de couleurs, si les arbitres se montrent capables, mieux qu'au

IL n'empêche — nobody is perfect — que le système en question aura permis à une équipe totalisant deux points, c'est-à-dire la Bulgarie, de se qualifier pour le deuxième tour sans aucune victoire à son actif.

Cela précisé, quels enseignements tirer des trente-six matches joués et quelles valeurs en dégager avant l'épreuve (commencée par Mexique-Bulgarie et URSS-Belgique) de la « mort subite » ?

Le jeu en altitude, combiné à la chaleur, a engendré un jeu court qu'on pratiquait le Danemark, la France, le Brésil, l'URSS, le Maroc, l'Espagne, l'Argentine, l'Italie, le Mexique, la RFA et l'Angleterre, le dernier jour, soit onze des seize qualifiés.

L'organisation en 4-4-2 s'est généralisée avec un milieu parfois encore plus fourni. Le pressing est de mise, malgré les problèmes de récupération. Le nombre de buts est de 2,33 par match (quatre-vingt-quatre en trente-six rencontres), mais on assiste à un réveil des attaquants de pointe (trois buts en un match pour Elkjaer-Larsen et Lineker). Les problèmes athlétiques semblent dominés — extraordinaire Angleterre, contre la Pologne, par 38 degrés centigrades — mais personne ne peut prévoir comment les sortants de Monterrey (cinq cents mètres d'altitude), Maroc, Pologne, Angleterre, réagiront dans la montagne.

Sur l'ensemble du premier tour, le Danemark a fait très forte impression, plus encore que le Brésil (tout heureux de la rentrée de Zico), et que l'URSS (neuf remplaçants contre le Canada). L'Argentine de Mara-

Mode d'emploi du marc de café

effets néfastes du mauvais sort. Ils adressent à Hugo Sanchez, particulièrement maudit — un avertissement pour un jet de ballon dans le public, un avertissement pour simulation, un match de suspension et un penalty manqué — des cartes pieuses, des offrandes, des amulettes et des remèdes pour boiteux. Il n'est pas certain que cette mobilisation donne les résultats escomptés — il est des vibrations et des forces incompressibles — mais la ferveur n'est jamais inutile. Quetzalcoatl, le serpent à plumes, pourrait vous le confirmer.

POUR la deuxième fois de son histoire, et en neuf participations à la Coupe du monde, le Mexique accède aux quarts de finale de l'épreuve. La première fois c'était en 1970 avec Calderon, Pena, Guzman, Velarde (actuel auxiliaire technique de Milutinovic), Valdivia, Fragoso et quelques autres. Mais il avait bénéficié, l'histoire l'a retenu, de quelques arrangements avec les humains : le coup de pouce d'un arbitre arabe, Ali Kandil, lors de son match contre le Salvador (4-0 tout de même) et un penalty très discuté, accordé par l'arbitre argentin Norberto Coerezza, contre la Belgique (1-0). Il était donc allé, après un 0-0 contre l'URSS, en quarts de finale, où il avait été éliminé par l'Italie (1-4), future finaliste et future deuxième.

On peut penser que le Mexique 1986 est meilleur que le Mexique 1970 et qu'il peut faire aussi bien, sans coups de pouce, que sa sélection précédente. Il s'est, en tout cas, attaché à le démontrer au cours de trois matches modérément passionnants, mais menés de manière efficace : 2-1 contre la Belgique, 1-1 contre le Paraguay (penalty manqué), 1-0 contre l'Irak. Et il a mis un point d'honneur à gagner ce dernier match qui lui donnait la première place de son groupe B, alors que la deuxième lui eût permis, jusqu'à la fin, de jouer tous ses matches au stade Azteca.

Nous avons bien aimé, pour la pureté de l'épreuve, cette coquetterie mexicaine comme nous avons bien aimé la bagarre sans restriction entre Danois et Allemands, le dernier jour (tir de Brehme sur la barre, deux buts de Jesper Olsen et Eriksen), alors que le bruit courait d'un

premier tour, d'être les gardiens de l'esprit et les discrets mécaniciens du système.

Ce premier tour en six groupes de quatre destiné à éliminer huit équipes sur vingt-quatre en l'espace de quinze jours ne nous a pas pleinement convaincus de sa nécessité, ni sur le plan sportif ni sur le plan économique. Stades à moitié pleins, jeu décevant lors d'un match sur deux et, à peu de chose près, pronostics confirmés.

C'est-à-dire élimination de la Corée, de l'Irak, du Canada, de l'Irlande du Nord, de l'Algérie (faute du sélectionneur), de l'Ecosse (victime prévue du groupe E), du Portugal (inattendue et injuste) et de la Hongrie (torpillée par son 0-6 devant l'URSS) ; qualification des cinq Sud-Américains (Mexique, Brésil, Argentine, Uruguay, Paraguay), des sept ouest-européens attendus (Belgique, France, Italie, RFA, Angleterre, Espagne, Danemark) et de trois est-européens (Bulgarie, URSS, Pologne).

Et le seizième qualifié ? Eh bien, il s'agit de sa part d'un exploit historique et retentissant puisque le Maroc réussit à sortir premier d'un groupe F qui comptait un ancien champion du monde (l'Angleterre), un double demi-finaliste (la Pologne) et un demi-finaliste européen (le Portugal). Il est ainsi le premier pays d'Afrique, du Maghreb et de l'Islam à se qualifier pour le deuxième tour d'une phase finale et, s'il a bénéficié contre le Portugal de fautes d'arbitrage, il a impressionné pendant deux cent soixante-dix minutes par son haut niveau technique, sa compétence dans le jeu et sa force collective.

Dolny, Bouderbala, Timoumi notamment n'ont pas grand-chose à envier aux vedettes consacrées. On le savait depuis la Coupe d'Afrique des Nations, mais il était indispensable que cet avènement soit confirmé au plus haut niveau. Espérons qu'ils prendront le temps de remercier Joao Havelange, lequel, par la bouche de Sepp Blatter, se félicite d'avoir, par sa volonté et « sa politique », permis l'instauration d'un système à vingt-quatre pays finalistes et donné aux jeunes nations du football l'opportunité d'accéder à l'élite mondiale.

dona (la meilleure des stars) n'a pas été poussée dans ses retranchements, non plus que l'Italie. La RFA n'a pas encore enclenché (mais le peut-elle ?) la surmultipliée. L'Angleterre a ressuscité et la France cache son jeu.

Si l'on vous demandait, compte tenu des huitièmes de finale connus et des deux premiers résultats, quel sera le carré final, que diriez-vous ? 1. Brésil ; 2. Danemark ; 3. Argentine ; 4. RFA. Ou bien : 1. France ; 2. Danemark ; 3. Argentine ; 4. RFA. Ou bien : 1. URSS ; 2. Italie ; 3. Mexique ; 4. Argentine ?

Pour trouver la solution, nous vous conseillons le marc de café, encore un peu liquide, que vous versez dans un bol. S'il prend une forme d'hexagone, vous n'êtes peut-être pas loin d'avoir trouvé. Et s'il ressemble à un aigle, vous avez le choix entre la RFA, le Mexique et tous ceux qui croient posséder des ailes.

DE l'équipe de France « mexicaine », on ne devine pas grand-chose. Est-elle capable, comme on le souhaite, d'aller cueillir les plus beaux et les derniers lauriers d'une génération exceptionnelle ? A-t-elle dépassé, comme on peut le craindre, le sommet de son échelle et est-elle en train, malheureusement, de redescendre ? Possède-t-elle actuellement, à son degré le plus intense, la formule magique classe-expérience-forme-réussite ?

Les bruits les plus contradictoires circulent sur son compte. Il ne faut pas tous les croire. Aujourd'hui, mardi 17 juin, elle affronte l'Italie en huitièmes de finale, à l'Olimpico de Mexico City, ce que l'on peut trouver prématuré, et pour l'une, et pour l'autre des deux équipes.

Il lui faut, pour gagner, développer son meilleur jeu, donc pour cela retrouver le meilleur Platini, celui qui, par son œil magique et ses souliers enchantés, l'a déjà emmenée tant de fois vers ce que nous n'aurions jamais espéré, il y a dix ou quinze ans. Il lui faut courir après le chien pour ne pas se faire mordre.

Ce matin, Platini a regardé le fond de sa tasse. Il a cru y lire quelque chose. Comme pour beaucoup d'entre nous, rien ne lui est sûr que la chose incertaine.



ITALIE FRANCE

MARDI 17 JUIN

Stade Olimpico de Mexico,
à 12 heures

Arbitre : M. Esposito (Argentine)

Un France-Italie en huitièmes de finale de la Coupe du monde, ce n'est pas banal. Le champion d'Europe et le champion du monde vont s'affronter dans un match où tous les deux auront beaucoup à perdre. Pour la France : le rêve et les espoirs d'une génération bénie, à la tête de laquelle Michel Platini cherche à remporter une victoire sur lui-même pour faire des Bleus des gagnants. Pour l'Italie : un titre, bien sûr, mais aussi une réputation que des joueurs comme Cabrini ont réussi à imposer. Celle d'une équipe opportuniste en diable, taillée pour disputer tous les duels. Et les gagner. Cette rencontre est un tournant de l'histoire : soit la France change de dimension, soit l'Italie réussit sa métamorphose. Mais, pour le gagnant, ce ne sera qu'une étape.

Le champion du monde
contre le champion d'Europe.
France-Italie est sans aucun doute
le match le plus excitant
et le plus dramatique
des huitièmes de finale.
Si l'Histoire favorise les Italiens, le passé
récent plaide en faveur des Français.
Un match à la vie à la mort
qui brisera bien des illusions.
D'un côté comme de l'autre.

par Jean-Marie LORANT

ROBERTO BECANTINI, grand reporter à la *Gazzetta dello Sport*, suit pas à pas les Bleus depuis le 14 mai. Vendredi dernier, le croisant à l'entraînement, nous lui demandâmes ce qu'il pensait de cette nouvelle opposition franco-italienne. « La France, c'est bien pour nous », nous répondit-il tout simplement. Et, depuis quelques jours, la bande des journalistes italiens, qui s'est abattue sur les joueurs français comme une volée de moineaux, semble partager l'avis de Roberto.

« La France, c'est bien. » Cela signifie que les gens de Rome, de Turin, de Naples et de Milan ne sont pas loin de



Que la fête commence!

considérer ce huitième de finale comme idéal. Et quand certains d'entre eux affirment, avec une petite grimace, que les Tricolores possèdent les meilleures chances de passer, nous ne sommes pas sûrs qu'ils ne pensent pas exactement le contraire. Même si les temps ont beaucoup changé.

Nous n'inventerons rien en disant que l'air supérieur et un brin narquois avec lequel les Italiens abordent un France-Italie n'est pas sans fondement ni motif. Le passé leur donne raison à presque 100 pour 100 puisqu'on relève vingt-sept matches entre les deux pays, avec un bilan qui penche largement en leur faveur : dix-sept victoires, six matches nuls, quatre défaites. Si l'on ajoute dans la balance les trois titres de champions du monde de l'Italie (1934, 1938, 1982), le déséquilibre est encore plus flagrant. Même si, sur le terrain, le cours de l'histoire s'est peut-être inversé en douceur dans les années contemporaines, depuis le 23 février 1982, quasiment historique, où la France a battu l'Italie au Parc des Princes par 2-0. Aux deux buteurs, Platini et Bravo, et à leurs compagnons, Barattelli, Amoroso, Lopez, Trésor, Janvion, Battiston, Giresse, Tigana, Soler, Lacombe, Rocheteau, Six, on aurait pu élever une statue pour cet exploit. Ils avaient mis fin à cinquante-deux ans d'insuccès.

Le poids de l'histoire

Si bien que l'Italie n'a pas triomphé de la France depuis le Mondial argentin (1978), ce qui ne nous rajeunit guère. Mais qui permet de jeter un pont entre hier et aujourd'hui, de passer d'une Coupe du monde à l'autre. De ce match de Mar del Plata perdu 2-1, il reste Bossis et Platini, ainsi que Rocheteau et Battiston, lequel n'avait pas joué, et Henri Michel. Le sélectionneur des Bleus se souvient. « Nous avions bien attaqué le match et nous avions eu la chance de marquer dès le début par Bernard Lacombe. Par la suite, nous nous étions trop repliés et les Italiens avaient fait preuve de plus de réalisme. Cette défaite reste un regret, car elle nous éliminait de ce Mondial. »

C'était la seconde fois que nos voisins nous renvoyaient à nos chères études dans cette compétition, le premier accroc ayant eu lieu dans l'autre moitié du siècle. Nos grands-pères ne gardent pas le meilleur souvenir d'un 12 juin 1938 à Colombes, quand Meazza et ses complices nous coupèrent sèchement la route des demi-finales (3-1).

Il serait facile de dire, après ce bref retour en arrière, « jamais deux sans trois », et de se laisser aller à une forme de pessimisme qui ne serait pas de mise. Ce France-Italie, vingt-huitième du nom, les Bleus l'aborderont sur la lancée d'une période faste, couronnée par un titre de champion d'Europe en 1984, et d'un premier tour où ils se sont montrés en progrès constants. Ce n'est pas le cas des Italiens, en perte de vitesse sensible depuis 1982, absents de ce Championnat d'Europe gagné par les Tricolores et peu

impressionnants au Mexique : 1-1 devant la Bulgarie, 1-1 face à l'Argentine et 3-2 contre les Coréens.

Mais, car il y a toujours un mais avec l'Italie, les apparences sont souvent trompeuses. Nulle équipe au monde n'est capable de cacher à ce point son jeu et de se retrouver dans les grandes occasions. En Espagne, en 1982, après le premier tour, la Squadra avait essuyé le feu de la critique. Trois matches nuls avec la Pologne (0-0), le Pérou (1-1) et le Cameroun (1-1) lui avaient néanmoins suffi pour se dégager, avant de s'envoler irrésistiblement vers le titre et d'atteindre « au summum », comme le déclarait récemment Enzo Bearzot.

Les Bleus savent tout cela par cœur, et Henri Michel confie : « Ils nous connaissent, on les connaît. » Un champion du monde et un champion d'Europe — quelle affiche ! — vont donc se rencontrer au stade Olimpico ce midi. Comme deux vieux amis le dimanche matin, sur un court de tennis, qui s'aiment bien, mais, qui ne se priveront jamais, s'ils le peuvent, de mettre une bonne trempe à l'autre. C'est le jeu. Et si la partie a été belle et passionnée, c'est encore mieux.

De la passion, de la tension, de la pression, il y en a partout autour de ce huitième de finale que les Mexicains considèrent comme le plus beau, le plus incertain, le plus fort. Et ils ne sont pas les seuls. Les Bleus, pour leur part, l'ont préparé calmement et tranquillement. Presque imperturbablement.

Plus d'une semaine maintenant s'est écoulée depuis leur dernier match contre la Hongrie, et la venue de leurs épouses, et les entraînements, bien dosés, leur ont permis de franchir aisément ce cap. L'absence de matches pendant sept jours aurait pu leur être préjudiciable. Cela n'a pas été le cas. Tous affichaient, aux dernières nouvelles, un état de fraîcheur intéressant et une ambition non dissimulée. En vérité, un seul gros problème a perturbé la vie des Bleus pendant ce temps mort : la blessure de Joël Bats, touché devant les Hongrois. Au moment où nous écrivons ces lignes, dimanche, son entorse au genou, soignée jour et nuit par le docteur Villac et par les kinés Garcia et Dagouillon, était en bonne voie de guérison. Mais sera-t-il prêt, physiquement et moralement, à occuper sa place ? Nous posons la question sans y répondre, sans savoir qui de Bats ou de Rust, considéré comme le numéro 2 depuis des années, sera aligné contre l'Italie. Si le destin voulait que ce soit « Monsieur Albert », il s'agirait d'un petit événement, le Sochalien courant toujours après sa première sélection.

Celui-ci nous disait d'ailleurs qu'il n'éprouvait absolument aucune crainte à l'idée d'entrer dans cette équipe de France qui monte régulièrement en régime depuis le 1^{er} juin. Il ne lui manque plus grand-chose, désormais, pour parvenir à sa « vitesse de croisière », comme le remarque Henri Michel. « Nous avons un peu trop abusé des passes longues pendant le premier tour, précise l'entraîneur des Bleus. C'est pourquoi, à l'entraînement, nous avons travaillé pour corriger ce défaut. Je crois que plus nous allons avancer dans ce Mondial — si nous nous qualifions bien entendu —, plus nous allons trouver de liant dans notre jeu. »

Altobelli ne se rase plus depuis qu'il marque des buts dans ce Mondial. Mais le grand Max ne sera pas sur le fil du rasoir face au beau Sandro. La France ne rêve que de se qualifier au nez et à la barbe des Italiens.

(Photos PRESSE-SPORTS et REUTERS)



Ce jeu a subi quelques retouches sur les hauteurs mexicaines, et on ne sait pas pour l'instant si le fameux triptyque — altitude, chaleur, horaire — est à l'origine de cette légère évolution. Il y a désormais plus de réalisme et de prudence dans la conduite des Tricolores, et surtout un plus grand équilibre entre les lignes. Le milieu de terrain, avec deux demis très défensifs, Tigana et Fernandez, n'a pas éclipsé, comme souvent ces dernières années, l'attaque et la défense.

Le jeu s'équilibre

Une défense où l'on a dégagé un stoppeur très inattendu en Maxime Bossis. Au départ, ce furent les circonstances qui dictèrent le choix d'Henri Michel. Le Racingman lui paraissait, en effet, le plus apte à marquer Belanov dans le match contre l'URSS. « Il est difficile de passer Max balle au pied, explique le sélectionneur national. D'homme à homme, il est pratiquement imbattable, et c'est la raison pour laquelle j'avais pensé qu'il était capable de contrarier le Soviétique. »

Henri Michel avait vu juste, et plus tard, devant les Hongrois, Bossis, plus libre cette fois de ses mouvements, prit un plaisir évident à occuper de nouveau ce poste. Marquage-t-il Altobelli aujourd'hui ? C'est une hypothèse. Tout dépend en réalité du système adopté par l'équipe de France et de la position d'Alessandro, qui aime se réfugier sur le côté gauche.

Quant à l'attaque, il faut en dire deux mots. L'épanouissement de Stopyra et l'arrivée de Papin, qui souffre malheureusement d'une entorse à la suite d'un choc avec Fernandez samedi à l'entraînement, ont apporté un style très différent. Ces deux joueurs s'engagent, écartent le jeu et tranchent sur l'attitude passée d'un Lacombe, jouant davantage en appui ou en remise, ou même d'un Rocheteau, très bon lors de son entrée devant les Hongrois.

On s'aperçoit ainsi que ces trois joueurs ont marqué chacun un but, et que tout ne repose plus sur le milieu de terrain. Platini n'a pas eu, en trois matches, son rayonnement et son influence habituels.

Platini est au centre de ce France-Italie pour les raisons que l'on imagine. Et s'il est un match qui est le sien, c'est bien celui-là. Luis Fernandez dit à ce propos « qu'il est très motivé », alors que Bossis s'interroge : « A ce niveau, cela ne doit pas être évident de rencontrer des joueurs ou des adversaires avec lesquels on joue toute l'année. Je ne sais pas, en définitive, si c'est un match pour lui. » Henri Michel, pour sa part, souhaite que son capitaine ne fasse pas « une affaire personnelle » de cette rencontre. « Si, comme je le pense, poursuit-il, il est très motivé et transcende, ce doit être un plus pour l'équipe. »

C'est l'occasion pour la diva française de retrouver son meilleur niveau. Platini a souffert physiquement pendant le premier tour ; cette insuffisance a été ressentie par tous les observateurs, et les Mexicains attendent toujours de voir vraiment en action le numéro 1 mondial. Ils ne l'ont qu'entrevu devant l'URSS (un coup franc sur l'arête) et face aux Hongrois (une passe lumineuse et décisive pour Rocheteau).

L'Italie tombe à pic pour le relancer, et notre petit doit nous dit que le triple Ballon d'Or de France Football sera exact au rendez-vous. Dans sa carrière, il n'en a pas manqué beaucoup. La preuve que, décidément, ce huitième de finale apparaît comme un des grands tournois de cette Coupe du monde, et Alain Giresse, l'autre soir, étudiait le parcours proposé à la France, si tout se passe bien. Cela donnait, après l'Italie en huitième de finale, le Brésil en quart et l'Allemagne en demi-finale. On comprend qu'Henri Michel, à cette question d'un journaliste italien : « Comment vous sentez-vous ? », ait répondu, juste avant de quitter Guanajuato pour Mexico dimanche : « Pour le moment, bien. Mardi, je ne sais pas comment je serai. »

Battiston joue les prolongations

Contre le Canada, Patrick Battiston apparaissait comme un stoppeur en sursis.

Depuis, il est devenu libero et titulaire.

C'est dire sa confiance au moment d'affronter les Italiens dans une Coupe du monde qu'il ne vit plus en pointillé.

par Didier BRAUN

Au temps de l'enfance, le football italien faisait rêver Patrick Battiston. Il faut dire que, pour une grande partie des enfants qui tapent dans le ballon dans le bassin mosellan, l'Italie n'est pas tout à fait un pays étranger. La plupart d'entre eux ont des racines qui courent au-delà des Alpes, et cela depuis l'époque où, pour travailler dans les mines et la sidérurgie, les patrons du fer lorrain sont allés recruter en Italie. Ils ne savaient pas qu'en même temps ils étaient en train d'engager des grands-parents de futurs internationaux... français, qui avaient noms Piantoni, Darul, Cicci, Ferrero, Masnaghetti, Plumi, et aujourd'hui Platini et Battiston, petits-fils des Italiens qui avaient fait le voyage, et fils de footballeurs eux-mêmes.

Donc, chez les Battiston, le football italien ne laissait pas indifférent, et Patrick, dans ses jeunes années, avait de bonnes raisons de s'amuser à se prendre pour Rivera, Prati, Facchetti, Mazzola ou une de ces gloires racées du Calcio de la fin des années 1960 : « Les grands stades de Milan ou de Turin remplis de 60 000 tifosi, les grandes équipes comme l'Inter, le Milan AC et la Juve, l'équipe d'Italie du Mondial 1970 ; cela nous faisait rêver. »

« LE PREMIER DÉCLIC EN 1978 »

C'était aussi l'époque du grand complexe des joueurs français pour tout ce qui se situait sur l'autre versant des Alpes : cela faisait déjà plus d'un demi-siècle que la France n'avait pas battu la Squadra, les clubs italiens étaient toujours présents dans les Coupes européennes quand les Français étaient tout heureux s'ils passaient un tour.

Battiston estime que les choses ont évolué ces dernières années, et espère en avoir la preuve aujourd'hui : « C'est vrai que les résultats plaident toujours en faveur de l'Italie. C'est incontestable chez les clubs et nous, Français, sentons encore cette différence lorsque nous les rencontrons. Au départ, nous faisons toujours un complexe. Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans nos dernières confrontations avec les clubs italiens en Coupe d'Europe, nous avons raté le premier match. Lorsque, au match retour notamment, nous nous rendons compte que nous pouvons rivaliser avec eux, ce n'est plus du tout pareil. Mais il est souvent trop tard. Je pense qu'avec l'équipe nationale, les choses sont différentes. Le premier déclin, ce fut 1978, quand nous avons fait match nul à Naples. Ensuite, il y a eu le match du Parc en 1982. Nous avons eu la preuve, ce jour-là, que nous pouvions les battre. Enfin, le titre de champion d'Europe a abattu de nouvelles barrières. »

Ce serait mal connaître Battiston de croire qu'il découle de ses propos une confiance inébranlable au moment de retrouver le Squadra, dont il parle toujours avec une pointe d'admiration : « Ils m'ont fait une impression superbe dans leur premier match contre la Bulgarie. Leur jeu m'a paru modifié par rap-



Il n'y a plus d'ombres entre Battiston et Bossis. La charnière centrale des Bleus s'est montrée sous un nouveau jour contre les Soviétiques, puis les Hongrois. Battiston, le libero, et Bossis, le stoppeur, ont éclaté en pleine lumière.

(Photo PRESSE-SPORTS)

port à l'équipe d'il y a quatre ans par exemple. C'est peut-être lié au fait qu'en 1982 il y avait une ossature de la Juventus qui donnait une impression de bloc plus soudé, plus homogène. Aujourd'hui, c'est au niveau des individualités, et tout particulièrement en attaque, qu'ils sont remarquables. C'est peut-être à cause d'un garçon comme Altobelli. C'est un faux lent, au style très élégant, très technique. Il influe sans doute sur tout le jeu pour le transformer en un football plus délié. »

« RIEN N'EST IMMUABLE »

On se doute qu'il a particulièrement observé le jeu des attaquants de la Squadra : « Avec Rossi, il y avait plus de changements brutaux de rythme. Là, il y a d'un côté Altobelli, moins mobile que Paolo, mais qui est toujours à l'affût, en particulier au deuxième poteau, et c'est Galderisi qui crée le mouvement, qui bouge constamment, qui plonge dans les espaces. Et puis, il ne faut pas oublier le remarquable pourvoyeur qu'est Conti. »

On sent, à l'entendre, qu'il aime toujours autant le football italien, qu'il aime par avance ce France-Italie, comme il aime cette Coupe du monde, ce troisième Mondial qu'il vit comme s'il s'agissait du premier : « Pour moi, il y a une différence importante. En 1978 et en 1982, je n'ai joué qu'épisodiquement (un match, contre l'Argentine, en 1978, trois matches en 1982).

Cette année encore, je m'attendais à jouer un match, le premier. J'ai disputé les trois du premier tour, et du coup, je vis le Mondial très différemment. C'est extraordinaire et je me dis tous les jours que j'ai une chance inouïe de connaître cela, de jouer régulièrement contre des adversaires de qualité. Je n'ai plus du tout l'impression fugitive que j'avais conservée lors des deux précédentes Coupes du monde. »

Il considère cela comme une chance, et un peu comme une surprise : « J'étais comme tout le monde. Je pensais jouer contre le Canada, et je m'attendais à laisser la place à Yvon Le Roux ensuite. Et puis, contre l'URSS, j'ai été maintenu. Mieux, Henri Michel m'a demandé de jouer carrément libero, alors que contre les Canadiens, nous avions alterné avec Bossis. Avant l'URSS, Henri a discuté de ce projet avec Max, pas avec moi. Quand il a donné la composition de l'équipe, je n'étais pas au courant. J'ai eu une certaine forme d'étonnement, puis d'anxiété. »

Des raisons tactiques, et notamment la présence de Belanov comme avant-centre soviétique, dictèrent ce choix. Il fut maintenu face aux Hongrois. Pour Battiston, ce n'est pas une décision définitive : « Je prends chaque match comme il vient. En Coupe du monde, l'équipe peut changer d'un match à l'autre, pour des raisons d'organisation de jeu. Cela avait été le cas en 1982. Rien n'indique que notre dispositif ne sera pas modifié devant l'Italie, parce que la présence de Galderisi et d'Altobelli peut déterminer un schéma défensif différent. C'est la compétition qui veut ça. »

Je ne cherche donc pas à voir à long terme. A chaque match, je cherche seulement à justifier le choix qui est fait. Rien n'est immuable. Tenez, dans les deux matches contre l'URSS et la Hongrie, Max, de sa position de stoppeur, s'est souvent engagé devant. Je suis resté derrière. Contre le Luxembourg, en 1984, c'est moi qui jouais stoppeur, et Max libero. Et j'avais marqué un but au bout de deux minutes. »

Battiston le philosophe est ainsi : il se méfie des clichés, des fausses certitudes et des jugements définitifs. Au Mexique, il se contente de vivre pleinement sa première « vraie » Coupe du monde. Et c'est déjà beaucoup.



MEXICO 86



Un peu d'histoire. Il était tout petit le Platini qui croisa Tardelli, à Naples, en février 1978 (à gauche). Mais le match nul (2-2) fut grand. Comme fut grande la déception de juin de la même année, en Argentine (ci-dessus). Platini n'était pas encore un grand numéro 10 et la France fut broyée par l'étau italien (Tardelli et Causio). Février 1982 fut plus propice, car Platini n'était plus un novice, ici, c'est Tardelli qui dévisse (à droite).

(Photos PRESSE-SPORTS)

Plaiguez Platini !

DANS la trajectoire sans brisure de Michel Platini, ce match contre la Squadra Azzurra, le premier qu'il disputera contre cet adversaire depuis qu'il est installé à Turin, ce qui suffit déjà à en faire un événement exceptionnel, survient comme une véritable injection de poison.

Il n'est déjà pas facile de vivre un Mondial pour un meilleur joueur de la Terre, qui, comme la plus belle fille de la même planète, ne peut jamais donner que ce qu'il a, c'est-à-dire son immense talent, mais aussi sa forme du moment, incertaine. Il est encore moins facile pour ce joueur de se trouver, en plein cœur de la compétition, au pied d'un défi supplémentaire qui est une véritable montagne.

C'est ici que l'on comprend mieux le langage en forme de profil bas, qu'il a adopté depuis le 2 mai, date du rassemblement des Bleus à Font-Romeu. Et dont il s'est d'autant moins départi depuis qu'il pensait ainsi pouvoir passer sous les éventuelles balles que l'on pourrait tirer en sa direction.

Il l'a donc dit et répété : « Ce Mondial ne sera jamais celui de Platini, mais celui de l'équipe de France et d'elle seule. » Dont il n'est qu'un des éléments, ayant depuis longtemps compris que le Championnat d'Europe 1984, avec les neuf buts qu'il avait inscrits en cinq rencontres, n'était qu'une incroyable incongruité de l'histoire, une période de réussite absolue comme aucun être humain n'est assuré d'en connaître. Fût-ce une seule fois dans son existence.

Et c'est évidemment pour éviter que l'on fasse des rapprochements avec ce temps béni qu'il s'est vêtu d'une armure à toute épreuve. Sur-tout celle des questions gênantes,

auxquelles il a décidé, par pur choix politique, de répondre sans y répondre. Mais toujours avec une disponibilité et un sourire qui, même s'ils ne sont pas absolus — et nous en savons quelque chose —, le servent d'autant mieux qu'ils l'aident à traverser ces deux mois de Coupe du monde sans trop grand risque.

FIGURE IMPOSÉE

C'est ainsi que tout le monde a finalement admis, et d'autant plus aisément que cela n'hypothéquait en rien les résultats de l'équipe de France, qu'il dispute le premier tour, certes courageux, certes méritoire, certes malchanceux par moments mais, en tout état de cause, insuffisant par rapport à ce que l'on peut raisonnablement attendre de lui. Aucun but marqué en trois matches, une seule passe décisive pour un but, le troisième contre la Hongrie, comptant pour du beurre, c'était exactement ce qu'il savait pouvoir lui arriver. C'était exactement ce à quoi il préparait ces foules qu'il craint tant, quand il disait qu'une victoire en Coupe du monde ne changerait pas grand-chose pour lui qui a déjà tellement décroché d'honneurs et de trophées.

Aussi aurait-il pu continuer à vivre encore quelque temps sa petite vie peinarde au sein du grand et brillant orchestre bleu, pour resurgir à un moment ou à un autre, au gré des circonstances, si ce moment-là ne lui avait pas été imposé sûrement par un simple hasard de classement qui oblige un deuxième à affronter, aujourd'hui, un autre deuxième.

Situé, on l'a dit, en plein milieu d'une épreuve qui n'a pas encore pris son véritable envol, qui garde ses mystères, ce match contre l'Italie



Malheureux sur ses coups francs depuis le début du Mondial, Platini pourrait bien, ce soir, retrouver le talent qui fut le sien sur son double coup de maître, à Naples, en février 1978.

(Photo PRESSE-SPORTS)

« Des complexes, nous ? Plus jamais ! »

Les Bleus ne sont pas particulièrement inquiets à l'idée d'affronter l'Italie. Depuis leur victoire de 1982, au Parc, et plus encore leur titre de champion d'Europe, ils ne craignent personne.

par Gérard ETCHEVERRY

VOUS les croyez complexes, ils vous parlent de confiance. Les Bleus sont surprenants à la veille d'affronter l'Italie en huitième de finale. A l'instar des ambitieux, ils ne se font pas une montagne des champions du monde en titre et ne sont nullement impressionnés par cette Squadra Azzurra devant laquelle l'équipe de France a dû attendre soixante-deux ans avant de goûter à la victoire. Un sacré bail !

C'était en février 1922 au Parc. Quelques mois avant le Mondial espagnol donc. Victoire par deux buts à zéro. Ce soir-là, Manuel Amoros débutait dans le club France. Il garde donc forcément une tendresse toute particulière pour sa première historique.

« C'est un bon souvenir pour moi. Je me souviens qu'on avait pris l'ascendant d'entrée et que les Italiens ne m'avaient guère impressionné par la suite. Moi, je devais marquer Bettiga, ça s'était plutôt bien passé. »

Une chose est sûre. Amoros ne prédisait pas nécessairement à l'époque un avenir de championne du monde à cette Squadra Azzurra.

Cela étant, quatre ans plus tard, c'est tout de même le scénario de cette dernière confrontation franco-italienne qui rend optimiste l'arrière monégasque. Il pense que la voie est toute tracée :

« La France a pris confiance en elle. Donc ce sera à nous d'imposer notre rythme de jeu, notre façon de jouer. Assurément, l'Italie est moins forte qu'il y a quatre ans. Mais elle peut se retrouver sur un seul match. La défense est moins bonne que jadis et le gardien Giovanni Galli fait preuve d'une certaine fébrilité. Par conséquent, je le répète, ce sera à nous de prendre l'ascendant, d'imposer notre collectif, notre tactique et de surveiller, bien entendu, Altobelli. »

Max Bossis est du même avis mais il apporte cependant quelques nuances intéressantes. Il parle d'abord du match du Parc.

« J'en garde un bon souvenir mais je ne pense pas qu'on puisse tirer de conclusions de ce match, car il avait beaucoup plus d'importance pour nous que pour les Italiens. »

Puis, après les souvenirs, le temps présent : « Actuellement, on est mieux qu'en début de Coupe du monde. Les Italiens, eux, sont peut-être moins bons, mais ils gagnent toujours et Altobelli est en pleine forme. »

La forte impression que produit le meilleur

buteur actuel du Mondial agit forcément sur le recordman de sélections de l'équipe de France : « Celui-là, je le connais bien. Je l'avais déjà rencontré avec Nantes en Coupe d'Europe contre l'Inter il y a cinq ans. A l'époque, il m'avait déjà impressionné mais il était inconstant en championnat et n'était pas toujours sélectionné en équipe nationale, car il manquait d'efficacité. Maintenant, ce n'est plus le cas. Il va vite, il est bon dribbleur, il a un bon jeu de tête, il a donc tout pour réussir et je pense qu'il faudra lui laisser le moins de liberté possible. Toutefois, il n'y a pas que lui qui m'ait impressionné : le milieu de terrain italien également, en particulier De Napoli. »

On a envie de souhaiter bon courage au Racingman. Encore qu'il subsiste un petit doute pour savoir si ce sera bien lui qui marquera l'avant-centre italien. Tout cela n'empêche pas Alain Giresse d'être, de son côté, également confiant.

« Ne parlons pas du dernier match, dit-il. Ce n'est pas le même contexte et ce ne sont plus les mêmes joueurs. En revanche, la France ne doit pas oublier qu'elle est championne d'Europe. On se présente désormais avec une étiquette et cela c'est important pour nous. »

Le capitaine grondin rejette donc la notion de vieux complexe face aux voisins italiens : « Je pense qu'il est moins ancré chez les joueurs, ce complexe. Mais il subsiste toujours au niveau de l'opinion publique. »

Patrick Battiston, son camarade de club, partage cet avis, mais il apporte lui aussi un correctif : « Sans doute notre victoire de 1982 a servi de déclic. Il n'empêche qu'il reste comme une sorte de doute à l'horizon, car les clubs italiens n'ont jamais réussi aux clubs français en Coupe d'Europe. Ce n'est pas un complexe, nuance. »

D'où une certaine prudence de sa part : « J'ai trouvé que le jeu italien avait énormément changé dans ce Mondial. Il est beaucoup plus délié, plus technique, ce n'est plus la recherche du résultat à tout prix comme jadis. »

En définitive, une tendance très nette se dégage pour signifier que la France semble avoir laissé ses complexes au vestiaire avant ce choc. Et c'est peut-être Michel Platini qui résume encore le mieux la situation quand il apporte la conclusion à ce débat de la manière suivante : « La France me paraît un peu supérieure à l'Italie. Encore faut-il qu'elle s'en persuade. »

Chiffres

18 mai 1910, à Milan, Italie-France : 6-2 ;
9 avril 1911, à Saint-Ouen, France-Italie : 2-2 ;
17 mars 1912, à Turin, Italie-France : 3-4 ;
12 janvier 1913, à Saint-Ouen, France-Italie : 1-0 ;
29 mars 1914, à Turin, Italie-France : 2-0 ;
18 janvier 1920, à Milan, Italie-France : 9-4 ;
20 août 1920, à Anvers (JO), France-Italie : 3-1 ;
20 février 1921, à Marseille, France-Italie : 1-2 ;
22 mars 1925, à Turin, Italie-France : 7-0 ;
24 avril 1927, à Colombes, France-Italie : 3-3 ;
29 mai 1928, à Amsterdam (JO), Italie-France : 4-3 ;
25 janvier 1931, à Bologne, Italie-France : 5-0 ;
10 avril 1932, à Colombes, Italie-France : 2-1 ;
17 février 1935, à Rome, Italie-France : 2-1 ;
5 décembre 1937, à Paris, France-Italie : 0-0 ;
12 juin 1938, à Colombes (CM), France-Italie : 1-3 ;
4 décembre 1938, à Naples, Italie-France : 1-0 ;
4 avril 1948, à Colombes, France-Italie : 1-3 ;
3 juin 1951, à Gênes, Italie-France : 4-1 ;
11 avril 1954, à Colombes, France-Italie : 1-3 ;
15 février 1956, à Bologne, Italie-France : 2-0 ;
9 novembre 1958, à Colombes, France-Italie : 2-2 ;
5 mai 1962, à Florence, Italie-France : 2-1 ;
19 mars 1966, à Paris, France-Italie : 0-0 ;
8 février 1978, à Naples, Italie-France : 2-2 ;
2 juin 1978, à Mar del Plata (CM), Italie-France : 2-1 ;
23 février 1982, à Paris, France-Italie : 2-0 ;
Le bilan français :
4 victoires, 6 nuls, 17 défaites, 37 buts marqués, 72 encaissés.

Les deux dernières rencontres
Le 2 juin 1978 à Mar del Plata, Italie bat France : 2-1
Lacombe (19') pour la France ; P. Rossi (29'), Zaccarelli (54') pour l'Italie.
France : B. Demanes — Janvion, Rio, Tresor, Bossis — Michel, Guillou, Platini — Dalgic, Lacombe puis Berdoli (75'). Six puis Rouyer (78').
Italie : Zoff — Gentile, Bellugi, Scirea, Cabrin — Tardelli, Benetti, Antognoni puis Zaccarelli (46') — Causio, P. Rossi, Bettiga.
Le 23 février 1982 à Paris, France bat Italie : 2-0
Platini (19'), Bravo (84')
France : Baratelli — Amoros, Tresor, Janvion puis Battiston (40') — Giresse, Tigana, Platini — Soler, Lacombe puis Rocheteau (64'). Six puis Bravo (66').
Italie : Zoff puis Bordon (46') — Gentile, Collovati, Scirea, Cabrin — Orsini, Dossena, Tardelli, Conti — Pruzzo, Graziani.

Les affrontements en Coupe du monde
Deux fois déjà France et Italie se sont rencontrées en phase finale de Coupe du monde et deux fois les Italiens l'ont emporté : 3-1 en 1938 à Paris et 2-1 en 1978 à Mar del Plata.

Quatre fois Platini
Les coups francs du maître sont légionnaires. Ceux inscrits face à Zoff et l'Italie peut-être plus que les autres. Ce soir, Michel Platini affrontera l'équipe nationale italienne pour la quatrième fois.

Amoros et l'Italie
Le fait de rencontrer l'Italie évoquera certainement quelques souvenirs à Manuel Amoros. C'est contre cette même équipe que le Monégasque connut sa première sélection le 23 février 1982.



C'est plus qu'un huitième de finale que le plus Français des Italiens, et inversement, va disputer ce soir.

C'est un peu le match de sa vie.

L'enjeu ! Terriblement lourd à porter mais aussi exaltant : faire de lui et du football français tout entier un vrai gagnant.

par Gérard EJNÈS

est pour Platini un crève-cœur en même temps qu'un grand danger.

Les choses auraient été toutes autres si ce choc avait été une finale. En finale, il n'y a pas d'échec. Il n'y a qu'un champion du monde et un adversaire vaincu qui se « boufferait » d'être passé si près du bonheur, tout en sachant qu'il a quand même réussi sa Coupe du monde.

En huitième de finale, c'est une petite mort qui rôde pour le vaincu, surtout quand il est champion du monde ou champion d'Europe, et que ses ambitions, n'en déplaît à sa modeste naturelle, vont largement au-delà de ce cap trop peu protubérant.

Or, c'est ici que la vie de Michel Platini se complique. Devant l'Italie, devant ses traditionnels amis du rivaux du Calcio, on lui demandera tout. A commencer par la preuve que ce qu'il a appris à ses camarades de l'équipe de France depuis qu'il joue à la Juventus peut porter ses fruits.

Il est évident, et les Bleus le reconnaissent volontiers, que Platini a inventé un réalisme à la française. Et qu'il l'a imposé à un point tel que vous ne trouverez plus un international pour vous dire que ce qui s'est passé à Séville en 1982 pourrait se reproduire. Pas un.

TOUT LE POIDS DU MONDE

Et voilà que ce réalisme à la française, dont on a encore pu admirer l'efficacité lors du match contre l'Union soviétique le 5 juin, va se voir confronté aux maîtres ès-réalisme que sont les Italiens. Lesquels apprendront tout à Platini, qui fut élève avant d'être professeur, sur ce plan-là, même s'il avait déjà subodoré avant de franchir les Alpes tout juste après Séville, que la vérité au niveau inter-

national ne pouvait jaillir que d'une telle source.

Placé tout à l'heure au milieu de la scène et sur le devant, à grands coups de pieds dans le derrière, à la fois par ses équipiers, par ses adversaires et par l'opinion publique de deux pays — ce qui n'est pas banal, même pour un joueur d'exception — il sait, bien qu'il s'en défende, qu'il va devoir mener un immense combat. Qu'il n'aura pas le loisir de maîtriser totalement.

Peu importe, en fait, qu'il soit bon ou qu'il ne le soit pas. Il n'existe que deux possibilités. Soit la France gagne et, quelle que soit sa performance individuelle, cette victoire sera la sienne. Si son rôle est décisif il ne sera pas utile d'expliquer pourquoi. S'il ne l'est pas, il passera pour l'inspirateur, l'inventeur, le générateur du succès lui qui connaît tant de choses du football italien.

Soit la France perd et cette défaite sera la sienne. Parce que, lorsqu'il est arrivé en Italie, tout le monde l'a-bas le considérait comme un perdant, ce qu'était alors le football français, et ce qu'il est encore dans les esprits italiens en raison des échecs permanents de ses clubs en Coupe d'Europe. Platini battu par l'Italie se verrait, a-t-il été phénoménal sur le terrain, renvoyé à ses origines footballistiques. Avec en guise de seule consolation un sourire mi-attristé mi-moqueur de la part de ses admirateurs.

Ne vous demandez plus si c'est avec beaucoup de plaisir qu'il pénétrera tout à l'heure sur la pelouse du stade Olimpico. Demandez-vous plutôt s'il n'est pas injuste qu'un seul homme, aussi fort soit-il, ait l'obligation absolue de porter sur ses épaules tout le poids du monde du football.



MEXICO86

Chronique

Circonstances atténuantes

par Albert BATTEUX

Je ne sais s'il fut le plus intéressant, mais le groupe F fut certainement dans son déroulement comme dans ses résultats le plus surprenant. Il comprenait trois vainqueurs potentiels et un pays destiné, semble-t-il, au rôle de complément. C'est ce dernier, le Maroc, qui termina à la première place.

Le mérite des Marocains est considérable, car une victoire obtenue à l'issue de trois rencontres n'est plus une surprise mais un triomphe quelle qu'en soit la suite, et une sorte d'avènement pour le continent africain, qui ne fut jamais à pareille fête. On dit Sa Majesté Hassan II ravi de l'exploit des siens. Je n'en doute pas, sachant qu'à défaut d'être le roi du Maroc il eût aimé être un roi du foot !

Autre fait notable dans ce groupe, la résurrection de l'Angleterre. On la croyait condamnée, il a suffi de dix minutes contre la Pologne pour la voir postuler de nouveau à la couronne. Je pense que ces deux événements, la naissance du Maroc et la pérennité anglaise, sont deux très bonnes choses pour l'élite mondiale.

Quand des faits imprévus se produisent, il y a toujours des conséquences. Cette fois-ci, c'est le Portugal qui en fait les frais. Des problèmes d'argent, paraît-il, avaient opposé les joueurs portugais à leurs dirigeants. C'est peut-être le moment de rappeler que pour gagner (donc aussi de l'argent) il faut surtout se concentrer sur le ballon.

Dans les autres groupes, classements assez logiques et qualifications attendues. On peut s'étonner de l'élimination de la Hongrie, de l'Ecosse et de l'Irlande. Ceux qui ont vu leurs prestations ont compris pourquoi. Parmi les qualifiés, le Danemark et l'URSS ont produit la meilleure impression; et s'installent parmi les grands favoris. Avec, à un degré moindre, la RFA, l'Argentine et le Brésil, qu'on a connus meilleurs mais qui demeurent redoutables. Je crois moins aux chances des autres, tous capables d'élever la voix dans ce grand concert mais peut-être pas assez haut pour réussir.

L'Italie et la France ?

Je ne les ai pas oubliées et je dirai même que je ne pense qu'à elles avant le grand choc. Je ne suis sûrement pas le seul.

J'ai vu jusqu'ici une assez bonne équipe d'Italie. Je ne l'ai pas trouvée irrésistible. Je sais qu'il en fut ainsi en Espagne en 1982 où ses débuts avaient été aussi laborieux que son final fut éclatant. Mais je pense que son potentiel d'aujourd'hui est inférieur à celui d'hier dans ce qui constitue depuis longtemps la clé des succès italiens, c'est-à-dire une organisation fondée sur la rigueur défensive.

Quant à l'équipe de France, je trouve qu'on a généralement été sévère avec elle. Sans doute parce qu'on en attendait trop et tout de suite. Elle a été quelconque devant le Canada. Mais qui a flambé contre les Canadiens ? Au contraire, et je l'ai déjà écrit, son match contre l'URSS fut excellent, notamment sur le plan tactique. Contre les Hongrois, on reproche à nos joueurs de n'avoir marqué que trois buts compte tenu des occasions créées. D'abord une équipe qui se crée des occasions est une équipe qui joue bien, ensuite le pourcentage d'efficacité est plutôt satisfaisant. Marque-t-on souvent trois buts en Coupe du monde ? Je sais, les Soviétiques en avaient marqué six contre les Hongrois. Mais avec une réussite exceptionnelle que n'ont pas connus les Français.

Des Français donc satisfaisants, mais qui peuvent, c'est vrai, faire mieux. C'est justement pourquoi je les crois, au meilleur d'eux-mêmes, supérieurs aux Italiens.

■ L'équipe de France est en train de se constituer la collection vidéo complète de la Coupe du monde. Tous les matches sont enregistrés pour permettre aux joueurs de voir les rencontres, même lorsqu'elles coïncident avec leurs propres matches ou des séances d'entraînement.

■ Le Dr Vrillac a passé plus de deux heures en compagnie de Yannick Stopyra, au moment du contrôle antidopage de France-Hongrie. Or, à aucun moment, celui-ci ne s'est plaint de l'écrasement de l'orteil dont il venait d'être victime. Ce n'est que dans la soirée que le médecin a constaté la blessure, avec une certaine surprise.

■ Pour Battiston, le fait de jouer au Stade Olympique n'éveille aucun souvenir lié aux Jeux de 1988. Il avait onze ans et les compétitions avaient lieu trop tard chaque soir. En revanche, il peut parler des heures durant des Jeux de 1984 à Los Angeles. Chaque nuit, il suivait les épreuves en attendant de donner le biberon à son bébé Romain !

■ Interrogé sur la façon dont les Bleus allaient prendre Altobelli, Henri Michel a remarqué : « C'est sans doute l'un des trois meilleurs attaquants du monde à l'heure actuelle, mais il n'y a pas que lui dans l'équipe d'Italie. »

■ Quand il donne des nouvelles de ses blessés ou de ses malades à la presse, le Dr Vrillac surveille beaucoup son langage. Ainsi se reprit-il la semaine dernière après avoir employé le mot *goal* : « Cela fait vieux jeu », dit-il. Et il recommença sa phrase en appelant Joël Bats le gardien de l'équipe de France. Ecoutez la différence.

TOUT EST PRÉVU

S'ils battent l'Italie aujourd'hui, les Bleus s'envoleront dès mercredi matin pour Guanajuato où ils ont effectué une pré-réservation dans un hôtel, à une quarantaine de kilomètres de la ville. En cas d'élimination, certains quitteront le Mexique le soir même par le vol régulier d'Air-France (trente places sont retenues) et arriveront mercredi à seize heures à Paris. D'autres prolongeront leur séjour par delà l'Atlantique, soit au Brésil, soit au Mexique, soit aux Etats-Unis.

■ Jean-Pierre Hureau, président du Havre AC et délégué de la Ligue nationale au Mexique, a téléphoné jeudi à l'attaquant marocain Krinam pour le féliciter de la qualification des siens mais, aussi, pour lui parler de son éventuel départ du club normand. « Krinam est en effet sollicité par Mulhouse, Saint-Etienne et un troisième club qui vient de se porter candidat, précise Jean-Pierre Hureau. Il a encore deux ans de contrat avec nous, mais je ne suis pas opposé à son transfert si tout le monde y trouve son compte. »

TRESOR Y CROIT

Marius Trésor est, avec Platini, le seul Français présent au Mexique qui a participé aux trois derniers France-Italie (1-1 à Naples en 1978, 1-2 à Mar del Plata pendant le Mondial 1978, 2-0 au Parc en 1982). Il croit fermement aux chances françaises, aujourd'hui, devant les Italiens : « Evidemment, ce sera très, très dur. Un match contre le Squadra n'est jamais une chose commode. Je pense pourtant que la victoire de 1982 a marqué une étape. Nous avons prouvé, ce jour-là, que des Français pouvaient battre des Italiens. Je suis persuadé que les Italiens le savent aussi. Maintenant, ils nous craignent autant que nous les craignons. Si on leur montre notre vrai visage d'entrée, si on prend bien Altobelli et Conti, on doit être capable de passer. »



L'ENTORSE SELON PAPIN

C'était samedi, au cours de l'entraînement des Bleus. Un choc avec Fernandez et voilà Jean-Pierre Papin, qui a l'habitude de se donner comme un fou sur un terrain, touché au genou. Traité par le masseur Marcel Garcia et le docteur Maurice Vrillac lui-même, l'avant-centre des Bleus a été rapidement et énergiquement soigné : entorse. Sa participation à France-Italie, déjà compromise par le souci qu'Henri Michel avait de le ménager, était alors exclue. Mais surprise : le lendemain dimanche, Papin participait à la séance d'entraînement des Tricolores ! Un rétablissement étonnant (mais pas définitif) pour un garçon qui n'en finit pas de surprendre.

(Photo REUTER)

Bats : « On cherche à me descendre »

Le gardien de l'équipe de France est sur la sellette depuis une semaine. Son entorse au genou droit et l'impression mitigée qu'il laisse depuis le début de ce Mondial fait jaser dans le giron des Bleus. Joël Bats, lui, préfère se taire. C'est donc quasiment en exclusivité qu'il s'explique ici. Franchement et fermement.

« Comment avez-vous vécu les derniers jours avant de prendre la décision quant au match contre l'Italie ? »

— J'aurais préféré être fixé tout de suite plutôt que de devoir quitter de jour en jour une amélioration. Quand je me suis blessé, et comme je suis fataliste, je m'attendais au pire. Vendredi matin, au contraire, j'étais trop optimiste pendant le test d'entraînement. Tout se passait bien jusqu'aux étirements qui m'ont ramené à la réalité. J'ai fait un geste très brusque sans trop de précaution. Mais, là encore, je me disais qu'il me restait quatre jours et qu'une piqûre pouvait me permettre de jouer.

— Jouer avec une infiltration, c'est aussi le risque de se blesser définitivement. Ne vaudrait-il pas mieux laisser passer les huitièmes et peut-être jouer les quarts ?

— On ne dispute pas une Coupe du monde tous les jours. Un huitième de finale, ce n'est pas comme un match de Championnat. On a la chance de ne pas disputer qu'un seul dans sa vie. Peut-être deux. Et puis, il y a deux gardiens derrière. Mais, malgré ma volonté de jouer, si je ne me sentais pas en pleine possession de mes moyens, je ne jouerais pas.

— Rust et Bergeroo sont en forme. Vous craignez de perdre votre place si l'un des deux réalisait des exploits le temps de France-Italie ?

— Ça ne m'effleure pas l'esprit que l'un des deux puisse prendre ma place. Seul le fait de jouer me tracasse. Mais c'est comme si Jean Tigana ou Michel Platini était blessé : le match suivant, comme eux, je suis à peu près sûr de rejouer si je suis rétabli.

— Quel regard portez-vous sur vos trois matches du premier tour ?

— Ce sont des matches bidons pour moi, car pas un ne m'a permis de me mettre en évidence par rapport à d'autres gardiens. Je n'ai eu que des trucs difficiles et pas nets. Je suis content de ce que j'ai fait, car il n'y a pas beaucoup de gardiens qui n'ont pris qu'un seul but en trois matches. Et mon entourage dans l'équipe de France semble satisfait.

— Il y a eu des critiques dans la presse sur vos prestations...

— J'ai entendu des choses lancées contre moi. Si j'avais à refaire ces trois matches, je les refaisais de la même façon,

sauv l'hésitation que nous avons eue avec Max. Mais, depuis le début de cette Coupe du monde, je n'ai pas vu un gardien qui n'a pas fait une seule faute.

— Vous avez l'impression que la presse vous en veut ?

— Je crois que de nombreux journalistes cherchent à me descendre. Ça fait trois ans que je suis dans les buts de l'équipe de France. Peut-être veulent-ils me déboulonner. On gagne contre la Hongrie 3-0 et ils ne sont pas contents, car ils estimaient que ça devait être l'occasion de se dévotier et de leur passer un carton. Je suis au-dessus de ça.

— Vous refusez en ce moment de nombreuses interviews : on peut penser que vous refusez la critique ?

— Entre dire « Mauvaise sortie de Joël Bats » et « Joël Bats confond le ballon avec les savonnettes », comme il a été écrit dans L'Équipe, il y a une marge. Je n'accepte pas la seconde. J'ai toujours été sympa avec la presse. Mais là, j'ai envie d'être tranquille. Car en ce moment, si on vient m'interviewer, c'est pour me poser des questions embarrassantes. On vient parce que je suis blessé. Je vois arriver des types qui ne m'interrogent jamais d'habitude.

— Vous n'avez pas eu du tout la sensation d'être un peu plus fébrile que d'habitude dans ce début de Coupe du monde ?

— Non. Ce qui change, c'est qu'il y a beaucoup plus de monde devant le but et qu'à cause de l'altitude la balle arrive deux fois plus vite. Ça va vraiment très vite. En France, jamais on ne tire de trente-cinq mètres. Ici, on tire sur les barres, et de loin. D'ailleurs, comme je l'avais prévu, c'est un Mondial avec beaucoup de buts.

— Vous n'iez quand même une impression largement répandue.

— Je me suis peut-être mal jugé. Ou les autres m'ont trompé en me disant que j'étais bon. On a commencé à me critiquer après nos matches d'entraînement à Tlaxcala. Maintenant, on est obligés de préparer les matches amicaux comme les matches normaux ! Pour en revenir aux trois derniers matches, j'ai pris des risques, et je les ai assumés. Si un goal ne prend pas de risques et reste sur sa ligne, on dit qu'il est fusillé et qu'il n'y peut rien. Moi, je sors en prenant mes responsabilités.

Marianne MAKO.

■ Qui croire ? Joao Havelange a révélé que le total des spectateurs payants lors du premier tour était de 1 345 000 personnes, soit 37 500 de moyenne. Dans le même temps, la FIFA diffusait deux autres chiffres : 1 385 768 pour une moyenne de 38 500.

■ Herman Neuberger, l'homme qui supervise l'organisation mexicaine pour la FIFA et qui en est déjà à sa quatrième Coupe du monde dans ce rôle, a été confirmé dans ses fonctions par le président Havelange pour la prochaine édition en Italie. Il aura alors soixante-deux ans.

■ La commission de discipline de la FIFA a suspendu cinq joueurs pour les huitièmes de finale : les Uruguayens Diogo et Batista, les Anglais Wilkins et Fenwick. Enfin le Danais Arnesen que l'on a donc une chance de revoir en quart si ses copains se qualifient. Tant mieux.

VACANCES

Après la Coupe du monde, Michel Platini partira en vacances en Thaïlande. Quant à son ami Patrick Battiston, il a toutes les chances d'aller en Corse. Giresse, lui, a loué une maison... sur le bassin d'Arcachon. Jean Tigana, enfin, rejoindra sa famille à Marseille. Faut-il préciser que chacun souhaite que ce soit le plus tard possible ?

■ C'est Marius Trésor qui le dit, à quelques heures de France-Italie : « Pas spécialement rayonnant le gardien italien Galli ! Et comme la défense transalpine ne semble plus tout à fait être ce qu'elle était, c'est un peu d'espoir supplémentaire. Mais gare à Altobelli et à Conti ? »

■ Yvon Le Roux a repris doucement l'entraînement après son entorse au pied droit. Il a quand même pris part au petit match, jeudi matin, mais sans trop forcer. Le matin, en me réveillant, je souffre encore un peu. Et je préfère être très prudent et ne pas reprendre trop vite. A Monaco, j'avais voulu rejouer trop rapidement après une blessure et, résultat, j'avais été handicapé pendant six mois. »

■ Les couples Giresse et Bergeron ont eu une surprise lorsqu'ils décidèrent d'aller dîner en ville la semaine dernière. Ils descendirent à Guanajuato dans le petit car mis à la disposition de l'équipe de France, accompagnés de plusieurs policiers chargés de la protection des Bleus. Les quatre amis donnèrent congé à leurs anges gardiens au moment d'entrer dans le restaurant. Eh bien, une fois le dîner terminé, ils découvrirent que les policiers les avaient attendus. Imperturbables.

■ Daniel Xuereb se veut philosophe et patient : « C'est toujours un peu dur de ne pas jouer, mais c'était prévisible et puis, en fin de compte, plus on avance dans la compétition et plus j'ai de chances... »

■ Alors qu'il venait juste d'être touché à un genou lors de l'entraînement de samedi, Jean-Pierre Papin a reçu la visite de Michel D'Hooghe, le président de la Ligue professionnelle belge, tout spécialement venu de l'hôtel de Guanajuato où logeait les Belges le week-end dernier pour saluer l'ex-Brugeois.

■ D'Albert Rust : « Au début du séjour mexicain, aucun journaliste ne me demandait. Et puis voilà que, Batté blessé, tout le monde me réclame. Mais je n'en veux pas à la presse qui obéit à certains impératifs bien précis. Cela étant, je comprends que certains de mes coéquipiers particulièrement sollicités soient un peu las. »

■ Jean-Pierre Hureau nous a confirmé, au Mexique, que son organisation « expo-foot » se déroulera au Havre en 1987. Après le superbe succès de l'édition 1986, les dirigeants du HAC ont décidé de reconduire cette initiative.

■ Roger Machin, délégué de l'UEFA en ce qui concerne les arbitres, a demandé à Joël Quiniou de ne pas répondre aux sollicitations des journalistes, histoire de ne pas se déconcentrer...

■ On entre dans la grande semaine des anniversaires pour l'équipe de France. Tour à tour, en effet, Michel Platini, Jean Tigana et Maxime Bossis vont fêter leurs trente et un ans les 21, 23 et 26 juin.

■ Michel Platini a été l'une des vedettes de l'émission « Mundialissima Show » de la RAI, qui s'est déroulée samedi en direct du Mexique. Le capitaine de l'équipe de France était en liaison avec Maradona, Sanchez, Zico, Socrates, toute l'équipe italienne et même... Sylvie Vartan.

■ L'épouse de Jean-Pierre Papin s'est fait voler ses papiers d'identité à son arrivée à Mexico, juste avant de rejoindre l'équipe de France à Guanajuato.

■ Jean Garnaud, au nom de la Fédération, et Jean-Pierre Hureau, au nom de la Ligue, ont regretté conjointement le départ des épouses des joueurs de l'équipe de France, au terme du dîner d'adieu qui était donné en leur honneur, jeudi soir. Tout en insistant sur le fait que leur présence avait illuminé, pendant trois jours, le séjour des Tricolores.

■ Jean-Pierre Hureau est allé accueillir, samedi soir à Mexico, Jean Fournet-Fayard qui revenait au Mexique après un détour de quatre jours à Paris.

■ D'après Henri Michel, voici ce que le Calcio a apporté à Platini : « L'affirmation de soi-même, de son talent et de sa personnalité. »

■ Trois heures après France-Hongrie, Jean Tigana avait déjà revu le match au magnétoscope, ce qui lui permit de décrire son premier but en équipe de France. « Malheureusement le seul, ajoute-t-il, et de faire remarquer : Dans cette rencontre, Platini a touché énormément de ballons. » La preuve que le capitaine des Bleus n'est pas si mal que ça.

■ Les joueurs français ont profité de deux jours de détente en compagnie de leurs épouses pour visiter Guanajuato et la région et goûter la cuisine mexicaine. Opinion de Yannick Stopyra sur le restaurant où les journalistes français prennent la majorité de leurs repas. « Je n'ai pas pu manger. Ma femme non plus. Nous avons beaucoup de chance d'avoir un cuisinier français avec nous à l'hôtel. »

■ Au terme du premier tour, Yannick Stopyra a été impressionné par les Argentins, les Brésiliens, les Espagnols, « très compétitifs », mais surtout par les Danois. « Ils sont complets, ils jouent bien et simplement, dit-il, et ils possèdent, avec Larsen, un attaquant assez fantastique. »

■ Nouvelle victoire pour les journalistes de la presse écrite, dimanche dernier à Guanajuato. Ils ont battu la joyeuse bande des gagnants du concours de *Télépoche*, 5 buts à 0, buts de Broussard (Matin de Paris), Vigoureux (France Soir), Campos (Europe 1), Lorient (France Football), le cinquième n'ayant pas été revendiqué. Ce match a été marqué par le retour à la compétition de Didier Braun de L'Équipe et par la blessure de Mariane Mako, touchée à une cheville.

RECORD POUR BATTISTON

Patrick Battiston détient un beau record en équipe de France. Lors de France-Hongrie, il a disputé son dix-huitième match international d'affilée sans perdre ! Sa dernière défaite en bleu remonte au mois de septembre 1983, à Copenhague, face au Danemark (1-3). Depuis, il a remporté quinze victoires et fait trois fois match nul.

■ Les dix-huit épouses des joueurs français venues au Mexique ont quitté Guanajuato vendredi matin, après trois jours et demi passés en leur compagnie. Certaines ont regagné la France dès ce week-end, d'autres poursuivent leur découverte du pays hôte du Mondial.

■ A l'occasion de la venue de leurs épouses, les joueurs de l'équipe de France ont eu quartier libre pendant deux jours la semaine dernière. La plupart en ont profité pour aller au restaurant, ce qui a provoqué quelques craintes chez le Dr Villac, qui redoutait de nouveaux cas de « turista ». Or le seul qui a été touché fut Bellone qui n'a pourtant jamais déjeuné ailleurs qu'à l'hôtel.

■ A une question de Norbert Eschman, l'ancien joueur du Stade devenu journaliste en Suisse : « Ne croyez-vous pas qu'avec Laudrup et Larsen devant, la France serait la meilleure équipe du monde ? », Jean Tigana répondit, la semaine passée : « Je crois surtout que ce n'est pas gentil du tout pour nos attaquants de poser cette question. »

■ Est-ce un signe ? La seule fois où l'équipe de France battit l'Italie en match de compétition, il y avait dans ses rangs un joueur évoluant à l'étranger. Il s'agissait, lors des Jeux de 1920 à Anvers, de Petit, qui jouait dans le club espagnol d'Irun. Cette fois aussi, les Bleus ont leurs « étrangers »...

■ Sur le papier, il y a une belle équipe de consultants au Mexique. Trésor (France Inter), Jean Tigana (France Inter), Cubillas (Radio péruvienne), Rivera (RAI Radio), Kopa (RMC), Platini (A2 et RTL), Keegan (ITV), Jaizmino (TV Agilob), Rivellino (Radio Santos), Battiston (Sud Radio). Une équipe qui pourrait être entraînée par Michel Hidalgo (TF 1).

PAPIN CHEZ LES SOVIETS

Jean-Pierre Papin et un photographe d'agence sont allés rendre visite aux Soviétiques dans leur hôtel d'Irapuato, histoire de faire poser l'attaquant français pour un sympathique bras de fer avec Rinat Dassev, le gardien de l'URSS.

Papin fut d'abord pris pour un touriste et buta donc sur la garde de sécurité. Au bout du compte, il est revenu conquis par l'accueil de « la bande à Lobanovski ». Après avoir bu le thé en leur compagnie et reçu un fanion signé par l'essentiel des sélectionnés soviétiques, il a poliment remercié et dit : « Au revoir. »

Humeur Takada tsouin, tsouin !

par Jacques THIBERT

CLEMENCEAU disait qu'il y a deux organes inutiles : la prostate et la présidence de la République. En la copiant, on pourrait dire qu'il y a, dans le football, deux organes inutiles : la prostate, qui est la même pour tous les bipèdes mâles, et la présidence de la Commission d'Arbitrage de la FIFA, pour ne pas dire la Commission d'arbitrage dans sa globalité.

Les anomalies constatées durant la première semaine du Mondial 1986 dans la direction du jeu ont tourné au scandale pur et simple au cours de la deuxième. Des incidents graves, gravissimes en plusieurs occasions, d'innombrables fautes commises par les trios arbitraux, soit au centre du terrain, soit de la touche, des attitudes inadmissibles de théâtre ou de provocation, un laxisme incroyable pour des fautes évidentes d'antéjour, un pointillisme exaspérant pour des choses sans importance font s'interroger sur le bon sens et l'efficacité du travail de la commission où siège d'ailleurs le Français Machin.

Si l'on reprend les désignations du premier tour, on s'aperçoit que les erreurs les plus graves ont été le fait d'arbitres expérimentés donc compétents ou notoirement mauvais c'est-à-dire réputés pour leur aptitude particulière aux incidents de toutes sortes. Exemples : le refus du but irakien contre le Paraguay (qui eût entraîné un score de 1-1 au lieu de 1-0) appartenait à un Mauricien (!), M. Picon ; le refus du but espagnol contre le Brésil (qui eût entraîné un score de 1-1 au lieu de 1-0) appartenait à un Australien, M. Bambridge ; la boucherie du match Espagne-Algérie (Drid Nacer défonce par Goicoetxea, Butragueno assassiné par Megharia) est la conséquence de l'inconséquence d'un Japonais, M. Shizuo Takada dont nous avons appris, depuis, que sa seule expérience internationale tenait, avant ce match, à une rencontre du Mondial juniors disputé en URSS l'an dernier ; la démonstration affligeante, au cours du même Espagne-Algérie, d'un juge de touche mauricien, M. Picon, qui ressemblait comme un frère à l'aveugle au sifflet de Paraguay-Irak ; l'expulsion scandaleuse d'Arnesen au cours de Danemark-RFA par le Belge M. Ponnet (Ponnet d'âne) parce que l'attaquant danois avait eu le tort, en première mi-temps, de s'engager, de se faire descendre et de croire, comme nous-mêmes, au penalty (carton jaune à la place) ; le refus de deux penalties au Portugal contre le Maroc, en début de seconde mi-temps, par l'Irlandais du Nord inconnu, M. Snoddy, penalties qui eussent changé radicalement le cours de la rencontre et de la qualification ; l'ignominie de Da Silva sur Bertelsen à la 56^e minute du match Danemark-Uruguay, non sanctionnée par le Mexicain M. Marquez, peut-être parce que le numéro 9 uruguayen avait déjà reçu un carton... pour protestation ; etc.

Dans les mêmes temps, Franz Beckenbauer se fait réprimander parce qu'il parle à ses joueurs du bord de la touche, Hugo Sanchez reçoit un avertissement parce que, de joie, il a expédié le ballon dans le public, et Cayetano Ré, l'entraîneur paraguayen, se fait expulser parce qu'il est entré sur le terrain pour calmer ses joueurs.

Pourquoi cette si mauvaise image de l'arbitrage lors de la plus importante épreuve footballistique et alors que tant d'excellents arbitres sont restés chez eux, les Français Benali et Vautour pour commencer ? Merci de nous avoir posé cette question. Nous allons essayer d'y répondre.

En priorité parce que M. Havelange, considérant que le football est devenu un sport universel, fait de l'électoralisme à bon compte. Un arbitre japonais, une voix. Un arbitre mauricien, une voix. Un arbitre malaisien, une voix.

Ensuite, parce que la Commission d'arbitrage n'a pas son mot à dire. Nous savons de source sûre comment a été concoctée la liste de désignation des arbitres du premier tour : à l'avance, sans l'avis de la commission. Quand les membres de celle-ci sont entrés en réunion, on leur a remis un feuillet dactylographié avec les noms des heureux impétrants et, au bout de trente secondes, on leur a dit : « Vous n'avez pas d'objections à formuler ? Très bien, nous pouvons donc entériner ces désignations. »

Nous n'irons pas jusqu'à dire, comme le « columnist » d'un journal mexicain, que les arbitres subissent les effets du commercialisme rampant. Mais nous pouvons fustiger l'incroyable mépris des pouvoirs dirigeants pour le jeu et pour les joueurs. Pendant que les vieux messieurs tartinent leur caviar, Drid Nacer, dans son cauchemar, entend passer un train : « Takada tsouin-tsouin, Takada tsouin-touin... »

■ Jean-Pierre Papin emploie toujours des termes très imagés. Parlant du match France-Italie et du bloc très homogène et expérimenté formé par les Italiens, il lança samedi dernier : « Et alors on va leur montrer que nous ne sommes pas des charlots. » Lui, malheureusement, ne sera pas de la plaisanterie.

Découvertes La presse est trop bonne par Noël COUËDEL

Je ne fréquente pas les joueurs français de façon assidue et n'appartient donc pas à la grande famille du football. En la regardant vivre, au Mexique, l'une des choses qui me frappe le plus c'est la nature des rapports existant entre les joueurs, les techniciens, les dirigeants et l'ensemble de la presse. Disons que ce ne sont pas des rapports harmonieux. Il semble pourtant évident que la presse française est généralement moins brutale et moins sauvage que la presse allemande, plus sérieuse et plus posée que la presse italienne, moins directe et moins agressive que la presse anglo-saxonne. Bref, observant cela de la touche en quelque sorte, je n'hésite pas à écrire que je trouve les journalistes français compétents, sérieux, attentifs à ce qu'ils écrivent ou disent, et toujours passionnés. Je me demande, pour exprimer le fond de ma pensée, si les footballeurs français, pusillanimes et soupe au lait comme ils semblent être, méritent cette presse-là. Et je parle très sérieusement. Il y a là un vrai problème.

A mon avis, il y a deux responsables à cette situation. Le premier c'est le président Fournet-Fayard. D'abord parce que le président est le responsable de tout, par définition. Deuxièmement, parce qu'il cède lui aussi aux mêmes penchants que les joueurs, lisant la presse de travers et acceptant mal la critique. Troisièmement, enfin, parce qu'il n'a pas su mettre les choses à plat, reprendre tout à zéro, parce qu'il n'a pas encore compris les besoins de la presse et qu'il n'a pas su, ensuite, les faire comprendre aux joueurs. Dans un monde où la communication a tellement d'importance, il y a là une faille béante, à la FFF, qu'il faudrait peut-être songer à combler.

Le deuxième coupable est Michel Platini. Il pense que la presse n'a qu'un objectif : se servir de lui, alors que son ambition, un peu soite, est uniquement de s'en servir. Il y a donc maladresse au départ : entre la presse et le champion, si les accrochages et les malentendus sont toujours possibles, il doit y avoir une sorte de coopération. Chacun reçoit et chacun donne. Celui qui ne veut que recevoir ne joue pas le jeu. Et comme Platini est le leader, son influence en ce domaine n'est certainement pas positive.

Je n'aurais jamais cru que j'en viendrais, un jour, à parler de Bernard Hinault comme d'un champion exemplaire avec la presse, ce qui n'est pas le cas. Mais Hinault a deux qualités : il vous regarde dans les yeux et vous dit les choses en face. Il lui arrive, plus souvent qu'on ne croit, un soir d'étape après sept heures de course et trois cols escaladés, et le même programme pour le lendemain, de vous recevoir à table ou dans sa chambre pour parler. Ou pour s'engueuler.

Mais c'est un homme, pas une diva.



MEXICO86

CABRINI

Antonio Cabrini est un des hommes

les plus sûrs de Bearzot

depuis maintenant

soixante-six matches internationaux.

A vingt-neuf ans, Cabrini,

le champion toutes catégories

avec l'autre Turinois, Scirea,

est une valeur qui ne bouge pas.

Ce qui n'est pas rien au Mexique.

Et s'il vibre seulement aujourd'hui,

c'est aussi à l'idée de se mesurer

ce mardi à l'équipe de France,

et à Michel Platini

qu'il rêve de battre

pour la première fois depuis quatre ans.

par François de MONTVALON

« **V**OUS avez parlé avec Michel Platini ces derniers jours, depuis que vous savez que vous allez vous rencontrer ce mardi, à Mexico ?

— J'attendais un coup de téléphone. Mais il est venu rendre une visite avant le début du premier tour et puis on s'était tout dit avant de se séparer au début du mois de mai.

— Tout... c'est-à-dire ?

— Depuis deux mois, on n'arrête pas de plaisanter sur le Mondial, sur la compétition. Et Michel avait parié avec moi que l'Italie et la France termineraient à la deuxième place de leur groupe et s'affronteraient en huitième de finale.

— Et sincèrement, ça vous faisait rire...

— Lui, oui. Le connaissant bien maintenant, je suis persuadé qu'il est ravi de nous rencontrer. Pas tellement parce qu'il fait vis-à-vis de nous un complexe de supériorité, mais simplement parce qu'il sera heureux,



“Les champions du monde, c'est nous...”

mardi, de se retrouver en pays de connaissance. Et puis, que ce soit à Naples ou au Parc des Princes, dans le passé, il a toujours réussi de grands matches contre l'Italie.

« **Avec Michel, ça m'étonnerait qu'on plaisante** »

— S'il vous bat ce mardi, vous voyez d'ici comment vous allez le retrouver à la Juve le mois prochain ?

— Ce n'est pas fait. Mais si c'est le cas, tant mieux pour lui. C'est chacun son tour, de toute façon. Quand il est arrivé à Turin, le champion du monde, c'était moi.

— Vous ne nous avez pas encore dit si vous étiez heureux, vous, de le rencontrer sur le terrain.

— Je suis ravi, oui. D'autant plus que France-Italie, c'est toujours un grand souvenir pour moi. J'ai débuté en sélection à Mar del Plata au mois de juin 1978 contre la France. Et pour différentes raisons, j'ai conservé de cette rencontre de belles images.

— Vous allez continuer à plaisanter avec Platini ?

— La saison prochaine, certainement. Pendant le match, ça m'étonnerait, encore, qu'il parle beaucoup en jouant. Mais sérieusement, vis-à-vis de lui, je serai très

agressif et il le faudra bien. Mais à aucun moment, pour ce qui me concerne, je ne ferai usage de la violence.

— Vous n'avez pas l'impression que les journalistes italiens, et vous-même, vous parlez un peu trop de Platini et pas assez des autres joueurs français, plus brillants que lui lors du premier tour ?

— Ce sont les journalistes qui se fixent sur Platini. Il me paraît normal qu'ils vendent bien ce match en présentant l'affrontement du capitaine de l'équipe de France et de certains de ses coéquipiers à la Juve. Nous, les joueurs, on s'en amuse, mais je peux vous dire que nous n'ignorons rien depuis longtemps des forces de la France. Et de ses faiblesses. Sur ce sujet, en tout cas, Michel est assez grand pour ne se faire aucune illusion.

— Je suppose que vous avez regardé les matches de l'équipe de France à la télévision.

— Tous, en effet.

— Et elle vous a impressionné ?

— Par rapport à ce que j'ai vu dans le passé, non. Mais là encore, il ne faut pas que les Français comptent sur nous pour faire un excès de confiance. Nous, les Italiens, nous savons trop qu'une équipe peut se transformer entre le premier et le deuxième tour d'une grande compétition.

Cela dit, l'équipe de France a bien mené son affaire. Un match d'attente contre le Canada, qui était plus solide que prévu, une rencontre accrochée contre

l'URSS et puis une autre remarquable, par moments, face à la Hongrie. Là, elle a retrouvé sa vraie manière de jouer. Depuis 1978, votre équipe a changé une fois de sélectionneur, a fait appel à des jeunes, mais l'esprit est demeuré le même.

« **Gagner 1-0, ça reste l'esprit du football** »

— On dit — à tort peut-être — que l'équipe de France est moins bien armée psychologiquement que techniquement. Tout le contraire de l'Italie. Vous êtes d'accord ?

— Ceux qui croient cela se trompent complètement. Le match France-Italie sort des normes habituelles tellement il existe une grosse rivalité en matière de football entre les deux pays. Moi, je suis persuadé que les Français vont être motivés contre nous comme ils ne l'ont jamais été.

— Finalement, pour la première fois dans l'histoire des confrontations entre les deux pays, vous n'allez pas partir dans le rôle du favori. La France est championne d'Europe.

— Et il ne faut pas oublier que nous sommes champions du monde jusqu'au 29 juin au moins.

Mais, entre nous, il n'y a pas de favori. Ce sera un match à grands risques pour les deux équipes et elles partent à égalité de chances.

— Vous paraissent néanmoins sûrs de vous et seulement poli vis-à-vis des Français. On se trompe ?

— Sûrs de nous, certainement. Sinon, ce ne serait pas la peine de jouer le match. Mais la vérité, c'est que je crois que nous avons fait le plus difficile en sortant sans trop de dommages de notre groupe éliminatoire. Le match que nous avons disputé contre l'Argentine, notamment, nous a fait beaucoup de bien sur le plan psychologique. Nous savons désormais que nous sommes bien armés, au même titre que d'autres, pour aller loin.

— Entre l'Italie de la fin du premier tour du Mondial 1982 et celle qui s'est qualifiée ici, à Puebla, où est la différence ?

— La différence est immense. Ici, qu'est-ce que nous avons fait ? Nous avons seulement perdu un point bêtement contre la Bulgarie lors du match d'ouverture. Le reste a été à la hauteur de ce que nous espérions pour le premier tour. En 1982, au contraire, nous avions été, dans un premier temps, en dessous de tout. Mais champion du monde ensuite, ce qui ne sera peut-être pas le cas au Mexique.

— Au niveau des critiques, le résultat est le même. Les journalistes italiens discutent certains choix de Bearzot et même votre façon de jouer.

— Mais c'est leur jeu, à eux. Et c'est tout à fait normal. Le ton de la polémique est la distraction principale de la presse italienne.

— Il n'empêche que vous n'avez pas toujours été très convaincants.

— C'est notre façon de jouer qui a changé par rapport à la Coupe du monde 1982. Et c'est la force de Bearzot d'être en passe de faire évoluer le jeu d'une équipe championne du monde.

— En quoi a-t-il évolué ?

— Difficile à dire. Ce sera aux Français de le découvrir à Mexico. Disons que nous entrons désormais dans les matches avec un esprit plus offensif. Contre la Corée, par exemple, nous avons eu plus d'occasions de marquer que lors de tout le premier tour du Mondial 1982. Mais nous serons tous très heureux la prochaine fois si nous l'emportons 1-0. Pour moi en tout cas, ne pas encaisser de but et en marquer un seul, suffisant pour gagner, ça reste l'esprit du football.

« Avec la France, on sait où on va »

— Vous, Cabrini, défenseur latéral de la Squadra, vous avez encaissé deux buts des Coréens. Ça n'a pas dû vous faire plaisir.

— Le premier était superbe, le deuxième n'avait plus beaucoup d'importance.

— Et vous terminez finalement deuxième du groupe A, derrière l'Argentine. Vous êtes obligés de quitter Puebla et d'affronter une tête de série dès les huitièmes de finale. C'est un regret ?

— Non, ça n'a vraiment aucune importance. Toutes les équipes se valent maintenant.

— Il vaut mieux se mesurer à la Belgique qu'à la France.

— Ce raisonnement est valable pour le premier tour, durant lequel les équipes ne sont pas toutes au même degré de forme. Après, non. Moi, je suis plutôt content de rencontrer la France. Au moins, on sait où on va.

— Si vous perdez ce mardi, c'est un drame ?

— Je ne crois pas. Nous, nous avons déjà été champions du monde. Ce n'est pas le cas des Français qui ont beaucoup plus à perdre que nous dans l'affaire.

— La Coupe du monde, elle commence maintenant, pour vous ?

— On peut dire cela, oui. Les moments forts arrivent, ceux qui vous restent ensuite durant toute votre carrière.

— A ce jour, qu'est-ce qui vous a plu, qu'est-ce qui vous a choqué, durant la compétition ?

— L'Angleterre a été pour moi une énorme déception, une énorme mauvaise surprise également. Au contraire, j'ai été emballé par trois joueurs : Laudrup, Julio Cesar, le nouveau défenseur brésilien et... Altobelli, évidemment. Sur le plan du jeu, je regrette que les arbitres, encore une fois, ne fassent pas respecter la règle des neuf mètres sur les coups francs. Mais si c'est pareil contre nous, avec Platini en face, ce sera plutôt une bonne chose pour l'Italie.

— Dernière question. Imaginez que ce mardi, on joue la quatre-vingt-dixième minute de jeu. Le score est de zéro à zéro et devant vous, Platini s'échappe seul vers le but. Qu'est-ce que vous faites ?

— ... Je le descends. Mais je ne lui fais pas vraiment mal.

— Agnelli, votre patron, sera content ?

— On s'expliquera au retour à Turin. Mais du moment que je lui rends Michel indemne...



Bearzot le cachottier

BEARZOT pile et face... Qui veut connaître le fond de la pensée du sélectionneur italien se doit d'assister, si possible, aux deux conférences de presse qu'il tient chaque soir à « El Meson del Angel ».

Là, tandis que les Azzurri passent à confesse — du moins ceux qui daignent faire leur apparition dans les salons — celui que certains confrères appellent « Magico Enzo », répond pendant plus d'une heure aux questions des journalistes. D'abord les Italiens, ensuite les étrangers. Et comme le fait remarquer Franco Mentana, de la *Gazzetta dello Sport*, qui est son confident de longue date, ce diable d'homme arrive à dédoubler sa personnalité selon la nationalité de ses interlocuteurs. « Que voulez-vous, soupire-t-il, les Italiens passent leur temps à m'assaillir de demandes à caractère polémique et à essayer de lire dans mes pensées quand je dois bâtir une équipe aussi rationnelle que possible. Chacun de ces messieurs a sa propre formation en tête et cherche à me convertir à son point de vue personnel. La différence entre eux et moi est que j'assume toutes les responsabilités et eux aucune. Au contraire, avec les étrangers, on parle de tout et de rien, de football au sens général et j'y prends forcément davantage de plaisir. Ces gens-là viennent me voir pour entendre mon point de vue et non pour le contester, le couper en quatre, voire le déformer... »

« JE N'ARRÊTE PAS DE PENSER AUX FRANÇAIS »

Nous pensions alors qu'ainsi mis dans l'ambiance, au milieu de confrères venus des horizons les plus divers, Enzo Bearzot allait se laisser aller à quelques confidences. Mais non, rien à faire. Dès qu'on essaie de percer ses secrets, le sélectionneur transpire se ferme sur lui-même. Pourtant, depuis quelques jours, il ne cesse de chanter les louanges des Français, de dire qu'il ne leur connaît aucun défaut, de souligner qu'à force de jouer ensemble depuis des années, ils finissent par réciter leur leçon par cœur, qu'ils jouent de mémoire, que leur « centrocampo » n'a pas d'équivalent dans le Mondial, etc. Or, la seule chose qu'il trouve à dire à propos des disposi-

Le sélectionneur italien baigne dans la contradiction.

S'il affirme
ne pas vouloir
modifier son équipe
pour affronter la France,
il laisse entendre
clairement que les Italiens
sont les plus aptes
à contrer le milieu français
et un certain Platini.

par Victor SINET

tions qu'il compte prendre pour conjurer le danger est qu'il n'y a pas de raison de changer d'hommes, encore moins de schémas tactiques. Attitude curieuse qui mérite quelques explications.

« Entendons-nous bien, Platini et les Français, je n'arrête pas d'y penser depuis que je sais qu'il nous faudra passer par ce péril. J'ai d'ailleurs ma petite idée sur la manière de neutraliser autant que faire se peut le milieu de terrain tricolore, et particulièrement Platini, qui reste le plus dangereux. »

A la rigueur, je peux raisonnablement me résoudre à modifier tout mon dispositif pour stopper un Pelé. Mais Pelé n'est pas là...

— Ce qui revient à dire qu'à votre avis, Platini est encore loin de Pelé.

— Platini n'est effectivement pas Pelé. De plus, je crois pouvoir affirmer qu'au jour où nous sommes, nous le connaissons mieux que les Français eux-mêmes, vu qu'il doit au Calcio d'être devenu ce qu'il est.

— Pas de variantes, donc, pour affronter la France ?

— En tout cas pas des variantes de nature à perturber l'ensemble. Le contraire serait stupide.

BARESI, L'ANTI-PLATINI

N'attendez pas de gros ou même de petits bouleversements, a clairement laissé entendre Bearzot. Par conséquent, pour en découdre avec le champion d'Europe sortant, le champion du monde s'en tiendra strictement aux hommes qui lui ont

permis de franchir le cap préliminaire.

Autrement dit, l'Italie va continuer avec un gardien qui fut loin de faire l'unanimité jusqu'ici — Galli — et un « regista », entendez un meneur de jeu — Di Gennaro — dont la force de caractère et l'autorité n'ont jamais été les points forts. Autre question qui préoccupe les observateurs, la Squadra peut-elle se permettre de ne pas mettre au point un plan précis pour empêcher Michel Platini de donner toute sa mesure face à ses cousins ?

Platini est la clé du système et, partant, l'homme capable, à lui seul, comme le reconnaît Bearzot, de trouver la bonne solution, de forcer la décision. Alors ? Ce vieux renard d'Enzo, qui n'est pas un imbécile, a sûrement une idée derrière la tête, même s'il s'obstine à la dissimuler.

S'appellerait-elle Baresi que nous ne serions pas autrement étonnés, le rugueux demi défensif de l'Inter étant, depuis longtemps, l'un des plus terribles gardes du corps que le Calcio moderne ait engendré. Pas très costaud, mais teigneux et agressif au possible, Beppe a déjà fait ses preuves contre toutes les têtes couronnées du Championnat. Y compris Platini. « Pour autant que je me souviens, dit-il sans ambages, je l'ai marqué quatre ou cinq fois et il a seulement inscrit un but... sur penalty... » La seule restriction à l'endroit même du frère aîné de Franco Baresi, le libero du Milan AC, concerne ses limites techniques qui font que sa contribution au jeu proprement dit est assez restreinte. En sorte qu'il y a lieu de se demander si sa présence, favorable par certains côtés, ne serait pas préjudiciable par d'autres, surtout si c'est un relayeur ou un créateur qui doit faire les frais de cette rentrée.

Bagni alors ? Cela ne semble pas envisageable, d'autant que l'impétueux Napolitain rend à présent davantage de services par son travail à la Fernandez, il est aussi apte à prêter main forte aux défenseurs qu'à remonter le terrain ou à orienter la manœuvre balle au pied. Et puis, Bagni, encore trop novice, perd souvent les pédales quand il doit pratiquer une individualité stricte. La preuve en est qu'il fallut toute la complaisance de son compère Maradona — dont il avait la garde — pour l'empêcher de rompre des lances, la semaine dernière, à Puebla, avec bon nombre d'Argentins.



MEXICO 86

Coquin de sport

MARDI dernier, à 14 heures locales, les journalistes italiens se sont régalez deux fois. Des deux buts et demi de Sandro Altobelli contre la Corée, suffisants pour expédier leur équipe nationale en huitièmes de finale. Et du succès de l'Argentine sur la Bulgarie.

La raison ? L'addition des points du groupe A ajoutée aux résultats du groupe C leur offraient un France-Italie. Dans une communauté où le nombre de lignes de telex pour les envoyés spéciaux se compte à la pelle, une rencontre telle que celle-ci est du pain béni. Il faudrait aujourd'hui un match truqué par un arbitre pour détourner l'ensemble de la presse italienne, toutes régions confondues du prochain face-à-face de la Squadra avec Platini, qu'on appelle ici « Michel ». Une sorte de finale avant la lettre dans le domaine de la phrase-clé, de l'interview-choc et du titre qui fait tilt.

C'est à travers cet événement dans l'événement que nous nous sommes promenés, et tous les confrères se sont prêtés de bonne grâce à nos questions au sujet du prochain rendez-vous. Comme un jeu, mais sans réponses anodines.

PLATINI CONTRE MICHEL

Noblesse et lien de parenté obligent, il y a Michel Platini. Avant tout. Dont on nous dira deux fois « qu'il est le seul Italien à parler français ». Que disent-ils de lui et de sa situation exceptionnelle dans ce match ? C'est selon. Certains le chament déjà, gentiment. D'autres se méfient de ce qui peut lui passer dans la tête en cette occasion. Nicolas Forcignano du *Corriere della Sera* dit, pour ouvrir le débat, « que ce serait suicidaire de la part de l'Italie de ne jouer ce match qu'en fonction de Platini ». Maradei Lodovico, éditorialiste de la *Gazzetta dello Sport*, explique pour sa part, « que l'avantage des Italiens c'est qu'ils connaissent mieux que personne la façon de le neutraliser ». Tous parlent plus ou moins de lui. Aucun ne s'en fait une montagne. Beaucoup en sourient, avec tendresse. « Platini ? Interroge Ezio De Cezari, le directeur adjoint du *Corriere dello Sport*, le quotidien

Un match France-Italie vaut toujours le coup d'œil.

Surtout quand c'est celui des journalistes italiens, dont la polémique est le sport national.

Clins d'œil sans détours d'une sympathique bande d'hypocrites.

par François de MONTVALON

romain, il a joué le premier tour du Mondial comme les Italiens. En marchant. « Platini ? Reprend son confrère du *Guerin*, Adalberto Bortolotti, il est destiné à grandir dans ce Mondial en même temps que l'équipe de France. »

Reste sur le numéro 10 le sujet qui remplira quelques colonnes de Turin à Naples : son marquage. Salvatore Bagni s'étant fort bien tiré des jambes de Maradona, ils parlent tous que ce sera lui, le petit Napolitain, qui sera chargé du boulot. Avec beaucoup de sûreté comme Forcignano qui jure « que le marquage de Bagni sera correct, mais impitoyable pour Michel ». Avec humour, ainsi que le traduit Tony Damascelli de *Il Giornale*, le quotidien de Berlusconi : « Je suis curieux de voir comment Bagni va suivre Platini. S'il le traite comme il a traité Maradona, alors il n'y a aucun problème. La France l'emportera largement. »

Fin du chapitre « Michel », lequel reviendra de toute façon partout où sera traité l'événement. Et discours plus généraux et généraux sur une équipe de France que nos amis respectent, même si l'on croit deviner dans leur propos, qu'ils ne la prennent pas toujours au sérieux. Les soixante-trois ans d'invincibilité de l'Italie face aux Bleus, seulement interrompus au Parc de Princes en 1982, sont encore lourds à porter.

LE PETIT JEU DES COMPARAISONS

Mais, comme dans toutes les guerres psychologiques, il n'est pas question de le clamer. Écoutons-les donc parler du jeu français par rapport à celui développé par la Squadra. « La France est l'adversaire idéal pour stimuler l'Italie sur le plan du

jeu. Parce qu'elle ne calcule pas. D'ailleurs, quand elle calcule, elle déjoue » (Silvio Garioni, du *Corriere della Sera*). « Le jeu de l'équipe de France, remarquable, est celui qui s'adapte le mieux à la tactique italienne aujourd'hui » (Nicola Forcignano). « La France possède certainement la formation la mieux organisée du Mondial au plan tactique, elle a un potentiel énorme. Mais je me demande si elle n'a pas donné le meilleur d'elle-même lors du Championnat d'Europe 1984 » (Maradei Lodovico). « Par rapport à l'Italie, l'équipe de France a beaucoup mieux joué le premier tour. Elle a d'autant mieux joué qu'elle s'est appuyée sur un Platini qui n'était qu'à trente pour cent de ses possibilités. Le milieu français ne peut être que meilleur contre nous, et puis devant il y a un joueur comme Papin. J'ai rarement vu un attaquant commettre autant d'erreurs que lui, mais j'ai rarement vu un joueur, également, aussi présent que lui dans la zone décisive » (Adalberto Bortolotti).

Résumé des comparaisons : elles disent que le milieu français est largement supérieur à celui de son prochain adversaire. Tony Damascelli va le plus loin, en lançant calmement « que les Italiens n'ont pas de milieu de terrain du tout et que c'est une occasion inespérée pour les Français de prendre leur revanche de Mar del Plata. »

Les journalistes italiens, ici, sont fidèles à leurs manies : connaissances du jeu et des joueurs, mais tentés quelquefois par des réactions épidermiques. Ils n'ont pas été tendres pour la Squadra qui a évolué durant le premier tour, surtout face à la Corée. Mais, au plus profond d'eux-mêmes, ils gardent toujours l'espoir d'une

marque en avant. Comme celle de 1982. « Qualifiée, elle peut devenir aussi compétitive qu'en Espagne », dit Forcignano. Damascelli explique « que la France a toujours craint l'Angleterre et l'Italie » et Ezio De Cezari mise, lui, sur « la magie de Bearzot qui joue toujours mal les premiers tours et qui finit par trouver les bonnes solutions aux problèmes. »

PRONOSTICS ET SOURIRES EN COIN

C'est le tour maintenant des pronostics pour tous ceux qui ont voulu jouer jusqu'au bout. Et il y en a pour tous les goûts, c'est le cas de le dire. Piero Dardanillo, directeur de *Tutto Sport* et réputé pour son franc-parler, est le plus dur avec les mots, mais il tient à ce qu'ils soient reproduits. Nous nous excusons donc auprès des âmes sensibles. Il dit : « La tradition plaide pour l'Italie. Mais tout dépendra du type de match. Si les Français partent à l'arme blanche, ils se la prendront dans le cul. S'ils posent un jeu moins cigale et plus fourmi qu'en Espagne, ils l'emporteront. » Les autres s'amusent à tous pencher, ou presque, en faveur des Bleus. Enrico Ameri, de la *RAI*. Le chroniqueur de radio le plus écouté d'Italie pense « qu'une fois passé ce premier tour, la France va s'épanouir, se libérer et jouer le meilleur de son jeu ». Bruno Perucca *La Stampa* mise lui aussi sur les Bleus « parce qu'ils rêvent, dit-il, de gagner enfin quelque chose qui compte et parce que Platini a juré de revenir en Italie avec une nouvelle décoration ». Adalberto Bortolotti est le seul, quasiment, à miser sur un succès des siens. Franchement. « La technique française ne suffira pas à troubler l'équilibre de la Squadra dans un match tel que celui-ci. »

Il faut terminer par une pirouette. Comme savent les faire nos interlocuteurs. Elle est administrée par l'excellent Giani Brera de *La Repubblica* : « Nous comptons sur l'histoire. Comme les Français nous ont toujours battu, il n'y a pas de raisons que cela change. »

Et il nous a quittés en souriant.

■ Notre confrère italien La

Gazzetta dello Sport s'est amusé à comparer les notes qu'il avait attribuées aux Azzurri il y a quatre ans en Espagne, lors du premier tour à celles de 1986, toujours pendant le premier tour. On constate que la moyenne générale est de 6,05 contre 6,03 en 1982. Un très léger mieux, donc, cette année.

■ Après la courte victoire des Italiens sur la Corée du Sud, ceux-ci ont bénéficié d'une journée de repos. On a commencé à parler des prochaines vacances.

■ On a débouché le champagne, la semaine dernière, chez les Italiens. Carlo Ancelotti, le milieu de terrain de la Roma, venait en effet d'avoir vingt-sept ans.

■ Gaetano Scirea sera-t-il privé du choc contre la France ? En tout cas, il a subi, samedi dernier, des soins intensifs en raison d'une douleur aux adducteurs : « Il s'agit d'une petite inflammation qui, je l'espère, ne remettra pas en cause ma participation. »

■ Les journalistes lui ayant fait savoir que le président du Conseil, Craxi, avait dit qu'il était en train, comme le sélectionneur, de chercher un homme, Enzo Bearzot a répliqué en souriant : « Personnellement, je ne puis être d'aucun secours à notre Premier ministre, mais si lui a une idée à me communiquer au sujet de notre équipe, dites-lui bien que je serai heureux de l'entendre au téléphone ! »

LA BARBE !

Alessandro Altobelli ne veut pas raser la barbe qu'il arbore depuis le début du Mondial en dépit des supplications d'Antonella, son épouse. « Je me rase si je ne marque pas de buts », lui a dit l'attaquant de l'équipe italienne. Antonella a bien vu son mari manquer un penalty contre la Corée du Sud. Malheureusement pour elle, Sandro avait déjà marqué avant...

■ Un mage italien du nom de Maggi, ami personnel de Liedholm, a prédit que Sandro Altobelli serait le meilleur réalisateur du Mondial. Avec sept buts. Attendons de voir...

■ « Ce n'est pas un problème pour moi », a déclaré Altobelli après « l'annulation » de l'un de ses buts (le troisième contre la Corée) par la FIFA. Si le Milanais n'avait pas manqué son penalty et si Choi Kwan-rae n'avait pas mis la main, Altobelli compterait autant de buts après le premier tour que Paolo Rossi durant tout le Mondial 1982 (six buts).

■ Les Italiens ont reçu chacun, pour leur qualification pour les huitièmes de finale, une somme de 30 millions de lires (150 000 F). S'ils battent la France ce soir, ils empocheront 100 000 F, 200 000 F pour les quarts, 400 000 F pour les demi-finales et 800 000 F en cas de conquête d'un nouveau titre. Total : 1 850 000 F.

■ José Touré n'est pas totalement absent du Mondial. Dans une publicité qui annonce la vente de billets pour France-Italie, il figure en bonne place, opposé à Bruno Conti. Bien joué, José !

■ Paolo Rossi, qui n'a joué aucun des trois matches qualificatifs de l'Italie, se montre très enjoué : « Je suis sur la liste d'attente », dit-il.

■ Les forces de police mexicaines étaient dans tous leurs états, lundi dernier, à Puebla, les responsables de la Squadra Azzurra ne les ayant pas avisées que le lieu d'entraînement avait changé. Avertis par l'hôtel, des escouades motorisées et vrombissantes se ruèrent à la poursuite des Azzurri en déclarant : « Par chance, tout s'est bien passé. »

■ Enzo Bearzot a trouvé, indépendamment de la qualification, de sérieux motifs de satisfaction dans le match Italie-Corée : « Notre réaction, après l'égalisation coréenne, est une preuve de caractère, spécialement pour nous, Latins, qui avons toujours tendance à perdre confiance quand les choses vont moins bien. »

■ C'est décidé depuis dimanche : même si elle perd contre la France, l'Italie retournera à Puebla, le soir même, la date du retour au bercail étant fixée à jeudi. Voilà évidemment qui ne fait pas l'affaire des nombreux journalistes italiens qui auraient souhaité pouvoir rester sur place, à Mexico, avant l'envol pour Rome. »

■ Préparatifs fébriles de départ à l'hôtel Misión de Puebla : en effet, les journalistes italiens ont été priés de rendre leur chambre dès dimanche, car la délégation argentine devait occuper les lieux. Mais, enfin, c'est un peu partout la même chose, dans la mesure où tous les qualifiés pour les huitièmes de finale, à l'exception du Mexique, ne savent pas s'ils seront encore là jeudi.

■ Sandro Altobelli n'a pas seulement les pieds d'or sur le terrain, il a aussi un regard d'aigle qui foudroie ses interlocuteurs. Ainsi, notre confrère du *Matin*, Claude Askolovitch, a-t-il été victime d'un malaise subit à Puebla, alors qu'il s'entretenait avec le canonier azzurro. Bien entendu, les confrères italiens ont demandé, aussitôt après, à Altobelli, s'il avait un fluide secret et l'attaquant de l'Inter a répondu en souriant : « J'espère que cela va marcher aussi sur Bossis et Amorosi ! »

■ C'est vraisemblablement la même équipe italienne que Bearzot alignera aujourd'hui contre la France. Etant entendu que, si Platini se montrait trop dangereux dans un premier temps, Baresi le baroudeur serait appelé à la rescousse en cours de partie. Quant à Tancredi, le gardien romain, il n'a plus parlé aux journalistes depuis le dernier entraînement, ce qui revient à dire que c'est encore Galli, bien que vivement critiqué par la presse, qui fera face aux Tricolores. »

L'inattendu De Napoli

Vingt-deux ans — il est né le 15 mars 1964 à Chiusano di San Domenico, dans la banlieue d'Avellino — préféré au tout dernier moment à Orsini, révélation du dernier Championnat, Fernando De Napoli était déjà tout heureux d'avoir été retenu parmi les vingt-deux. Imaginez donc son bonheur lorsque, à la veille du match inaugural à l'Azteca, Bearzot le retint dans la Squadra opposée à la Bulgarie :

« C'est au bar de mon père, à Avellino, qu'ils ont dû être aux anges », remarque-t-il.

Avellino, le bistro de papa, les amis et les familles, le Stadio del Partenio, ce fut pour ainsi dire tout l'univers du brun Fernando jusqu'au départ pour le Mexique. Un univers pour enfant de la balle n'aspirant qu'à assouvir sa passion : le foot.

Par bonheur pour De Napoli — qui avait grandi parmi les gamins vêtus de vert de l'US Avellino — le jour vint où le club irpin, menacé de relégation, licenciera Veneranda et prit pour nouvel entraîneur Ottavio Bianchi, aujourd'hui passé à Naples. Ce fut le coup de foudre. Aussitôt arrivé, Bianchi découvrit De Napoli dans les rangs juniors et décida de lui donner sa chance en équipe fanion. C'est comme ça qu'Avellino se tira d'affaire et que le Calcio fit connaissance avec ce jeune qui, pour ses débuts, s'était offert le luxe de mettre tour à tour Platini, Maradona et Falcao sous l'éteignoir...

Voilà donc le joueur inconnu du grand public français qui pourrait être attaché aujourd'hui aux basques d'un Michel Platini qu'il connaît bien. Au plan national, Fernando n'a pas attendu le Mexique pour se hisser tout en haut de la pyramide. N'a-t-il pas fait l'objet de surenchères énormes juste avant le départ pour Puebla ? L'inter proposait huit millions de lires, le Milan de Berlusconi dix...

Mais outre qu'il a la tête sur les épaules, ce jeune homme de bonne éducation s'en voudrait d'avoir deux paroles. Il avait donné la sienne à Naples — transféré qui rapportera 5 milliards à Avellino — et il s'y est tenu contre vents et marées. De Napoli à Napoli, c'était couru.



MEXICO 86

Le tableau de la phase finale

HUITIEMES DE FINALE	QUARTS DE FINALE	DEMI-FINALES	FINALE
ARGENTINE * URUGUAY Lundi 16 juin à Puebla stade Cuauhtemoc (23 h 55, TF 1) Arbitre : M. Arrpi-Filho (Brésil)			
ANGLETERRE PARAGUAY Mercredi 18 juin à Mexico stade Azteca (19 h 55, TF 1) Arbitre : M. Fredriksson (Suède)	Dimanche 22 juin à Mexico stade Azteca (19 h 55, TF 1)		
DANEMARK ESPAGNE Mercredi 18 juin à Queretaro stade Corregidora (23 h 55, TF 1) Arbitre : M. Agnolin (Italie)		Mercredi 25 juin à Mexico stade Azteca (23 h 55, A 2)	
URSS 3 BELGIQUE 4 Dimanche 15 juin à Leon stade Nou Camp (23 h 55, A 2) Arbitre : M. Roth (RFA)	BELGIQUE Dimanche 22 juin à Puebla stade Cuauhtemoc (23 h 55, TF 1)		
BRÉSIL * POLOGNE Lundi 16 juin à Guadalajara stade Jalisco (19 h 55, TF 1) Arbitre : M. Esposito (Argentine)		MATCH DE CLASSEMENT Samedi 28 juin à Puebla stade Cuauhtemoc (20 h, TF 1)	
ITALIE FRANCE Mardi 17 juin à Mexico stade Olimpico (19 h 55, A 2)	Samedi 21 juin à Guadalajara stade Jalisco (19 h 55, A 2)		Dimanche 29 juin à Mexico stade Azteca (19 h 55, A 2)
MAROC RFA Mardi 17 juin à Monterrey stade Universitario (23 h 55, A 2) Arbitre : M. Al-Sharif (Syrie)		Mercredi 25 juin à Guadalajara stade Jalisco (19 h 55, TF 1)	
MEXIQUE 2 BULGARIE 0 Dimanche 15 juin à Mexico stade Azteca (19 h 55, A 2)	MEXIQUE Samedi 21 juin à Monterrey stade Universitario (23 h 55, A 2)		

* Ces rencontres ayant eu lieu hier soir nous ne pouvons pour des raisons techniques en donner le résultat.

Groupe A

Italie et Bulgarie.....	1-1
Argentine b. Corée.....	3-1
Italie et Argentine.....	1-1
Bulgarie et Corée du Sud.....	1-1
Argentine b. Bulgarie.....	2-0
Italie b. Corée du Sud.....	3-2

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. Argentine.....	5	3	2	1	0	6	2	+4
2. Italie.....	4	3	1	2	0	5	4	+1
3. Bulgarie.....	2	3	0	2	1	2	4	-2
4. Corée du Sud.....	1	3	0	1	2	4	7	-3

BUTEURS : 1. Altobelli (Italie), 4 buts ; 2. Valdano (Argentine), 3 buts ; 3. Maradona, Burruchaga, Ruggieri (Argentine), Sirakov, Guevov (Bulgarie), Park Chang-sun, Choi Soon-ho, Huh Jung-moo (Corée du Sud), 1 but.
Jellazkov (Bulgarie) et Cho Kwang-rae (Corée du Sud) ont marqué contre leur camp.

Groupe C

France b. Canada.....	1-0
URSS b. Hongrie.....	6-0
France et URSS.....	1-1
Hongrie b. Canada.....	2-0
France b. Hongrie.....	3-0
URSS b. Canada.....	2-0

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. URSS.....	5	3	2	1	0	9	1	+8
2. France.....	5	3	2	1	0	5	1	+4
3. Hongrie.....	2	3	1	0	2	2	9	-7
4. Canada.....	0	3	0	0	3	0	5	-6

BUTEURS : 1. Papin, Fernandez, Stopyra, Tigana, Rocheteau (France), Yakovenko, Rats, Aleinikov, Belanov, Yaremtchouk, Rodionov, Zavarov, Blokhine (URSS), Esterhazy, Detari (Hongrie), 1 but.
Dajka (Hongrie) a marqué contre son camp.

Groupe E

Uruguay et RFA.....	1-1
Danemark b. Ecosse.....	1-0
RFA b. Ecosse.....	2-1
Danemark b. Uruguay.....	6-1
Uruguay et Ecosse.....	0-0
Danemark b. RFA.....	2-0

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. Danemark.....	6	3	3	0	0	9	1	+8
2. RFA.....	3	3	1	1	1	3	4	-1
3. Uruguay.....	2	3	0	2	1	2	7	-5
4. Ecosse.....	1	3	0	1	2	1	3	-2

BUTEURS : 1. Elkjaer-Larsen (Danemark), 4 buts ; 2. Allofs (RFA) et J. Olsen (Danemark), 2 ; 4. Lerby, Laudrup, Eriksen (Danemark), Voller (RFA), Francescoli, Alzamendi (Uruguay) et Strachan (Ecosse), 1.

Groupe B

Mexique b. Belgique.....	2-1
Paraguay b. Irak.....	1-0
Mexique et Paraguay.....	1-1
Belgique b. Irak.....	2-1
Mexique b. Irak.....	1-0
Belgique et Paraguay.....	2-2

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. Mexique.....	5	3	2	1	0	4	2	+2
2. Paraguay.....	4	3	1	2	0	4	3	+1
3. Belgique.....	3	3	1	1	1	5	5	0
4. Irak.....	0	3	0	0	3	1	4	-3

BUTEURS : 1. Quirarte (Mexique), Romero et Cabanas (Paraguay), 2 buts ; 3. Sanchez, Flores (Mexique), Veyt, Vercauteren Vandenbergh, Scifo, Claessen (Belgique), Ahmed (Irak), 1 but.

Groupe D

Brésil b. Espagne.....	1-0
Algérie et Irlande.....	1-1
Brésil b. Algérie.....	1-0
Espagne b. Irlande.....	2-1
Espagne b. Algérie.....	3-0
Brésil b. Irlande.....	3-0

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. Brésil.....	6	3	3	0	0	5	0	+5
2. Espagne.....	4	3	2	0	1	5	2	+3
3. Irlande.....	1	3	0	1	2	2	6	-4
4. Algérie.....	1	3	0	1	2	1	5	-4

BUTEURS : 1. Careca (Brésil), 3 buts ; 2. Caldera (Espagne), 2 ; 3. Socrates, Josimar (Brésil), Butraguano, Salinas, Eloy (Espagne), Whiteside, Clarke (Irlande) et Zidane (Algérie), 1.

Groupe F

Pologne et Maroc.....	0-0
Portugal b. Angleterre.....	1-0
Maroc et Angleterre.....	0-0
Pologne b. Portugal.....	1-0
Angleterre b. Pologne.....	3-0
Maroc b. Portugal.....	3-1

CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. Maroc.....	4	3	1	2	0	3	1	+2
2. Angleterre.....	3	3	1	1	1	3	1	+2
3. Pologne.....	3	3	1	1	1	1	3	-2
4. Portugal.....	2	3	1	0	2	2	4	-2

BUTEURS : 1. Lineker (Angleterre), 3 buts ; 2. Khairi (Maroc), 2 buts ; 3. Krimau (Maroc), Carlos Manuel et Diamantino (Portugal), Smolarek (Pologne), 1 but.



MEXIQUE 2 BULGARIE 0

La folie. En se qualifiant pour les quarts de finale, le Mexique a déclenché l'hystérie. Il a également rempli une bonne partie de son contrat sportif dans l'épreuve qu'il organise et où il peut d'ores et déjà se targuer d'avoir mieux réussi que l'Espagne voilà quatre ans. Car au résultat, en lui-même suffisant pour maintenir le pays dans l'euphorie qui l'aveugle, Hugo Sanchez et sa bande ont ajouté une drogue plus enivrante encore : la manière. Celle qui fait rêver tout un peuple à de futurs exploits. Car on a enfin découvert une belle et séduisante équipe mexicaine contre cette Bulgarie incapable de réagir sérieusement en dehors des stimulations par électrochocs. Ceux que le Mexique lui a fait subir furent splendides, du tir sur la transversale de De Los Cobos jusqu'au but admirable, le plus beau de la compétition, de Negrete. Les supporters pouvaient faire la fête. En attendant le prochain tour qui s'annonce plus sévère face au vainqueur de RFA-Maroc. Un quart de finale qui verra les Mexicains abandonner le stade Azteca pour le contexte moins favorable de Monterrey, samedi prochain.

MEXIQUE 2 (1) BULGARIE 0

Negrete (35*) Servin (61*)	
LARIOS	5 MIKHAILOV
AMADOR	3 ZDRAVKOV
F. CRUZ	4 DIMITROV
QUIRANTE	3 ARABOV
SERVIN	3 PETROV
MUNOZ	4 SADOV
BOY	4 GOSPODINOV
(LOS COBOS, 86*)	3 YORDANOV
ESPANA	3 PACHEV
NEGRETE	5 (ISKRENOV, 71*)
AGUIRRE	3 KOSTADINOV
SANCHEZ	3 GUETOV
	(SIRAKOV, 86*)

Total 40 Total 35
Entr. : Milutinovic Entr. : Vutsov

Arb. de M. Arppi Filho (Brésil) 5
Le 15 juin à Mexico, stade Azteca.
114 660 spect. Temps ensoleillé, température
25 °C. Terrain en bon état.

Alertes : Arabov (58*), pour la Bulgarie.
35* : superbe exploit technique de Manuel Negrete. Le milieu de terrain mexicain, après un double contrôle du gauche à la limite de la surface, réalise un one-deux aérien avec Aguirre, pour reprendre d'un ciseau du gauche. Le ballon va se ficher à la gauche de Mikhailov, impuissant.

(Mexique, 1 - Bulgarie, 0)

81* : Gospodinov concède un corner que Negrete tire de la gauche au premier poteau. Munoz et Servin se précipitent. Servin est le premier sur le ballon et marque de près de la tête.

(Mexique, 2 - Bulgarie, 0)

12/20

Et Negrete est arrivé-4-4 !
Il nous a ainsi rappelé que Zorro était mexicain même si le sergent Garcia n'était pas vraiment bulgare.

(Photo REUTER)

La victoire du Mexique face à une équipe bulgare chloroformée a été saluée par une formidable ovation dans un stade Azteca en plein délire. Pour Bora Milutinovic, comme pour l'ensemble du peuple mexicain, on peut dire que le contrat est rempli avec cette qualification pour les quarts de finale.



Comme un seul cri

par François de MONTVALON

SUR tous les plans, la Bulgarie restera sans doute le mystère numéro un du Mondial 86. Et c'est dommage pour la science. Passe encore qu'Ivan Vutsov ait administré, quinze jours durant, des conférences de presse soporifiques. Ce n'est ni le premier ni le dernier et lui peut invoquer la raison d'Etat pour nous expliquer en détail qu'il n'a rien à dire. Mais nous allons lui en vouloir longtemps d'avoir refusé de nous raconter l'histoire de la préparation bulgare dans les montagnes des Carpates. Car, de deux choses l'une : ou ses hommes, durant les semaines précédant la compétition, se sont trompés de boccas et ont soufflé dans les trompettes en croyant absorber de l'oxygène. Ou ils se sont complètement égarés entre Sofia et Mexico croyant venir disputer ici un tournoi de plage.

C'est un miracle pour eux et rien d'autre, que d'avoir reçu l'autorisation de participer dimanche à la grande fête populaire de l'Azteca. Et c'est un peu du régime institué par ces braves gens de la FIFA qu'il faudra revoir. Pour jouer à Mexico, la Bulgarie a arraché un point à l'Italie lors du match d'ouverture, en a lamentablement perdu un face aux Coréens avant de toucher le fond contre l'Argentine. Deux points, deux buts marqués, c'était suffisant pour passer au mois de juin 86. A la limite, avec son malheureux point enlevé aux Algériens, les Irlandais du Nord auraient eu autant de mérite à recevoir le billet pour les huitièmes et on n'aurait rien perdu sur le plan du jeu.

Piqués au formol

Vainards de Mexicains qui n'ont eu besoin de rien, et si peu d'eux-mêmes pour passer ce tour et être présents samedi prochain à Monterrey contre le vainqueur de RFA-Maroc. Il n'y a vraiment que l'Espagne, il y a quatre ans, au rang des pays organisateurs, pour ne pas avoir su profiter des anodines magouilles du tirage au sort, de la force de son public et du brin de chance qui fait toujours la différence, surtout lorsqu'on l'aide un peu.

Qu'est-ce qu'ils ont fait les Bulgares ce dimanche à Azteca ? Ils se sont piqués au formol. C'est peu de le dire quand on se souvient des forces collectives individuelles de la formation qui s'est qualifiée dans le groupe de la France, qui avait battu les Bleus à Sofia sans se soucier le moins du monde de leur carte de visite. D'accord, ni Jeliaskov ni Mladenov n'étaient sur le ter-

rain et Sirakov était rentré très tard dans le jeu. Mais, à voir jouer les présents à l'envers, il y avait de quoi s'interroger sur les tenants et les aboutissants d'un voyage qui n'aura eu ni queue ni tête. Dix fois, vingt fois, on a vu repartir à l'Azteca la formation bulgare. A l'attaque. Dix ou vingt fois, on a cru qu'elle allait se soucier de la fébrilité de la défense mexicaine. Sinon pour la prendre à revers, ce qui n'est pas simple. Du moins, pour la provoquer jusqu'à la faute. Rien n'est jamais venu et il fallut attendre quatre-vingts minutes pour voir un groupe de maillots rouges aligner quatre passes successives. Attendre la 62^e minute de jeu pour voir Pachev franchir le symbolique mur adverse et venir buter sur l'impeccable Larios. Attendre soixante minutes pour voir sortir Guetov et ne plus avoir mal pour lui, de son jeu indigne de l'événement. Attendre finalement le terme de la rencontre pour voir les Bulgares rentrer dans leur pays et ne pas s'en soucier tellement ils étaient déjà absents.

« Le » but du Mondial

Là où l'Angleterre a trouvé des ressources pour se sortir d'affaires la Bulgarie a plongé et restera sûrement la déception de la compétition. Il est un peu gênant d'avoir parlé de la Bulgarie ainsi. Car, c'est évidemment rabaisser au rang de l'anecdote la qualification mexicaine. Ils sont, après tout, vingt-deux joueurs avec Bora Milutinovic à n'avoir fait que se servir. Tout autant de la faiblesse insigne de leurs adversaires que du présent offert par la FIFA, comme chaque fois tous les quatre ans à l'équipe qui reçoit. C'est injuste pour eux, cela l'est, à notre sens, plus encore pour les cent dix et quelques mille spectateurs du stade Azteca qui ont formé dimanche la plus fantastique ambiance que nous ayons connue dans un stade de football. Sans dépasser les limites permises puisque ce n'était pas nécessaire, et comme un seul cri. Nous pensons pouvoir dire que les meilleurs, là encore, n'étaient pas sur le terrain. Mais dans les tribunes. C'est une chose qu'il faut dire avant, plutôt qu'après. C'est-à-dire dans le stade Azteca plutôt qu'au dehors quand l'hystérie prendra la place de la passion, qu'il n'est plus possible de respirer. C'est sévère mais juste.

Par conséquent donc, et une nouvelle fois, l'équipe nationale mexicaine n'a pas dépassé le stade de l'honorable performance. De celles qui font un succès parce



Negrete : le jour de gloire est arrivé

Buteur d'un premier but fabuleux contre la Bulgarie,

le milieu de terrain a permis au Mexique d'atteindre les quarts de finale.

BORA MILUTINOVIC, qui veille à tout, même au centre où sont logés ses protégés, s'est fait piéger. Par Manuel Negrete Arias en personne, celui avec lequel il a sans doute le plus d'affinité, le plus de sympathie. Depuis le début du Mondial, le responsable de la formation mexicaine n'a de cesse de répéter à ses joueurs ce qu'il faut dire ou ne pas dire lorsque l'interlocuteur pose une question embarrassante. Non pas que Bora demande de mentir, mais il préconise de ne pas dire toute la vérité. Nuance.

Milutinovic s'est donc fait piéger par Negrete. C'était à la une de tous les journaux du coin. Il aurait dit : « Hugo Sanchez n'a pas joué contre l'Irak ? Et alors ? On a joué longtemps sans lui et même bien joué. » Du bruit dans le Landerneau mexicain.

Bora et Manuel sont aujourd'hui retombés sur leurs pieds, car Negrete a reconnu s'être mal expli-



par Jean-Paul OUDOT

qué. Mais il y a eu, durant quelques heures, comme un froid glacial dans l'entourage de la sélection. Il est vrai que le meneur de jeu sur le flanc gauche n'a jamais eu la langue dans sa poche.

Prisonnier du ballon dès son plus jeune âge, Manuel sèche plusieurs fois les cours pour s'adonner à sa passion. Un jour, il se fit pincer par son père à qui il jura, s'il signait à Cruz Azul, de concilier foot et études. Manuel n'a pas encore seize ans quand Pachuca, club de Deuxième Division, lui offre un contrat. Mais pour cinq matches seulement, car il ne voit pas venir l'ombre d'un peso ! Il filera alors à Acapulco avant de rallier, en 1978, l'UNAM, le club des fameux Pumas mexicains.

Issu d'une famille nombreuse (quatre sœurs, trois frères), Manuel sait reconnaître la vie et ses événements à leur juste valeur. Grattez sous l'écorce de l'homme rieur et vous dénicheriez une forte personnalité, un sacré caractère. Jamais battu et sachant depuis longtemps ce qu'il veut, il entend profiter de cette unique occasion qu'est le plus important des rendez-vous pour se faire remarquer et participer à la fiesta collective du Mexique.

On murmure, avec insistance, que deux clubs français s'intéressent énormément à ce milieu de terrain à tout (bien) faire : Rennes

et Nice. Lui ne pipe mot ou, rusé, fait semblant de n'être au courant de rien. Milutinovic, à ce sujet, arbore un sourire entendu. Il y a du transfert dans l'air. En France ou en Espagne, c'est sûr.

Aujourd'hui, chez les Pumas, il ne gagnerait que 8 000 francs environ. Avec les économies qu'il a pu réaliser, il a offert à ses parents une maison à Acapulco, la cité qui fait rêver tant de touristes, quitte à toujours habiter au centre du club de l'UNAM. Il est prêt à bondir dès la fin du Mondial dans un avion, direction Paris ou Madrid, puis à prendre les lignes intérieures d'Iberia ou d'Air Inter...

Licencié en droit, Manuel a su se tracer un avenir royal. Le moment est on ne peut mieux choisi pour attirer les convoltistes. Mais Manuel Negrete, à qui Bora a passé un (petit) savon pour ses récentes déclarations, n'a pas voulu nous quitter sans reconnaître : « Bientôt, j'espère être européen. Mais, pour l'instant, je suis d'abord et avant tout mexicain. » Et de joindre le geste à la parole, en plaçant sa main droite sur le cœur.

Promis, juré, craché. Foi de Negrete.

Bien lui en prit. Dès l'année suivante, il remporte les Championnats du monde universitaires. Puis il devient titulaire, avec pour entraîneur... Bora Milutinovic. Leur com-

plément date de sept ans. Elle est totale. C'est la poursuite d'une carrière somptueuse avec un titre de champion national, une participation à la Coupe Libertadores et aux J.O. de Los Angeles pour palmarès principal.

NICE ET RENNES SUR LES RANGS

Aujourd'hui, Negrete compte une soixantaine de sélections en équipe nationale A. Agé de vingt-cinq ans, il a été surnommé le gaucher d'or (« Zurdo de Oro ») pour son art à distiller les passes et à tenter des coups francs platinés. Comme notre Tricolore, il joue le buste en avant, mais n'a pas la même morphologie ni la même efficacité. Peu importe, dans la mesure où il est sur l'échiquier mexicain l'une des pièces maîtresses. Pour l'instant, il n'a pas encore répondu aux espérances. Mais sa malice, sa clairvoyance de jeu et sa félicité sont évidentes. « Je ne cherche pas d'excuses, nous dit-il. Mais notre équipe jouait trop gros, au cours du premier tour, pour évoluer sans aucune hésitation, sans crainte ni complexe. »

Pas facile, en effet, quand on pénètre dans ce stade si merveilleux et si prenant de l'Azteca devant 114 000 spectateurs qui ne pardonnent rien.

que vous jouez à domicile et que le peuple est derrière vous. Match sérieux, presque trop sérieux qui n'a rien de plus que ce qu'on savait déjà. Sur son continent, le Mexique est loin de valoir ses voisins, sinon sur le plan de la préparation physique et psychologique et il risque de revenir très vite sur terre s'il doit se mesurer samedi à l'Allemagne, qui n'est pourtant pas ce qui se fait de mieux en Europe actuellement.

Ce n'est plus d'ailleurs, ce qui inquiète Bora Milutinovic lequel s'est fixé le cap des quarts de finale en guise de contrat rempli. Comme en 1970, où le Mexique avait connu un sérieux échec à Toluca, contre l'Italie. Après s'être cru au paradis. Pas sûr que Bora qui est un malin croit maintenant au miracle. Car, sur ce qu'on a vu dimanche, il y a dans son équipe beaucoup d'éclat et peu de fond.

L'éclat ce sont surtout les quatre ou cinq actions, les quatre ou cinq gestes qui peuvent faire la différence lorsque l'adversaire s'endort. A l'Azteca, une transversale de Tomas Boy qui, hélas pour lui, n'a plus ses jambes de vingt ans. Et pour suivre, une reprise de volée du pied gauche d'Hugo Sanchez lequel gagnerait à faire moins de cinéma. Et puis, un but superbe inscrit par Negrete. Peut-être le but de la Coupe du monde, ce qui est mieux qu'une consolation. Un échange avec Boy face au but de Mikhailov et un ciseau de milieu de terrain avec un ballon qui file le long du poteau bulgare. A l'intérieur. Enfin, avant un tir sur la barre de Cobos, le second but mexicain. Sur coup de pied arrêté et il faut que les prochains adversaires le sachent. C'est la spécialité du Mexique et ce n'est pas une surprise vu qu'il travaille cet exercice depuis deux ans à l'entraînement. Corner de Negrete et coup de tête de Servin au premier poteau. Comme une pastèque bien mûre qui éclate.

Deux buts d'écart, c'est la moindre des différences face à une équipe chloroformée. C'est une assurance également pour les gentils organisateurs que la fête continue sans fausse note, à Mexico. Que demande donc le peuple ?...

Le poids du peuple

par Jacques THIBERT

LE stade Azteca change de décor pour chaque match. Dimanche, afin d'accueillir dignement les Bulgares, il s'était déguisé en papillon dans les cintres. Très beau papillon né de l'imagination colorée d'un artiste et qui n'existe pas dans nos campagnes, ni même dans la réalité. Ce papillon et ses quatre-vingt-quinze congénères étaient là pour reposer ce lieu de nos oreilles au sein d'une enceinte acoustique faite pour les sourds. Le Tino Rossi mexicain ne lésine pas sur le rythme et les grosses caisses. Le peuple non plus.

114 800 spectateurs au stade Azteca, coiffés, vêtus, peints de vert et de rouge, hurlant leurs slogans, leur rage et leur joie, sont pourtant un spectacle sonore à ne pas manquer. Si les tympans vibrent comme des marteaux-piqueurs, le cœur y trouve aussi son compte. Le football mexicain, ainsi que les enfants de cinq ans, est un bruit couvert de crème au chocolat. On l'adore et on souhaiterait le noyer dans le même temps.

Sur cette planète de fous où, toutes les cinq minutes, on réclame les bienfaits du curé (El Abuelo, c'est-à-dire le remplaçant Francisco Javier Cruz), les tambours aztèques battent le rappel et encouragent à la mobilisation générale. Ils ne

freinent jamais, convaincus de leur puissance et de leur soutien moral.

En bas, enfoncés jusqu'à la cheville dans les épinards, onze gnomes portent les espoirs du peuple et des tambours. Ils sont des demi-dieux soumis aux caprices des vents, des mutants d'un autre âge offerts à l'appétit des affamés.

Soutenus par une telle ferveur et par autant de bruit, les fils d'Azteca devraient frétiller de la plume, renverser des montagnes et accoucher d'éléphants. Au lieu de cela, ils rament sur les flots tumultueux de l'incertitude et des angoisses, secoués par les passions, entamés par les vagues des gradins. Ils voudraient être plus grands qu'ils ne sont, des dieux par exemple, imposant leur loi aux mortels. Mais ils savent tellement leurs faiblesses qu'ils tremblent, non pas de peur, non ils sont fils d'Azteca, mais d'amour exacerbé. Certains en meurent, eux en tremblent.

Les psychologues mexicains, invités à expliquer le phénomène, ont développé des théories intéressantes qui se résument en une seule : le peuple en demande trop, réalisant un transfert de brioche sinon de pain vers l'opium du ballon rond. Il faut aimer les gnomes, recommandent les psycholo-

gues, les aimer comme ils vous aiment, les bichonner comme des enfants de cinq ans tout couverts de crème au chocolat.

Dimanche, le peuple a pesé de tout son poids. Sur les Bulgares. En bas, les gnomes perdus dans les épinards se sont battus ainsi que des dieux, plumes au vent, renversant la colline bulgare, dépassant les mortels. Ils ont un peu tremblé, jusqu'au but de Negrete, véritable tableau vivant cloué à la cimaise de la passion. Puis ils se sont libérés et, quand Servin, de la tête, eut marqué le but du triomphe, celui-ci donna au peuple l'assurance de son opium, et il n'y avait plus, du gazon aux gradins, qu'une communion extra-terrestre, une connivence intime fondue dans le vacarme orchestré, un débridement total des complexes.

Le Mexique était un géant, regardait le monde et le défiait. Maintenant que les joueurs de Milutinovic ont atteint l'essentiel, c'est-à-dire les quarts de finale, plus rien ne les sépare de la conquête céleste. Seul leur talent va compter. Car le poids du peuple, désormais, est aussi léger qu'un ballon. Il va peut-être les emmener là-haut au paradis des Aztèques, où l'on joue encore au « tlatchli » et d'où l'on regarde affectueusement onze gnomes perdus dans les épinards.



MEXICO86



MEXICO86

SCIFO
A CRAQUÉ !

Enzo Scifo, le jeune milieu belge, vide son sac. « On me fait bien sentir que je ne suis pas belge d'origine. Je suis jalouxé par les anciens, comme Ceulemans, Vercouteren... qui m'ont contraint à m'exiler à droite. Contre le Mexique, pendant une mi-temps, j'ai touché quatre fois le ballon... », s'est-il lamenté.

■ Il s'appelle Jesus Palacios Diaz. Il est colombien, commerçant à Barranquilla. Rien d'extraordinaire s'il n'avait pas fermement et bien dirigé le choc Belgique-Irak. A l'âge de trente et un ans et demi, il est très certainement le plus jeune des arbitres de ce Mondial et l'un des plus précoces de l'histoire mondiale des directeurs de jeu.

■ Bora Milutinovic, « nouveau papa », a offert des chocolats aux journalistes venus assister à l'entraînement du Mexique.

■ Le Mondial est fini pour Nikolai Larionov, le défenseur du Zenith Leningrad qui, victime d'une déchirure musculaire à la cuisse droite, est désormais indisponible pour trois semaines.

■ « Toutes les parties doivent se jouer à la vie ou à la mort... Dieu est avec nous... » Bora Milutinovic ne lésine pas sur la formule pour faire fonctionner l'opinion publique mexicaine. Et ses joueurs.

BORA ET SON ORDINATEUR

Bora Milutinovic fait une publicité très importante pour les ordinateurs Apple dont les thèmes occupent des pages entières de journaux. Il explique que les ordinateurs n'ont pas été créés seulement pour augmenter la productivité des entreprises mais qu'ils permettent de « planifier les actions stratégiques des prochains matches, d'étudier les tactiques de jeu des adversaires, de posséder toutes les informations sur chacun de ses joueurs », etc. « Je ne suis pas un spécialiste de l'informatique, ajoute Milutinovic, mais Apple est l'étoile de mon équipe. »

Hugo Sanchez ne risque-t-il pas de se vexer ?

■ Publiquement, les Soviétiques ont demandé à la FIFA d'apporter quelques retouches à la formule actuelle du Mondial : « Il n'est pas normal, notamment, de devoir attendre aussi longtemps pour savoir qui l'on rencontrera en huitièmes de finale », ont souligné les responsables de la sélection d'URSS.

■ Les drapeaux soviétiques (de même que ceux de la Hongrie et de la FIFA) ont été volés à Irapuato, où se déroulaient les matches du groupe C. Ces drapeaux ont été dérobés dans la nuit qui a suivi la rencontre Canada-URSS dans le centre de presse du stade où ils avaient été déposés.

HAPPY BIRTHDAY, RINAT !

Rinat Dasaev, le gardien de but de l'équipe d'URSS, a fêté vendredi soir son 25^e anniversaire à la mode mexicaine. Des pinatas — récipiendaires en carton ou en terre, ayant la forme de visages de personnages ou d'animaux, remplis de bonbons et de babioles —, l'attribut traditionnel des anniversaires mexicains, lui ont été offerts. Le gâteau d'anniversaire avait été préparé par les « édifices » mexicains qui s'occupent de l'équipe soviétique, à Irapuato, et qui n'avaient pas oublié l'événement.

■ Après le penalty manqué par Hugo Sanchez contre le Paraguay, Bora Milutinovic a institué quelques séances de tirs au but pour ses sélectionnés mexicains. L'histoire d'aucun ne fut marquée, mais que Hugo Sanchez ne fut pas invité à exercer son talent discutable en ce domaine.

■ Milutinovic a été félicité en direct à la télévision, lors d'un duplex, par le président de la République mexicaine qui l'a qualifié, entre autres, de « élément fondamental ». Atmosphère, atmosphère... comme dirait l'autre.

■ Il existe, au sein de notre sélection, une ambiance exceptionnelle, une parfaite harmonie », a déclaré Hugo Sanchez. En écho, lui est revenue une opinion intéressante de Tomas Boy (le capitaine) : « Nous jouons mieux sans Hugo Sanchez. » Faut-il vous l'envelopper, docteur ?

■ Via l'ambassadeur d'URSS au Mexique, M. Rostislav Serqueiev, du matériel de gymnastique a été offert au club d'Irapuato, tandis que l'un des meilleurs entraîneurs des gymnastes soviétiques, Anatoli Obisac, a dirigé une démonstration effectuée par les athlètes locaux emmenés par Sonia Garduno. Inutile de dire que le maire de la ville, Max Kirchbach, a beaucoup apprécié.

Pour célébrer la victoire du Mexique sur l'Irak, des petits malins n'avaient pas trouvé meilleure idée que d'investir, sur la périphérie de Mexico, des autobus et d'envoyer promener les chauffeurs. Ils ont ainsi bloqué une circulation énorme qui n'avait nul besoin de cette opération pour être infernale. Les motards sont intervenus. Bilan : une bonne trentaine d'amendes, se montant à 100 F chacune pour les contrevenants, et vingt-deux mineurs arrêtés et envoyés trente-six heures en maison de correction. Passion, quand tu nous tiens.

■ Dasaev souffrait, la semaine dernière, d'une petite luxation à un doigt de la main droite. Il est guéri.

AUX FOUS !

■ Les relations à l'intérieur de la sélection belge sont « comme une cicatrice douloureuse et encore à vif », a déclaré Van Der Elst en ajoutant : « Certains s'emploient à pourrir l'ambiance à des fins exclusivement personnelles. » Guy Thys a déclaré que tout était arrangé.

■ Alors qu'un journaliste mexicain semblait douter de la nature exacte de la maladie de Valeri Lobanovskii, l'interprète officiel de la délégation soviétique, Rupperto Pagasti, s'est carrément mis en colère : « Allez donc chambre 721 et vous verrez si M. Lobanovskii n'est pas malade et au lit ! Inutile de dire que le Mexicain n'y est pas allé ! »

■ Un journal mexicain, *El Diario* de Monterrey, estime que la sélection mexicaine 1986 a plus montré en quatre matches que durant les huit Coupes du monde précédentes. C'est frappant, mais certainement exagéré, surtout par rapport à 1970.

L'HEUREUX PAPA !

Ouf ! Il n'en dormait presque plus depuis huit jours. Bora Milutinovic est devenu père, pour la première fois de sa vie, à l'âge de quarante-six ans. Une petite fille de 2,8 kg est née lundi dernier. Maria, son épouse, et Darinka Elens (c'est le prénom de l'enfant) se portent bien. Pourquoi ces deux prénoms, un mexicain, l'autre yougoslave ? Bora nous a avoué pourquoi : « Dalinka était le prénom de ma mère, décédée durant la Seconde Guerre mondiale. Elle est le prénom de ma belle-mère. » Et il ne perd pas son humour en ajoutant : « Elle a déjà le charme de sa mère et l'intelligence de son père... »

■ La presse bulgare ne s'est pas montrée tendre, mercredi dernier, après la défaite des Bulgares face à l'Argentine (0-2), qualifiant le jeu bulgare de « déprimant », « impuissant », « anémique », « démodé » et « triste ». N'en jetez plus ! Seul le gardien de but Mikhailov a trouvé grâce auprès des observateurs.

■ Un contretemps mexicain a laissé sa vie pour ne pas avoir honoré la dette qu'il avait contractée avec l'un de ses maçons à la suite d'un pari sur un match de la Coupe du monde. Enjeu : 1 000 pesos, soit 13 F.



LE FAUVE MASQUÉ...

Avancez qu'il a de... la gueule, notre ami Dasaev, que vous avez bien évidemment reconnu sur cette photo. Derrière ce ballon volant, le gardien soviétique sourit, comme un félin sautant sur sa proie. Dasaev, le renard des steppes, vous salue bien...

(Photo AFP)

ECONOMIES SOVIÉTIQUES...

Alors que les Français, pour leur jour de repos, achètent des souvenirs d'art local et des chaussures typiquement mexicaines, les joueurs soviétiques se voyaient remettre cent dollars... mais à se partager en cinq ! Avec cette fortune, Biokhine et ses compagnons se sont précipités uniquement dans les magasins de vêtements pour dames et enfants. A signaler également que, sans doute par souci d'économie, les joueurs de Lobanovskii lavent eux-mêmes leur linge à la main. Courage, camarades...

■ Ses deux buts ont fait du défenseur mexicain Quirarte un héros national. Mais aussi le joueur le plus cher actuellement du football mexicain. Et comme il est en fin de contrat avec Guadalajara, il n'est pas certain qu'il y reste.

■ Deux heures avant le coup d'envoi de Mexique-Irak, les joueurs de Milutinovic assistaient à une messe dans un vestiaire, un autel improvisé ayant été dressé dans un coin.

LE MONDIAL DES ASTURIES

La musique adoucit les mœurs. Ce qui ne peut que rassurer tous ceux qui suivent de près ce Mondial mexicain et qui y cotoient ainsi les supporters des différentes équipes, venue ici encourager leurs joueurs.

Si les Brésiliens restent traditionnellement fidèles à leurs blocs de carnaval et à leurs sambas, si les Argentins sont beaucoup plus bruyants avec leurs orchestres à grosses caisses sur lesquelles tapent obstinément et sans discontinuer des gaillards sortis tout droit du quartier du Boca, les Espagnols, venus en grand nombre, ont ramené, eux, leurs artistes.

Dans l'avis qui les ramenait de Monterrey à Mexico après la victoire qualificative sur l'Algérie, ils offrirent en effet à tous les passagers du vol un concert de musique folklorique, aux sons d'une cornemuse galicienne et d'un tambour manipulés brillamment par de jeunes garçons originaires des Asturies. Un concert si brillant qu'un radioreporter ne put s'empêcher de l'enregistrer pour le livrer par la suite à ses auditeurs. L'atterrissage étant fêté en chansons par un autre supporter doté d'une superbe voix de ténor.

Pour la note artistique, l'Europe et ses supporters méritent bien pour l'instant un 10 sur 10 et une place en finale.

■ Avant son dernier match à Irapuato, la délégation soviétique a offert à la ville mexicaine une somme de deux millions et demi de pesos (25 000 F) pour l'amélioration des équipements sportifs locaux. Une somme certes modeste, mais qui a été grandement appréciée.

NIKITA CONTRE LES FEMMES

« Il n'y a jamais eu question de faire venir les épouses des joueurs du Mexique », a dit Nikita Simonian, le chef de la délégation soviétique, à ceux qui s'interrogeaient sur le sujet. « De toute façon, un joueur digne de ce nom ne peut pas être accablé par le problème sexuel s'il se concentre sur la compétition à laquelle il participe et sur les obligations qu'il a vis-à-vis de la sélection. » A un journaliste qui lui indiquait que Henri Michel, l'entraîneur français, avait, lui, autorisé les Bleus à recevoir leur femme ou leur fiancée entre la fin du premier tour et les huitièmes de finale, Simonian a ensuite répondu avec un singulier sourire : « Que voulez-vous, les Français sont les Français... » Enfin, alors qu'il y avait une certaine insistance sur le sujet, le chef de la délégation soviétique n'a pas pu s'empêcher de rappeler : « En 1978, je crois savoir que les Autrichiens ont comme par hasard été éliminés peu après l'arrivée de leurs épouses ! »

■ Oleg Biokhine, qui avait dû quitter le terrain lundi dernier après avoir marqué le premier but soviétique contre le Canada, a pu être présent le lendemain à l'entraînement. Plus de peur que de mal pour l'attaquant du Dynamo Kiev.

■ Quirarte, le défenseur mexicain, auteur de deux buts au premier tour (une tête, un tir sans angle) est surnommé le « shérif » par ses coéquipiers. Parce qu'il tire plus vite que son ombre.

■ Le Mondial est terminé pour l'arrière droit soviétique Nikolai Larionov, qui s'est rompu un ligament du genou droit lors d'un entraînement.

■ Les Soviétiques ne parlent pas beaucoup, mais quand ils parlent, ils disent des choses sensées : « Le système de qualification est beaucoup trop compliqué et lent. Quinze jours pour éliminer huit équipes sur vingt-quatre... », a déclaré Nikita Simonian.

BON À SAVOIR :

■ Bon à savoir : si la Juventus de Turin, le Bayern de Munich ou le Racing sont intéressés par Yaremchouk, Bessonov, Demianenko ou Protassov, qu'ils le fassent savoir au département spécial de l'Institut des Sports de Moscou ! La délégation soviétique au Mexique a en effet fait savoir que, en matière de transfert, il n'y avait pas d'interdit a priori. « Simplement le dossier est alors étudié en détail par des spécialistes sur ces questions », a-t-il cependant été précisé à l'intention des éventuels candidats...

■ Deux heureux événements pour la Soviétique Litovchenko. Il a joué son premier match de Coupe du monde dans l'équipe d'URSS, lundi dernier, contre le Canada, et il est devenu, à peu près en même temps, le papa d'une petite fille.

■ Francisco Javier Cruz est surnommé « El Abuelo » (le grand-père) par le public mexicain. Comme, contre l'Irak, il était assis sur le banc, le public se mit à le réclamer : « Abuelo... Abuelo... » Milutinovic, qui n'est pas tétu, obtempéra.

■ En milieu de semaine dernière, il a bel et bien fallu que Valeri Lobanovskii, le sélectionneur soviétique, aille passer divers examens à l'hôpital d'Irapuato, à cause de troubles digestifs l'ayant obligé à s'aliter une partie de la journée de jeudi. En revanche, l'électrocardiogramme qu'il a alors subi n'a rien révélé de troublant. Ce qui explique probablement que le soir il a dirigé la séance d'entraînement de ses joueurs en short et tee-shirt...

■ Mexique-Paraguay a permis de battre le record d'entrées du stade Azteca, le colosse du quartier Santa Ursula. 114 580 spectateurs, soit le meilleur total enregistré depuis la construction du stade, il y a vingt ans !



MEXICO86



MEXICO86

Le Mondial est un violeur

Une situation économique désastreuse et sans espoir,

un peuple qui se noie dans la misère,

le Mexique c'est aussi cela.

Le « Mondial du bonheur » tente de violer la réalité.

Mais le peuple se défend. Violamment.

par Maurice SZAFRAN*

A l'heure de Mexique-Irak, ils se sont retrouvés dans une baraque de Neza. Il faisait chaud. Très chaud, cette atmosphère moite, poisseuse, qui assèche les venelles du bidonville. D'un frigo, ils ont sorti les canettes de bière et ils se sont assis devant la télévision.

Quand Fernando Quirarte a marqué l'unique but mexicain, ils se sont regardés, avant de se marrer. Plus de problème : ce soir, ils descendront sur Mexico. Fêter la victoire ? Non, pas seulement. Se battre. Casser. « Ils », ce sont les punks de Neza. Une bande parmi d'autres. Ils seront nombreux à vadrouiller autour de la statue de l'Indépendance sur le paseo de la Reforma. Nombreux à crier « Mexico » et, surtout, à chercher le baston. Attitude universelle de tous les loubards du monde.

Le gouvernement avait pourtant multiplié les mises en demeure. D'abord, les forces de police avaient été renforcées : 6 000 miliciens supplémentaires, rien que ça. Ensuite, le quartier avait été bouclé de part en part. Des heures à l'avance. Impossible de s'approcher en voiture, avec l'idée qu'une longue marche calmerait les ardeurs belliqueuses. Enfin, pour ne pas offrir une image exclusivement répressive, les autorités avaient promis une fête. Mariachis et musique folklorique garanties. « Nous y allons pour cogner, pas pour chanter », m'avait avoué sans aucune retenue — et en anglais — un punk de Neza. Il tiendra promesse. A satiété.

MARIA, ENTRE TOUTES LES « AUTRES »

Appelons-la Maria. Son identité n'a pas été révélée. Une mineure. Seize ans. Au moment où le Mexique s'est qualifié pour les huitièmes de finale, Maria a décidé, elle aussi, de descendre dans la rue. Elle a choisi, pour s'habiller, un pantalon vert, une chemise rouge et un pull blanc. Les couleurs du Mexique. De son pays. Maria était fière d'être Mexicaine. Fernando Quirarte lui avait offert une part de bonheur.

Depuis des mois, les médias ne cessaient de répéter, partout et tout le temps, à quel point il était important, capital même, de soutenir l'équipe mexicaine. Au stade, dans la rue. Et Maria y a cru. Elle s'est prêtée à ce qui ne devait être qu'un jeu. « Vers 19 heures, ont raconté les journaux de Mexico, Maria est arrivée à proximité de la statue de l'Indépendance. Craintive, tant il y avait de monde, elle est restée dans une contre-allée, devant le cinéma Chapultepec. » Sans doute a-t-elle regardé les affiches. Il jouait ce soir là « l'Honneur perdu des Prizzi... »

Que s'est-il passé ensuite ? Les journaux n'offrent guère de détails et les policiers chargés de l'enquête se refusent à toute déclaration. Maria, peut-on savoir, a été abordée par deux hommes, plaquée contre un mur. Et violée. Sous le regard amusé de nombreux « supporters » mexicains. Sous l'œil égrillard de quelques policiers, eux aussi mexicains. Une facette, soigneusement dissimulée d'un Mondial « comme les autres ». Un drame similaire s'était produit au soir de Mexique-Belgique. Conditions identiques. Indifférence identique. Endroit identique.



De ces deux viols, il ne faut tirer aucune leçon. Et surtout pas de morale. Constat, simplement. Constat que, parfois, le foot est happé par le délire nationaliste et par les hordes de voyous, hooligans de Liverpool ou punks de Mexico.

Et pourquoi Maria a-t-elle donc été confrontée à ce contexte pourri ? Et pourquoi lui a-t-on seriné que « le Mexique avait besoin d'elle » ?

Le bilan de cet après Mexique-Irak est lourd : 625 arrestations, plusieurs centaines de blessés, des magasins mis à sac, des voitures incendiées, des touristes pourchassés. « Une banale nuit d'émeute » m'affirmera un responsable de la police paisiblement installé dans le hall de mon hôtel, voisin de l'endroit du carnage.

LE « TRUC » A RATE

Banal ? Rien n'est banal dans une ville confrontée à la folie et à la misère. Le gouvernement avait lancé un pari : pendant un mois, le Mondial devait aseptiser les plaies du pays. Les Mexicains devaient rêver foot. Et rien d'autre. Les Mexicains devaient s'extasier au vu des exploits de Hugo Sanchez et ne pas s'apercevoir, qu'au passage, le peso était à nouveau dévalué. Le « truc » a failli marcher.

Seulement, c'était sans compter sur les bandes de jeunes qui se sont organisées dans les banlieues qui encerclent la capitale. A Neza et ailleurs, personne n'a cru aux promesses d'un Mondial purificateur. Personne ne s'est laissé attendrir par l'image béate du président Miguel de la Madrid, debout, hurlant sa joie dans sa loge du stade Azteca après chaque but mexicain. La passion du foot, dans les bidonvilles, l'a emporté au moment des matches. Tout de suite après, il était l'heure d'en découdre en force avec l'autorité. Et dans ce pays macho, le viol, par exemple, est monnaie courante.

Les employés de l'hôtel Sheraton ont pris leurs précautions. La semaine précédente, le 4 étoiles situé en face de la statue de l'Indépendance avait été assailli, des clients molestés, du matériel détruit. Cette fois, ils guettent. Soigneusement rangés devant le hall d'entrée. Matraque dans une main, bombe lacrymogène dans l'autre.

L'attaque est soudaine, aux cris de « Viva Mexico ». Des blessés, de part et d'autre. Assaillants et défenseurs sont soignés sur place. Un supporter danois

passé à proximité. Un commentaire, un seul : « Qu'ils boivent une bonne bière et qu'ils rentrent chez eux. »

A n'en pas douter, l'homme de Copenhague n'a jamais visité Neza. Dans pareille situation, il était inévitable que Hugo Sanchez intervienne. Le dieu-footballeur du Mexique, suspendu contre l'Irak, ne pouvait laisser passer l'occasion. « Pourquoi ces terribles affrontements », lui a-t-on demandé ? « Parce que des gens ont faim, a-t-il judicieusement répliqué. Parce qu'en allant au stade, des Mexicains se cognent sans cesse à ces familles qui, depuis le tremblement de terre, vivent toujours sous des tentes ou dans des baraques. » « Que faut-il faire », a alors ajouté le présentateur du journal télévisé ? « Mon métier, c'est de marquer des buts, a répliqué Hugo Sanchez. Pour le reste, adressez-vous au président. » Les Mexicains, enchantés de la piroquette, l'ont encore sanctifié un peu plus.

Voilà les aspects, parfois tristes et sordides, d'un « autre » Mondial. Faut-il, pour autant, les occulter ? Des footballeurs, de plus en plus nombreux, pensent que non. Surtout pas.

(*) Grand reporter à L'Événement du Jeudi.

RTL
EDITION

TOUT SUR LE CHAMPION !



Préface
de Francis
BORELLI

REVIVEZ la fabuleuse aventure du P.S.G.
Pour la première fois depuis 50 ans,
une équipe de Paris Championne de France
de Football.

RETROUVEZ les héros de l'aventure :
Fernandez, Rocheteau, Susic, Bats... et toute l'équipe
de Gérard Houllier.

EN VENTE EN LIBRAIRIE — A PSG, 28 RUE BERGÈRE PARIS 9^e
ET AUX AMIS DU PSG, 25 AVENUE FRANKLIN ROOSEVELT PARIS 8^e



Les Diablies ont vu rouge

Présentés comme les grandissimes favoris de l'épreuve, les Soviétiques ne se sont pas suffisamment méfiés d'une équipe belge très remontée. L'expérience de quelques joueurs-clés (Ceulemans, Pfaff) a joué un rôle capital dans le succès des Diablies Rouges, appelés à défier le vainqueur de Danemark-Espagne.

par Claude CHEVALLY

BELGIQUE 4
URSS 3

Les dieux du foot sont tombés sur la tête, ainsi que les Soviétiques qu'on avait placés très haut dans le ciel de ce Mondial. Mais dimanche après-midi, les jambes de Vercauteren, Vervoort et surtout Ceulemans étaient aussi longues et résistantes que celles de leurs adversaires. Dans ce match de fous, l'opiniâtreté des Belges, comme les absences stupéfiantes de la défense soviétique, auront creusé la tombe de Dassaev. Voilà le haut du tableau dégagé d'un ours dont les Diablies Rouges, qui n'étaient pas ceux qu'on attendait, auront eu la peau en prolongations. Ils ne l'auront pas volée.

BELGIQUE 4 (0)	URSS 3 (1)
Scifo (55*)	Belanov (27*, 70* et 110* sur pen.)
Ceulemans (77*)	
Demol (101*)	
Claesen (107*)	
PFAFF	DASSAEV
GRUN	BAL
(CLUSTERS, 99*)	BESSONOV
DEMOL	KOUZNETSOV
GERETS	DEMIANENKO
(L.V. DER ELST, 101*)	YAREMCHOUK
RENGUIN	ALENIKOV
VERVOORT	RATS
SCIFO	YAKOVENKO
VEYT	(EYTOUCHENKO, 79*)
CEULEMANS	BELANOV
VERCAUTEREN	ZAVAROV
CLAESSEN	(RODIONOV, 71*)
Total	Total

Entr.: Thys Entr.: Lobanovski

Arbitrage de M. Fredriksson (Suède).... 3

Le 15 juin à Leon.

20 000 spectateurs. Beau temps. Température de 25°C. Terrain en bon état.

Avertissement: Renguin (84*) pour la Belgique.

27*: sur une passe de Zavarov, Belanov échappe à Renguin par un crochet latéral à droite et tire en pleine foulée dans la lucarne gauche. Pfaff n'y peut rien.

(Belgique: 0 - URSS: 1)

55*: Vercauteren centre de la gauche. Scifo se trouve seul à la réception dans la surface et marque à gauche de Dassaev.

(Belgique: 1 - URSS: 1)

70*: Zavarov s'engage devant trois défenseurs belges, face au but, glisse la balle sur la droite à Belanov qui bat Pfaff d'un tir à ras de terre.

(Belgique: 1 - URSS: 2)

77*: Ceulemans est servi par Gerets, au-dessus de la défense russe, qui croit au hors jeu. L'attaquant belge seul dans la surface ne manque pas l'occasion.

(Belgique: 2 - URSS: 2)

101*: Gerets sur la droite centre au deuxième poteau pour Demol absolument seul qui marque d'un coup de tête.

(Belgique: 3 - URSS: 2)

107*: Ceulemans, à la limite de la surface de réparation adresse une tête en direction de Claesen, qui pivote et frappe de volée du pied droit. Dassaev est battu.

(Belgique: 4 - URSS: 2)

110*: Renguin commet une faute sur Belanov dans la surface de réparation. Penalty, Belanov le tire au milieu, en force.

(Belgique: 4 - URSS: 3)

16/20

VENDREDI dernier, pendant que les Belges de Guy Thys s'installaient à l'hôtel Presidente de Guanajuato, le soleil tapait dur du côté d'Irapuato, où les Soviétiques seront restés un mois au total depuis leur arrivée ici. Ce jour-là, avouons-le, la presse internationale attendait que Valeri Lobanovski soit au rendez-vous qu'il n'avait pu honorer la veille à cause, avait-il fait expliquer par Ruperto Sagasti, son interprète et porte-parole, de douleurs à l'estomac qui avaient nécessité, paraît-il, une visite à l'hôpital de la ville. Douleurs qui se révélèrent n'être finalement qu'un petit problème dentaire n'ayant pas empêché le coach de l'URSS de diriger normalement une séance d'entraînement particulièrement musclée le soir même...

En guise de quoi, cet après-midi-là, ce fut Serguei Mossieguine, spécialiste des juniors dans son pays et l'un des deux adjoints de Lobanovski qui plancha, son patron ayant tardé à revenir de Queretaro, où il était allé assister au match RFA-Danemark. Avec évidemment une idée derrière la tête, puisque voilà les Soviétiques placés sur la route de ces deux équipes, dans l'hypothèse où tout ce joli monde était appelé à continuer son bonhomme de chemin selon les prévisions de chacun. Et que, dit-il, pour l'essentiel, Mossieguine? « Face à la Belgique que nous n'avons plus rencontrée depuis la dernière Coupe du monde en Espagne, où nous l'avions battue 1-0 grâce à un but d'Oganessian, nous jouerons donc sans Larionov, blessé à une cuisse, mais avec l'ossature alignée lors de nos précédentes rencontres avec la Hongrie et la France. Et sachez bien que nous nous méfierons comme de la peste de ces Belges, qui alignent une véritable équipe de coupe. Bref, qui privilégient le réalisme et l'efficacité. »

Les Belges, dans tout cela? « Nous n'avons strictement rien à perdre dans l'histoire », avait tôt fait d'annoncer Guy Thys. Et pour manier le paradoxe jusqu'au bout, qu'avait concocté l'entraîneur belge? Une équipe à dominante défensive, pardi! Pour preuve? Il n'y avait pas cinq minutes que le Suédois Frederikssen avait lâché la meute sur une pelouse qu'un récent arrosage faisait sentir bon le foin frais, que l'on se surprenait à compter huit diables rouges dans leurs vingt mètres, Nico Claesen et Daniel Veyt devant assurément se sentir bien seuls dans le rond central avec Kouznetsov, Bessonov et Bal pour leur tenir compagnie.

Sacrés Belges!

Domage d'ailleurs que les Belges — par peur de l'ogre, par manque d'ambition, par respect pour leur option tactique? — aient adopté d'emblée ce schéma les vouant à une extrême prudence qui condamnait au demeurant à l'errance un type comme Scifo que l'on sentait en effet bien perdu dans un tel contexte à cet instant-là. Car une fois que Belanov, exploitant à la fois (à la vingt-huitième minute) une belle ouverture de Yakovenko pour Zavarov, une intéressante remise de celui-ci dans l'axe et plus encore une formidable capacité à enchaîner courses et tirs pour projeter les siens en avant grâce à une imparable « lucarne », c'est un autre Belge qui surgit. Avec un Ceulemans royal qui se mit à passer ses gardes du corps. Avec un remuant Veyt qui s'efforçait de désaxer le bloc défensif soviétique et y réussit parfois. Avec un Gerets qui se payait même le luxe d'un boulet rasant le montant gauche de Dassaev à trois minutes de la mi-temps.

La belle histoire belge

par Patrick LEMOINE

A quoi ça tient tout de même! A ce que le public d'un coup se soit mis à choisir son camp, à une poussée de fatigue imprévue chez les Soviétiques. A quoi cela tient? La Belgique est en quart de finale, les Russes rentrent chez eux.

L'histoire belge de cette semaine est à peine croyable. On en discutait il y a encore peu de temps avec les confrères d'Outre-Québec. Ils étaient unanimes pour reconnaître que cette qualification pour les huitièmes de finale avait des allures de miracle. Après ce qui s'était passé en trois rencontres, à Mexico puis à Toluca, personne à Bruxelles, Gand ou Liège n'attendait plus rien de ces Diablies rouges qui n'avaient même pas l'air de diabolins.

Dire cependant qu'ils étaient devenus des anges serait très exagéré. Car, depuis leur arrivée au Mexique, les gars de Guy Thys avaient souvent fait parler d'eux. Plus par leurs petites querelles internes et par leurs petits problèmes que par leurs perfs sur le terrain. En résumant, on recommandait avec ces types-là la querelle

des modernes et des anciens. Au départ, ce fut Van der Eycken, un vieux, qui commença à se mettre à table... Totalement en méforme, il expliqua son passage à vide en mettant en cause deux de ses petits camarades: Scifo et Vercauteren. Là-dessus, ce fut Gerets, pas très bon lui non plus, qui grogna à son tour. On voulait le placer en concurrence avec Renguin, il n'était évidemment pas d'accord. Bref, c'était la chaude ambiance, à croire que le Mexique, pour ce genre d'incident, inspire les Belges puisqu'il y a seize ans le même genre de discussion était intervenu dans le groupe, ce qui avait entraîné son retour à Bruxelles beaucoup plus rapidement que prévu à l'issue du premier tour.

C'est exactement le chemin qu'étaient en train de prendre Pfaff et ses camarades si Guy Thys, avant le match contre le Paraguay, n'avait frappé une bonne fois sur la table. Ayant décidé, finalement, de reconnaître ses erreurs, le sélectionneur belge consentit à faire rentrer les jeunes: Demol, Grun et Vervoort. Exactement ce que la Belgique attendait, exactement la bonne décision. Et, si à Toluca, face aux Sud-Américains, cela ne

se solda que par un match nul, dimanche, à Leon, le coup fut gagnant. Une totale réussite.

Quel match! Du moins au cours de la dernière heure. En gros, à partir de l'instant où les Belges parvinrent à recoller au score à deux partout. A partir de ce moment-là, on se doutait que les Soviétiques n'allaient plus être à leur affaire, d'autant que Pfaff, dans ses buts, n'aurait pas cédé une parcelle de terrain, même si on l'avait condamné à mort. Renguin? Impérial. Gerets? Lui qui était à l'agonie il y a quelques jours, retrouvait ses jambes de vingt ans. Vercauteren? Comme à son habitude, sur le flanc gauche, il perçait la défense adverse tel un char d'assaut. Et vu que Ceulemans était remarquable, la petite classe n'avait plus qu'à se mettre au niveau.

Demol le fit le premier en marquant le troisième but, celui qui donnait le fol espoir et qui créait cette situation invraisemblable: la Belgique menant au score. Puis Claesen marqua le quatrième but et envoya la troupe de Lobanovski en enfer. Quel retournement de situation! La Belgique en quarts de finale. C'est une sacrée belle histoire.



Russe qui roule n'amasse pas mousse. Mais Belge qui gagne boirn sa mousse ! Ceulemans, capitaine aux longues jambes, a terrassé Rats, Soviétique aux dents longues.

(Photo REUTERS)

En fallait-il plus pour faire douter l'URSS ? Oui et non. Au sens où si Belanov de la tête, puis Yakovenko n'avaient respectivement trouvé sur leur chemin Pfaff et Vervoort pour enrayer leurs tentatives neuf minutes après la reprise, peut-on savoir si les gars de Lobanovski n'auraient pas plané sur la suite de la rencontre ?...

Seulement voilà, deux minutes plus tard, c'est Scifo qui mystifiait Dassaev après que Bessonov eut laissé filer à tort un centre de Vercauteren ! Et d'un seul coup, 1-1, c'est bel et bien la Belgique qui donna l'impression d'être la plus maîtresse d'elle-même.

Au fait, on parlait de paradoxe belge tout à l'heure. Mais ne se mêla-t-il pas bientôt au paradoxe soviétique ? Car voilà que les Belges perdant bêtement le ballon à quarante mètres de leur but, le tandem de feu Zavarov-Belanov relança superbement le match pour l'URSS à vingt minutes de la fin. En guise de quoi pour le grand favori soviétique, l'essentiel était loin, très loin d'être fait. Et surtout, l'URSS allait payer le handicap d'une défense centrale que l'on pouvait pressentir comme étant le point faible de l'équipe et qui allait bel et bien être directement à l'origine de l'élimination.

La folie douce

Les faits ? A la 76^e minute, Demol balance une torpille à destination de Ceulemans, étrangement seul en position d'avant-centre. Égalisation et prolongations obligatoires. Pour le plus grand bonheur du public qui s'était mis à saliver au spectacle d'un match beau et excitant, chargé de toutes les passions, empreint de toutes les meilleures intentions que peut secréter le football-roi.

Les prolongations ? Ce furent à la fois un enfer et une folie pour les deux équipes. Avec ces deux buts signés presque coup sur coup par Demol et Claesen qui parurent donner une victoire définitive aux leurs. Mais M. Fredriksson siffla juste après un penalty pour une « faute » de Renquin sur Belanov — un penalty que ce dernier ne se fit pas faute de transformer pour signer un triplé significatif de son grand talent — il y en eut probablement pour croire qu'un nouveau rebondissement était possible. De fait, vu la quantité d'occasions qui se présentèrent aux uns et aux autres dans les dix dernières minutes de la partie, en raison de cette bataille superbe, parce que parfaitement débridée, tout pouvait effectivement arriver. Mais rien n'arriva plus, la Belgique décrochant ainsi, pour la première fois de son histoire, une qualification pour les quarts de finale d'une Coupe du monde. Imaginez alors la liesse de la clique noire, jaune, rouge quand l'arbitre siffla la fin du suspense. Et comment ne pas saisir le prodigieux et cruel contraste entre ce baiser de la joie et de la délivrance expédié par Vervoort à la foule ravie de Leon et le réflexe de Belanov s'écroulant au sol. Tout bien compté, il avait inscrit trois buts pour rien.

Oleg III

On attendait Oleg Blokhine ou Oleg Protassov et c'est le troisième Oleg de la sélection soviétique, le lutin de Kiev Belanov, qui s'est distingué. Ses trois buts contre la Belgique n'ont pas suffi à qualifier l'URSS, mais Oleg III restera dans la légende du Mondial 86.

par Claude CHEVALLY

CCURT, très court retour en arrière. A propos de l'attaque soviétique, la presse occidentale se gargarise volontiers de l'exploit d'Oleg Protassov qui, avec trente-cinq buts en 1985-1986, a enfin battu le record d'efficacité en Championnat de Nikita Simonian, vieux de trente-six ans. Il est forcément beaucoup question, aussi, d'Oleg Blokhine, la star au long cours, qui filochait certes moins vite avec ses jambes de trentenaire mais demeure un monument dans son pays. Pour toutes sortes de raisons. Imputables à son palmarès autant qu'à son ascension idéologique a priori aussi rectiligne que ses — anciennes ! — courses de balle au pied.

Et puis il y a Rodionov, le Moscovite, qui, cette année, s'honore d'avoir fini deuxième buteur d'URSS et en impose avec son mètre quatre-vingt-six et ses quatre-vingt-quatre kilos. Or quand on sait que l'Union soviétique est volontiers adepte du 4-4-2, quitte à ce que la formule en question soit adaptée aux caractéristiques de la maison, on se dit qu'Igor Belanov et Alexandre Zavarov, les deux lutins du Dynamo de Kiev, qui ont fait exploser la défense de l'Atlético Madrid en finale de la dernière Coupe des Coupes, auront bien du mal, malgré tout, à se frayer un passage jusqu'à la titularisation.

Alors, survient ce fameux match du 3 juin contre la Hongrie. Igor Belanov régale les puristes, affole les tanks de l'arrière-garde magyare et marque son but (sur penalty) avant de céder sa place, mission largement accomplie, à Rodionov.

Dans ces conditions, sa présence contre la France relève de la pure logique. Il plane un peu moins haut, mais l'opposition, il est vrai, n'est pas la même. N'empêche, malgré cela on le remarque. On apprécie encore une fois sa sidérante mobilité, sa faculté à toujours aller de l'avant, à « dévorer » le moindre espace libre, ses imprévisibles dribbles en mouvement et son sens du jeu collectif. Ses accélérations nous amènent d'emblée à lui demander si, par hasard, il ne s'est jamais essayé au sprint...

Réponse de l'intéressé : « J'ai effectivement couru le 50 mètres en 5"7 ». On comprend mieux que ce petit bonhomme de 1,74 m et 69 kg, à la voix plutôt haut perchée, aux petits yeux ronds, au front haut traduisant une intelligence qu'il confirme par son comportement sur le terrain et par son aisance dans l'interview, sème, plus souvent qu'à son tour, ses divers poursuivants.

Joueur intelligent, disions-nous... Et joueur qui, à 26 ans, a très sagement fait son chemin. Né à Odessa, sur les bords de la mer Noire, il a très logiquement commencé à tater du football au club local, le Chenatz d'Odessa, à partir de 1978, pour y demeurer cinq ans. Puis en 1983, il passe d'Odessa au Dynamo de Kiev où



Lobanovski était en quête de nouveaux jeunes talents pour relancer une armada vieillissante et sur le point de partir à la retraite.

Dès lors il y a lieu de parler à propos d'Igor d'authentique révélation. Car Malofeev, l'ex-patron de la sélection nationale, ne se sentit jamais le courage d'investir sur lui jusqu'au bout, se contentant de le convoquer à quelques stages et d'en faire un remplaçant.

C'est ainsi qu'aujourd'hui Belanov plafonne à six sélections comme son grand capitaine Vassili Rats. « C'est mon meilleur ami, reconnaît-il. J'adore jouer aux échecs et aux dominos avec lui. » Ou encore écouter de la musique classique : « Avec une petite préférence pour les compositeurs italiens », fait-il remarquer malicieusement en laissant découvrir que les dures batailles du football lui ont valu de se faire poser, un jour, une incisive en or à la suite d'un coup de coude récolté en pleine figure.

Mais ce n'est pas cette « blessure » qui lui a fait le plus peur. Non, en l'occurrence, il fut plus inquiet en 1983 quand il connut de sérieux ennuis musculaires, ce qui retarda probablement sa promotion nationale, voire en 1985, quand il se blessa à l'occasion d'un tournoi en Espagne. Il put alors craindre une certaine limitation de ses ambitions sportives, craintes balayées par une participation à sa première Coupe du monde.

Aujourd'hui, il rêve de la meilleure issue possible. « Et pour quoi pas, a-t-il avoué un jour à l'un de nos confrères de la télé carioca, d'une finale URSS-Bราซิล ? Pas une revanche de la

Malheureux Belanov !
Son hat-trick réussi
aux dépens des Belges
n'a pas ouvert les
portes des quarts à l'URSS.
(Photo AFP)

précédente opposition lors du Mondial espagnol mais plutôt l'ultime épisode d'une campagne mexicaine pour laquelle nous nous sentons parfaitement préparés. Nous voudrions démontrer que le sérieux, la vitesse d'exécution, la technique collective et l'homogénéité du groupe soviétique sont des arguments essentiels pour aboutir à un bon résultat dans ce genre d'épreuve. »

Belanov va même plus loin dans son analyse : « Je ne m'aventurerai pas à établir des comparaisons détaillées entre ce qui s'est passé en 1982 et ce qui se passe ici, au Mexique. Mais j'ai la ferme conviction que le ballon va plus vite aujourd'hui. C'est pour cela que nous avons quelques bonnes raisons de croire en notre étoile puisque nous nous sommes justement préparés à ce jeu de football rapide. » Et n'essayez pas de demander au nouveau prince Igor les adversaires qu'il aimerait rencontrer, ou, à l'inverse, éviter. « Il faut être prêt à rencontrer n'importe qui », témoigne-t-il en bon Soviétique.

De même, quand vous vous esmeriez à savoir quelle position il préfère adopter sur le terrain, suit-il la même diplomatie : « Je suis un attaquant naturel et je vois toujours d'un bon œil la perspective d'évoluer en pointe. Mais en sachant qu'il me faut balayer tout le front de l'attaque et ne pas me cantonner sur un côté. Pourtant, s'il me faut évoluer un peu plus en retrait, comme cela a pu être le cas à Lyon, lors de la dernière finale de la Coupe des Coupes, je sais m'adapter. »

Belanov, s'il n'est pas un véritable buteur, sait rester dans une honnête moyenne augmentant ses indices de performance par un nombre important de passes décisives. Mais pas grand-chose à voir avec un type comme Oleg Protassov, véritable armoiré à glace, authentique chasseur de buts, à propos duquel il dit : « Notre rivalité actuelle étant uniquement le fait d'une concurrence sportive, nous sommes simples copains de sélection, comme je le suis avec d'autres. »

Igor Belanov, c'est la fouine et le cougar. Petit et malin comme la première, fonceur et rapide comme le second. Au bout du compte, un grand attaquant moderne, que l'on peut d'ores et déjà considérer comme l'une des grandes révélations du Mondial mexicain.



DANEMARK ESPAGNE

MERCREDI 18 JUIN
Stade La Corregidora à Queretaro,
à 16 heures
Arbitre : M. Keizer (Pays-Bas)

Trois victoires sur l'Ecosse, l'Uruguay et la RFA, une différence de buts de plus huit : le Danemark a littéralement survolé le groupe E, qualifié de « groupe de la mort » avant le début de la compétition, en raison de la qualité des nations représentées. Plus encore que les résultats eux-mêmes, c'est la façon dont ils ont été obtenus qui conduisent à faire du Danemark l'un des grands favoris de l'épreuve : un jeu fluide et collectif, une attaque de feu et un moral d'enfer. Que peuvent opposer les Espagnols à ces formidables atouts danois ? Une grande solidarité, certainement, mais aussi un certain talent que symbolisent les deux compères du Real, Michel et Butragueno. Deuxième du groupe D, l'Espagne n'a succombé qu'une fois, face au Brésil, dans des conditions douteuses. Sinon, son parcours a été irréprochable et sa facile victoire contre l'Algérie illustre une condition parfaite. Entre les deux équipes, le pronostic est difficile à établir. Reste que les Danois ont à cœur de faire oublier leur demi-finale de l'Euro 1984 au cours de laquelle il avaient succombé devant... l'Espagne !

LARSEN

LE Mondial 1986 a accouché de deux sports de fêlés de la moelle épinière. Il y a les Uruguayens et leur entraîneur, Omar Borrás, qui continuent de tracer leur chemin dans l'épreuve, perchés sur leur moissonneuse-batteuse. On ne s'étendra pas sur eux, ici, de peur de se couper. Et puis, il y a Preben Elkjaer-Larsen.

Attention, les uns et les autres ne jouent pas dans la même catégorie. Au contraire des Américains du Sud, Larsen serait plutôt, lui, un caractère heureux qui nous donne du bonheur. Un homme dont les neurones sympathiques sont une garantie pour le jeu. Et pour le reste.

Quand nous l'avons rencontré, l'autre jour, à l'hôtel Jurica, près de Queretaro, Preben était en train de discuter

par François de MONTVALON

la note que lui avait accordée les journalistes de *L'Equipe* pour sa performance lors de Danemark-Uruguay. Ce n'est rien moins qu'étonnant de la part d'un Nordique ayant évolué en Belgique, opérant en Italie et ne parlant pas le moindre mot de français. Mais il est comme ça. Rien ne lui échappe, à condition qu'il s'agisse d'un motif qui lui permette de taper dans le dos de son voisin, en se marrant comme un dératé. C'est toujours mieux que certains tristes sires — qui ne sont pas danois — qui vont au football comme on va à la mine. Larsen est heureux et il occupe son temps.

Quand Gérard Houllier est venu à Queretaro, la semaine dernière, il a tenu à rencontrer l'énigmatisme, dont on sait qu'il aurait pu devenir « parisien », juste avant le Championnat d'Europe 1984 qui l'a révélé.

A l'issue de l'entretien, Larsen a été voir Dominique Rousseau, spécialiste danois de *L'Equipe*. Et il lui a dit : « Moi, s'il y a du fric à prendre, je veux bien venir en France. Mais à Monaco ou à Nice, seulement. » Il est alors parti en se tapant sur le ventre. Parti où ? Marquer trois buts aux Uruguayens. Au stade de Neza. Le match achevé, il est retourné voir l'envoyé spécial en se bidonnant.

« Touche pas
à mon Laudrup »

(Photo PRESSE-SPORTS)

le fou des rois

Au sein d'une équipe danoise dynamique et généreuse, le joyeux Elkjaer-Larsen n'est pas le dernier à mettre de l'animation. Sur le terrain et en dehors. La provocation, chez lui, est un sixième sens. « J'aime ça, dit-il, comme j'aime la bagarre et les défenseurs durs. » C'est pourquoi il se réjouit à l'idée d'affronter les Espagnols, revanche de la demi-finale de l'Euro 1984.

« Maintenant vois-tu, lui a-t-il dit, je crois que, même en France, il n'y a pas assez de fric pour m'acheter... » Houllier est au courant désormais, mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre les mots de Preben. Jamais. Seulement s'en distraire. Comme il sait le faire depuis toujours.

« Qui c'est Overath ? »

C'est ainsi que nous pratiquons avec lui, sur tous les sujets et surtout sur sa façon de provoquer tout ce qui bouge. Attitude qui pourrait lui jouer un mauvais tour, le jour où il tombera sur des adversaires alliant la méchanceté et l'adresse. La provocation, chez lui, est un sixième sens. Et voilà ce qu'il en dit pour s'expliquer : « J'ai toujours été un peu provocant, mais, au début de ma carrière, ça devait plutôt être de la maladresse. Quand j'avais dix-huit ans, je suis arrivé à Cologne. A la fin du premier entraînement, je me suis assis sur un siège dans le vestiaire. Un gars est alors arrivé et m'a lancé : « Petit, bouge-toi de là, c'est la place d'Overath. » Et moi, sans me retourner vers lui, j'ai répondu : « Qui c'est Overath ? » Là-bas, il y en a certains qui ont eu du mal à la digérer. » De là est parti ce qui n'est plus une légende. Larsen déteste cordialement les Allemands et il a décidé qu'il taperait toujours le premier.

En fait, en ce qui concerne les Allemands, il n'aime que son entraîneur. Sepp Piontek : « Le moins allemand des Allemands. » « L'homme qui a fait du Danemark une équipe de copains. » Et c'est tout. Cependant, il n'a même pas pu, vraiment et directement, régler ses comptes à Queretaro, vendredi dernier. Le Danemark a gagné, mais lui est tombé sur un os. Karl Heinz Förster. Et il n'est pas revenu sur le terrain en seconde mi-temps, pour une fois victime d'un mauvais coup. Sans gravité toutefois. Bien que ça ne lui ressemble pas, c'était une façon comme une autre, pour Preben, de se réserver en vue des huitièmes de finale. Sans prendre de risques. De ceux qui lui permettent d'occuper la première place du classement des buteurs, en compagnie de l'Italien Altobelli, à la fin du premier tour. C'était en début de semaine dernière contre l'Uruguay et Larsen a réussi ce jour-là, le match parfait. Sur les plans tactique et techni-





Les Français sont géniaux »

(Photo Sven SIMON)

que. Et sur le reste. De mots doux en coups défendus, il est parvenu à prendre les Uruguayens à leur propre piège. Et il passa même les trois dernières minutes de la rencontre, en face d'Omar Borrás et de ses remplaçants, à aligner les gestes obscènes. « Je sais, c'est un peu bête et d'ailleurs Piontek me criait de me calmer. Mais le numéro 2, Gutierrez, voulait me casser la gueule. Alors, comme nous menions 6-1, je ne me suis pas dégonflé. De toute façon, la bagarre, j'aime bien ça. J'aime les défenseurs durs, ils ne me déçoivent jamais. Et puis ceux qui veulent me mettre des coups sont rarement gagnants. » On ne parle pas autrement aujourd'hui dans les cours de récréation et il n'y a donc pas lieu de s'offusquer de la franchise d'un attaquant de haut niveau. Peut-être en rajoute-t-il. Un soir de Championnat d'Europe des nations, à Strasbourg, en 1984, Jean-Marie Pfaff, un autre drôle, a ainsi oublié qu'il avait affaire à plus fou que lui. Encore qu'il faut voir. Sa cuisse, rayée par les crampons de Preben, s'en est souvenue durant quelques jours.

« Les Français sont géniaux »

Car, dans aucun domaine, Larsen, vingt-huit ans et encore toutes ses dents, ne compte. Pas plus d'ailleurs que son équipe danoise, sans doute la plus généreuse de la compétition à ce jour. Il dit d'abord, pour parler toujours simplement que : « C'est comme ça et il ne faut avoir peur de rien. » Et puis, si on insiste, si on lui dit que lui et ses partenaires commettent peut-être une erreur, notamment quand ils jouent l'Uruguay comme ils avaient joué la Yougoslavie en France il y a deux ans (5-0), sans penser au lendemain, il fait semblant d'exploser : « Mais ce n'est pas la peine de poser ce genre de question. De toute façon, nous ne savons pas jouer autrement. C'est notre façon de vivre que nous reproduisons sur le terrain. La moyenne d'âge de l'équipe est d'environ vingt-huit ans, nous nous sommes tous révélés ensemble et ce n'est pas aujourd'hui que nous allons changer notre manière. Nous prenons les matches les uns après les autres et nous verrons bien. » Et Larsen, qui ne peut pas parler plus simplement, ne se fâche même plus quand on lui demande le jour et l'heure de l'explosion danoise. Le jour et l'heure où se fera sentir l'altitude mexicaine dans les jambes des vaillants. Il dit : « Je n'en ai aucune idée, peut-être mercredi en huitièmes de finale, contre l'Espagne, peut-être plus tard. Je n'y pense pas. Encore qu'au Championnat d'Europe nous jouions tous les trois jours. Là, nous avons plus de temps pour récupérer. »

Il n'y a pas vraiment de réponses à des questions qu'il doit trouver sottes parce qu'elles ne correspondent pas à la course, à ses adversaires et aux buts qu'ils marquent après avoir démenagé les défenses. C'est à peine s'il veut se souvenir de la préparation qu'il a suivie durant les trois semaines précédant le Mondial, préparation qui ne l'a certainement pas enthousiasmé. Il explique qu'ils couraient tous sur

une plage près de Copenhague avec un masque à oxygène sur la bouche, avant de partir pour Bogota, en Colombie. Visiblement, le coup du masque à oxygène est un menu détail pour Preben Elkjaer-Larsen qui doit posséder trois poumons sous son maillot.

Malgré sa sortie prématurée vendredi contre les Allemands, Larsen est rentré dans le Mondial sans se soucier du passé et des autres, ou si peu. C'est tout juste — et il faut le faire — s'il regrette un peu l'ambiance du Championnat d'Europe : « J'ai bien aimé la France. C'était la première fois que le Danemark participait à une grande compétition internationale et nous avons fait la fête durant trois semaines sur le terrain et en dehors. Là, ce n'est pas pareil. On nous reconnaît et, depuis notre victoire contre l'Uruguay, certains font même de nous les favoris de la Coupe du monde. On doit faire plus attention à ce qu'on dit, se justifier plus souvent... »

Il arrive donc que, lorsqu'on le pousse un peu, Larsen fasse dans le sérieux. Sans parvenir d'ailleurs à se persuader qu'il est sérieux. Alors, pour se reprendre, comme son entraîneur l'appelle pour le repas, il se jette de nouveau en avant. Vers ce dont il raffole. Ce qui va venir. Et là encore il n'y a pas à se torturer les méninges. Ecoutez-le : « Avant le match contre la RFA, certains ont osé dire que nous allions faire exprès de perdre pour affronter le Maroc en huitièmes de finale. Ceux-là nous connaissent mal et ils ont vu que nous ne laissons jamais échapper une victoire. Jamais. Il faudrait être fou, surtout face aux Allemands. Et puis, moi, je préfère rencontrer l'Espagne que le Maroc, que je ne connais pas. Je rêve de les battre, les Espagnols, parce que ce sont eux qui nous avaient éliminés en demi-finale du Championnat d'Europe et parce que c'est moi qui avait raté le penalty. » Pour être totalement honnête, on vous assure que Preben Larsen n'a pas ajouté : « Parce que

Technique Ce qui fait gagner les Danois

par Jean-Philippe RETHACKER

QU'EST-CE qui fait la force de l'équipe danoise, vedette du premier tour, considérée comme l'une des grandes favorites de ce Mondial 1986 ? Essayons d'en résumer les éléments essentiels.

1. — Une discipline tactique exemplaire dans une organisation de jeu où chaque joueur a sa zone de terrain et son rôle bien définis : Morten Olsen est libero, Busk ou Andersen et Nielsen sont d'abord des défenseurs chargés de neutraliser les deux attaquants de pointe adverses. Bertelsen colmate les brèches à droite avec un Berggreen moins excité, Lerby occupe le côté gauche où il peut soutenir ses avants, revenir aider les défenseurs, changer le jeu ou tirer au but. Arnesen est un faux avant de pointe ou un milieu apte à déborder côté droit ou à percer au centre balle au pied. Laudrup et Larsen enfin sont les deux fers de lance de l'attaque. N'oublions pas de surcroît que cette discipline et ce remarquable esprit se manifestent aussi dans des mouvements collectifs, comme ces remontées ultrarapides de toute l'équipe vers le centre du terrain, afin de mettre instantanément hors jeu l'adversaire.

2. — Une complémentarité parfaite entre les divers éléments, ceux de la défense, ceux du milieu et ceux de l'attaque, mais aussi entre les trois lignes. Regardez-les : les petits côtoient les grands, les lourds et les légers voisinent avec les rapides et les agiles.

3. — Un souci permanent de ne pas perdre le ballon inconsidérément soit pour le conserver, calmer le jeu et l'adversaire, préparer le changement de rythme, soit pour construire rationnellement une manœuvre d'attaque. Le plus souvent en petites passes courtes, redoublées, fréquemment délivrées en une touche de balle.

4. — Une grande variété de manœuvres offensives : soit dans le jeu court et le one-two, soit dans le jeu long par renversements (du gaucher Lerby), soit dans des attaques perforantes ultrarapides (par Laudrup, Andersen ou Larsen).

5. — Une alternance d'actions individuelles et d'enchaînements collectifs, qui génent considérablement l'adversaire par ses incertitudes et ses variations imprévisibles.

6. — Une faculté de récupération du ballon, là aussi par efforts individuels ou collectifs, qui permet à l'équipe danoise de n'être jamais privée très longtemps du ballon.

7. — Une envie de prendre des risques et d'attaquer qui anime tous les joueurs du champ, titulaires et réservistes compris, comme l'a démontré le dernier match du premier tour contre l'Allemagne.

L'équipe nationale danoise a atteint un degré de cohésion qui l'apparente à une équipe de club. Elle est en tout cas, ici, celle qui a démontré la plus forte et la plus originale personnalité tactique.

ce sont des Espagnols... » Il aurait pu. Si on l'avait souhaité.

Larsen, pour tout vous dire, fait toujours semblant de ne rien respecter. Vous l'avez peut-être compris. Rien, durant ce Mondial, sauf un personnage et une équipe. Officiellement. Le personnage, c'est Michael Laudrup. Il dit « qu'aucun adversaire n'a le droit de toucher un cheveu de Michael, et que, sinon, il se charge de le venger ».

C'est : « Touche pas à mon Laudrup ! » L'équipe, c'est la France. Évidemment. Qu'il souhaite rencontrer le plus tard possible. N'est-il pas poli avec ça ? Ce sont ses derniers mots avant de le retrouver, fidèle à lui-même, sur la pelouse de Queretaro ce mercredi. « Les Français sont géniaux, ce sont les meilleurs du monde. Ils vont battre l'Italie, et comme Platini va commencer à jouer, ils seront imbattables... »

Il rigole encore. Et dit : « ... Sauf par nous. Non ? »

La surprise Hoeg

« LES compliments de Rasmussen et Qvist après le match contre la RFA m'ont fait grand plaisir. Tout comme ceux de Schumacher qui m'a proposé d'échanger nos maillots. » Lars Hoeg dans le texte. Pour sa deuxième sortie internationale dans les « bois » du Danemark, le gardien d'Odense (Première Division danoise), a réussi son match. Piontek est catégorique, Hoeg est désormais le premier gardien des « Danish dynamite ». Premier aujourd'hui, troisième quand il a débarqué au Mexique avec ses

camarades. Le 26 avril à minuit moins cinq exactement, Piontek ajouta son nom à la liste des vingt-deux en lieu et place de Schmeichel, gardien des Espoirs, jugé trop cabochard. Hoeg était préféré pour son calme.

Né le 24 janvier 1959, mesurant 1,82 m pour 76 kg, il n'avait jamais disputé l'intégralité d'un match avec les Danois. Juste vingt minutes contre la RDA. Jusqu'alors, Lars était un aimable amateur. Par la suite, il est devenu un véritable semi-professionnel s'entraînant quatre fois par semaine le matin.

Le début du Mondial, pour lui, ce fut essentiellement le banc de touche. Mais, inquiet de la nervosité de Troels Rasmussen, ne supportant pas d'apprendre peu avant le match sa titularisation, Sepp Piontek, qui ne pouvait retenir Ole Qvist, gardien de l'Euro 84, blessé, décida en dernière minute de donner sa chance à Lars Hoeg. Satisfaction générale. Lerby déclara après la rencontre : « Je devais rester prudent dans ce match, mais quand j'ai vu la partie qu'il faisait, je suis monté car je savais qu'il ne pourrait rien nous arriver. »

L'Espagne avance en boitant

Les matches du premier tour ont fait des ravages dans les rangs espagnols. Pas une fois Munoz n'a pu aligner son équipe type. Et il ne sait toujours pas quelle formation affrontera les Danois.

par Xavier DE PINEDO

HORMIS l'aspect sportif, grâce à la qualification pour les huitièmes de finale, le chemin de la sélection espagnole dans ce Mondial du Mexique n'a guère été semé de roses. Tout au contraire, puisque les hommes de Miguel Munoz semblent être victimes d'une vengeance divine.

Tout d'abord, ce fut «Montezuma», qui frappa quelques joueurs de sa colère, les clouant au lit, victimes d'une indigestion intestinale. Ce fut ensuite Maceda qui, trahi par un genou, dut rentrer en Espagne. Et puis encore Gordillo qui, sous l'effet d'une «caresse» irlandaise, devait déclarer forfait face à l'Algérie et qui risque fort de suivre l'exemple de son compagnon du Real, Maceda, et rentrer à Madrid, si son périple ne s'améliore pas. Ce fut ensuite l'incroyable péripétie vécue par Munoz, juste après la victoire sur l'Algérie, qui obligea les Espagnols à voyager durant plus de douze heures depuis Monterrey jusqu'à Queretaro, pour ne se coucher qu'à 5 h 30 du matin. Tout cela parce que Munoz voulait que ses hommes assistent en direct à la rencontre entre les Danois et les Allemands, afin de connaître de visu leurs prochains adversaires.

LE MATCH COMMENCE À L'HÔTEL

Une fois celui-ci connu (le Danemark), les Espagnols engagèrent leur première bataille avec leurs futurs adversaires, celle de l'hôtel. Même si les joueurs espagnols souhaitaient jouer face au Danemark en huitième de finale, plutôt que face aux Allemands, très peu d'entre eux — et surtout pas Miguel Munoz — pensaient que Piontek allait engager avec eux une lutte pour les expulser de l'hôtel.

En effet, après toute une nuit de pèlerinage, les Espagnols arrivèrent enfin dans un hôtel de Queretaro, vers 5 heures du matin. Hélas ! les Espagnols, qui occupèrent les chambres laissées libres par les Allemands après leur défaite trouvèrent au matin un Piontek intraitable prétextant que la FIFA ne permettait pas à deux sélections qui doivent se rencontrer de partager le même hôtel.

Les dirigeants espagnols ne renoncèrent pas à leurs droits, menaçant même d'un possible retrait de l'Espagne de la Coupe du monde, et, finalement, la FIFA ordonna à Piontek de partager l'hôtel avec la sélection espagnole. Les Ibériques vinrent donc de gagner leur premier match face au Danemark, avant celui, décisif, qu'elle devra livrer mercredi sur le stade de la Corregidora.

Comme nous l'avons dit auparavant, une fois qualifiés pour les huitièmes de finale, les Espagnols déclarèrent presque tous qu'ils préféreraient le Danemark à l'Allemagne. Butragueno justifiait cette préférence par l'expérience danoise à ce niveau, alors que les Allemands sont des habitués. Butragueno ajoutait :

« Les Danois sont des adversaires très nobles, qui ne pensent qu'à jouer au football, sans donner de coups. Ils pratiquent un jeu très offensif, ils ne font pas de marquages sévères, préférant se défendre par zone, ce que nous pourrions parfaitement exploiter. » Pour sa part, Miguel Munoz reconnaît également que si le Danemark n'est pas un rival facile, il est peut-être plus accessible aux Espagnols.

LE CASSE-TÊTE DE MUNOZ

En fait, les plus grandes inquiétudes du sélectionneur viennent des blessures provoquées par les nombreux coups reçus par certains joueurs face à l'Algérie, et l'état physique de nombres de ses titulaires. Ainsi Michel, après la rencontre face aux Algériens, a dû attendre deux bons jours avant de reprendre les entraînements (ceux-ci ont d'ailleurs été déplacés l'après-midi afin que les Espagnols s'acclimatent à la chaleur), tout comme Butragueno, Victor et Eloy. La seule note optimiste reçue par Munoz vient de la bonne forme affichée par Caldera, qui sera le remplaçant de Gordillo au milieu du terrain.

Toujours est-il que, depuis le début du Mondial, Munoz n'a pu engager une seule fois son onze titulaire, qu'il ne pourra plus le faire, désormais, et qu'il a pour l'instant pas mal de problèmes pour savoir quelle équipe jouera face au Danemark. Si dans les buts et en défense Zubizarreta paraît avoir complètement oublié sa bête face à l'Irlande, Tomas, Golcoetchea, Gallego et Camacho semblent être certains, au milieu de terrain et en attaque, rien n'est encore décidé. Munoz attendra jusqu'au dernier moment pour voir si les blessés récupèrent.

Malgré tout, Victor, Caldera et Francisco partent favoris, tout comme Michel, à moins que ce dernier ne puisse être rétabli à temps. Salinas et Butragueno, s'ils récupèrent eux aussi, formeront le duo d'attaque. A moins que Munoz ne fasse jouer Eloy, dont la partie face à l'Algérie fut saluée par le sélectionneur, aux côtés de Butragueno, pour tenter de surprendre les Danois en contre-attaque.

A cause de ces interrogations, mais aussi à cause de la qualité du jeu pratiqué par le Danemark depuis le début de la Coupe du monde, Munoz arrive difficilement à trouver le sommeil ces derniers temps. Il sait néanmoins que l'Espagne a les statistiques en sa faveur. Sur huit rencontres internationales face au Danemark, l'Espagne n'en a perdu qu'une (l'Espagne débuta justement face au Danemark en compétition internationale en 1920). Mais Munoz sait également que le Danemark d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celui des années précédentes. Il aura très présent à l'esprit la demi-finale du Championnat d'Europe des Nations, la victoire finale des Espagnols n'étant arrachée qu'aux pénalités grâce à un dernier tir de Sarabia.

■ Piontek n'a pas beaucoup aimé RFA-Danemark parce que « les Allemands n'ont pas bien joué » et que c'est « frustrant pour l'adversaire ». Dans le genre provocateur, Piontek n'est pas mal.

■ Le Danois Molby parle anglais avec un terrible accent de Liverpool, selon nos confrères anglais. Molby affirme que l'équipe avec laquelle il a réalisé le doublé Cup-Championnat cette année se serait qualifiée aisément pour le second tour de la Coupe du monde... si elle avait été invitée, le pire, c'est que Molby a sans doute raison.

■ Jan Molby est un sacré pronostiqueur. Il avait annoncé, deux jours avant l'événement, le score exact de Danemark-RFA : 2-0.

■ Le plus heureux, de l'excellente performance du gardien danois Lars Hoegh contre l'Allemagne, n'était pas Hoegh lui-même mais son entraîneur, Sepp Piontek. « Hoegh a été une véritable surprise. Il s'est montré extrêmement sûr, tout au long de la rencontre », avouait le sélectionneur danois.

■ Le ciel est tombé vendredi sur la tête de Frank Arnesen, expulsé du terrain à deux minutes de la fin de la rencontre. Une décision du Belge Alexis Ponnet, acceptée cependant par le joueur. « Ce fut tout simplement une bêtise de ma part », devait-il confesser.

■ Fleming Poulsen (dix-neuf ans), le jeune prodige d'Aarhus qui s'était signalé en refusant de participer au Mondial pour cause... d'exams, vient de signer un contrat avec le Real Madrid.

PAS POUR L'ARGENT

Chaque joueur danois va recevoir l'équivalent de 100 000 francs pour la qualification aux huitièmes. « Nous ne pouvons pas leur donner plus et ils le savent. Mais nous retournerons 75 % de toutes nos recettes publicitaires », dit un responsable de la Fédération.

Morten Olsen a précisé, à ce sujet, que l'argent est la dernière chose qui nous préoccupe. Nous jouons pour notre pays, pour les Danois. Et nous en sommes heureux. » Heureux Danois !

■ Déjà opéré de la cheville avant le Mondial, Gordillo a été touché au même endroit lors du match contre l'Algérie. Et samedi dernier, il a dû interrompre l'entraînement à la suite de vives douleurs. Heureusement, la radiographie n'a décelé aucune fracture ni fissure...

■ Golcoetchea, accusé par les dirigeants algériens d'avoir volontairement blessé Drid, le gardien, a déclaré : « Nous nous sommes heurtés violemment mais il n'était pas dans mes intentions de le blesser. Je continue malheureusement à payer la mauvaise réputation qu'on m'a faite après l'accident survenu à Maradona ! »

■ Fallait-il emmener Maceda au Mondial ? « Sa rééducation après une opération au ménisque en mars dernier n'a pas été très bonne, a expliqué Jorge Guillen, médecin de la délégation espagnole, mais il avait été bon en Coupe d'Europe et je n'avais aucune raison de m'opposer à sa venue ! »

UN HÔTEL POUR DEUX...

La Fédération danoise de football a déposé samedi une plainte auprès de la FIFA pour protester contre la présence de l'équipe d'Espagne dans le même hôtel que celle du Danemark.

Les Espagnols, arrivés vendredi à Queretaro où ils rencontreront demain, les Danois en huitièmes de finale, ont été installés par la FIFA à l'hôtel Jurica, quartier général de la délégation danoise depuis le début du mois de juin.

« La présence des Espagnols, dans le même hôtel, ne peut que nuire à la concentration de mes joueurs », a aussitôt protesté Sepp Piontek, l'entraîneur du Danemark.

La délégation espagnole a erré alors pendant plus de trois heures dans le hall de l'hôtel avant que Sepp Piontek, convaincu par un officiel de la FIFA, consente à ce qu'elle s'installe pour la nuit.

Mais l'affaire a rebondi le lendemain matin, les Espagnols étant toujours sur place. « La situation est très désagréable, se plaignait Morten Olsen, le capitaine danois. Elle est comparable à celle vécue par deux boxeurs qui occuperaient des chambres voisines avant un combat. De plus, nous sentons en permanence espionnés par les photographes et les reporters espagnols... »

■ Nilleke, l'épouse de Soeren Lerby, a vécu un véritable crève-cœur au cours de Danemark-RFA. Certes, elle soutenait les Danois. « Mais quatre joueurs allemands sont nos amis puisqu'ils jouent avec Soeren au Bayern. Et moi-même, je suis très liée avec Mme Mathäus. »

■ Propos de Morten Olsen, le Danois volant : « Ce serait une catastrophe pour le football international si la Coupe du monde était gagnée par une équipe destructrice. Et puis ce constat, en toute modestie : « Si nous gagnons le Mondial, le football européen prendra exemple sur nous. Et il y gagnera beaucoup. »

■ Alan Simonsen, qui a été récompensé de sa présence au Mexique en effectuant son entrée sur le terrain vendredi dernier contre les Allemands, est persuadé que le Danemark ne craquera pas physiquement avant le terme de la compétition. Il dit : « Le grand changement, c'est que, désormais, nous pouvons aligner deux équipes de même niveau ou presque. Pouvoir compter sur vingt-deux joueurs durant une épreuve telle que le Mondial, c'est une garantie... »

■ Soeren Lerby souhaite, comme tous ses camarades, arriver jusqu'à la grande finale du 29 juin au stade Azteca. Si tel est le cas, il s'inquiète déjà pour une seule chose : ses vacances. « D'espérer, dit-il, que les dirigeants monégasques me permettront de ne reprendre l'entraînement qu'à la fin du mois de juillet. » A notre avis, il se fait quelques illusions.

■ Sepp Piontek voulait faire croire que le match Danemark-RFA était pour lui une rencontre comme les autres. Il n'empêche qu'il a réussi vendredi dernier au stade de Queretaro à ne pas s'asseoir une seule seconde sur le banc de touche !

■ Finalement, Jens Jorg Bertelsen ne souffre pas d'une fracture à la suite de l'agression de Da Silva mais d'une sérieuse distension des ligaments de la cheville droite. Le Mondial est quand même sérieusement compromis par l'ex-Rouennais.

■ On sait maintenant de quoi est atteint Ole Qvist, le gardien danois. Ce dernier souffre d'une infection virale à une oreille ! Qvist est victime d'éblouissements et de terribles maux de tête...

UN SUSPECT : LA PISCINE !

Les médecins danois, qui ne sont pas plus bêtes que les autres, croient avoir trouvé l'origine de la « turista » qui a frappé plusieurs de leurs joueurs au début de leur séjour. Selon eux, il ne s'agit pas de la nourriture, qui arrive en droite ligne du pays, mais de l'eau de la piscine de l'hôtel Jurica, très fréquentée au début du mois. Piontek a interdit à ses joueurs de se baigner. Ils se portent presque tous très bien désormais.

■ On sait que Danois et Allemands ne voyagent pas sur la même longueur d'onde depuis longtemps déjà. Chaque jour qui passe au Mexique en apporte la preuve. Ainsi une déclaration de Morten Olsen, recueillie en fin de semaine dernière : « Le joueur danois est peut-être discipliné, mais il ne ressemble en rien aux Allemands. Nous, au moins, nous savons nous prendre en charge dans tous les domaines. Nous ne sommes pas des assistés. »

■ Depuis le début du Mondial, je n'ai pas vu un libéro plus brillant que Morten Olsen !, a déclaré Sepp Piontek en personne. A signaler que deux clubs allemands (Dortmund et Cologne) s'intéressent de près à Olsen qui va bientôt avoir... trente-sept ans !

■ L'entraîneur danois Sepp Piontek n'a pas serré la main de Beckenbauer dès la fin du match contre la RFA, comme le veut la tradition.

CARLSBERG ABANDONNE !

A la fin de la Coupe du monde, les Bières Carlsberg ne soutiendront plus financièrement l'équipe du Danemark. Ses patrons estiment maintenant que l'effort qu'ils ont réalisé a été au-delà de leurs espérances et que le temps est venu de passer la main. C'est un consortium de producteurs de lait qui va prendre la suite. Ainsi, depuis la semaine dernière, dans la salle de l'hôtel Jurica où Sepp Piontek tient ses conférences de presse, deux boîtes de lait côtoient les canettes de bière, c'est tant pis pour les journalistes danois.

BACTÉRIES ANONYMES

La plupart des joueurs danois sont tombés à leur tour, victimes de douleurs stomacales et de tout ce qui va avec, en début de semaine dernière. « C'est l'eau mexicaine », ont aussitôt pensé les responsables. Mais comme les Danois ont amené avec eux 7 500 litres d'eau danoise, ce ne pouvait être la cause. C'est donc notre eau « on l'a décrié. Après analyse bactériologique, l'eau danoise a été déclarée pure à 100 %. L'intoxication ne vient pas de là, mais d'un ailleurs que l'on ne peut définir. Ce qui ne rassure ni les joueurs danois ni leur médecin.

LUIS FERNANDEZ EMMÈNE SA CITIZEN À MEXICO

Au cours d'un brillant cocktail organisé par CITIZEN, Luis Fernandez a présenté en avant-première en Europe la nouvelle montre FOOTIME, de CITIZEN.

Cette montre, indispensable complément de tous fans du football, visualise le compte à rebours par mi-temps, avec sonnerie programmée. Elle existe en deux modèles et plusieurs coloris. Cette montre, étanche à cinquante mètres, possède de plus un top horaire, une alarme et est garantie deux ans.

Elle est en vente exclusive chez les horlogers-bijoutiers CITIZEN qui affichent dans leur magasin le portrait de Luis Fernandez qui affirme « Ma FOOTIME de CITIZEN, je l'emmène à Mexico ».

A la fin du cocktail, Luis Fernandez a distribué à ses anciens équipiers du Paris-Saint-Germain et à son entraîneur un exemplaire de la FOOTIME.



Le rouge monte à la tête

Décidément, le rouge est la couleur de ce Mondial. Après celui des Soviétiques, voici celui des Danois. Rouge puissance six. Dans un match où les Uruguayens ont voulu jouer les gros bras, les hommes de Piontek ont prouvé qu'il valait mieux avoir de gros mollets. Ceux du bison Elkjaer, triple buteur (à gauche). Ceux de Lerby (à droite), d'Arnesen (en bas) ou encore de Laudrup (ci-contre). Le rouge (de plaisir) monte. En tête.

(Photos Franco RICHARDI)





RFA - URUGUAY : 1-1

RFA - ECOSSE : 2-1



(Photo Henri SZWARC)

Une clique et des claques

Karl Heinz Rummenigge n'est pas très content. Et le fait savoir. La raison de son courroux ? L'emprise grandissante des joueurs de Cologne (« une clique », dit-il) au sein de la sélection ouest-allemande. Au banc des accusés : Harald Schumacher, bien entendu, capitaine de l'équipe lorsque Rummenigge ne joue pas. Mais aussi Pierre Littbarski et Klaus Allofs car, d'après K. H. R., « ils jouent à des postes, avant ou milieu offensif, qui sont normalement les miens ». S'il pouvait distribuer quelques claques, Rummenigge ne se gênerait pas. Seulement Littbarski, dubitatif contre l'Ecosse, à la pointe du combat contre l'Uruguay, malgré Acevedo, ne prête guère à contestation. Encore moins Allofs, auteur d'un but contre l'Uruguay et d'un autre contre l'Ecosse. Les temps ont changé. Le pouvoir offensif des Allemands repose, pour l'instant, sur eux. Pas sur K. H. R., tant que Beckenbauer en aura décidé ainsi.



(Photo Patrick BOUTROUX)



(Photo Franco RICHIARDI)



(Photo Henri SZWARC)

ARGENTINE-BULGARIE : 2-0

Des Argentins dans l'eau froide

Trempez un Argentin dans l'eau froide, ressortez-le et regardez. Il se rétracte, se rabougrit, se frippe et finit par ressembler à tout sauf à un footballeur. Biliardo n'a pas fait autre chose avec sa sélection en la plongeant dans les eaux glacées d'une tactique appelée « gelée de ballon ».

Pour parler cuisine, il en a fait des cornichons avec rien dans le citron.

Seuls surnagent Diego (ci-contre), l'irremplaçable, ses dribbles chaleureux et ses ouvertures brûlantes, et Burruchaga (ci-dessous), un Canari à point et très au point. Le reste de la décoction a un goût de médicament, certainement pas noire tasse de thé. Mais, hélas ! et comme toujours, la mixture sera difficile à avaler pour son adversaire des huitièmes de finale.

(Photos Robert LEGROS)



La menace Altobelli

Auteur de trois buts contre la Belgique, dimanche à Leon, l'attaquant soviétique Oleg Belanov s'est hissé en tête du classement des buteurs, rejoignant l'italien Altobelli et le danois Elkjaer-Larsen. Malheureusement pour lui, il devra bientôt abandonner cette pole-position, sans doute dépassé par l'un et (ou) l'autre, engagés chacun dans des huitièmes de finale programmés aujourd'hui et demain. Lequel des deux sera le plus menaçant ? Les Français mèneraient bien sur le Danois pour des raisons que nul n'ignore. Attaquant le plus dangereux de la Squadra, Sandro Altobelli espère bien qualifier son équipe pour le tour suivant. Pour y parvenir, il lui faudra marquer un, voir plusieurs buts. Le voilà sur la ligne de départ. Arrivera-t-il en tête ?



CLASSEMENT DES BUTEURS

4 buts : Elkjaer-Larsen (Danemark), Altobelli (Italie), Belanov (URSS).
3 buts : Valdano (Argentine), Careca (Brésil), Lineker (Angleterre).
2 buts : Quirarte (Mexique), Romero et Cabanas (Paraguay), Caldere (Espagne), Alfios (RFA), J. Olsen (Danemark), Khairi (Maroc), Scifo, Claessen (Belgique).
1 but : Ruggeri, Maradona, Burroughs (Argentine), Sirakov et Guetov (Bulgarie), Chang-Sun, Choi Soon-ho et Jung-Moo (Corée du Sud), Sanchez, Negrete, Servin et Flores (Mexique), Vandenbergh, De Mol, Ceulemans, Vercauteren et Veyt (Belgique), Ahmed (Irak), Papin, Fernandez, Stopyra, Tigana et Rocheteau (France), Yakovenko, Aleinikov, Yaremchouk, Rodionov, Rats, Blokhine, Zavarov (URSS), Esterhazy et Detari (Hongrie), Socrates et Josimar (Brésil), Butragueno, Salinas et Eloy (Espagne), Whiteside et Clarke (Irlande du Nord), Zidane (Algérie), Völler (RFA), Alzamendi et Francescoli (Uruguay), Strachan (Ecosse), Laudrup, Lerby et Eriksen (Danemark), Smolarek (Pologne), C. Manuel et Diamantino (Portugal), Krimau (Maroc).

3 buts marqués contre leur camp par Cho Kwang-rae (Corée du Sud pour l'Italie), Jellazkov (Bulgarie pour Corée du Sud) et Dajka (Hongrie pour URSS).

● Ce classement ne tient pas compte des matches Argentine-Uruguay et Brésil-Pologne.

CLASSEMENT DES PASSEURS

4 passes : Maradona (Argentine)
3 passes : Belanov (URSS)
2 passes : Di Gennaro (Italie), Boy (Mexique), Muller (Brésil), Laudrup, Elkjaer-Larsen et Arnesen (Danemark), Zavarov (URSS), Ceulemans, Gerets (Belgique).
1 passe : Valdano et Cucioffo (Argentine), Zdravkov (Bulgarie), Choi Soon-ho (Corée du Sud), Aguirre, Sanchez (Mexique), Vercauteren et Scifo (Belgique), Canete et Romero (Paraguay), Stopyra, Giresse, Ayache, Rocheteau et Platini (France), Aleinikov (URSS), Zico (Brésil), Michel, Salinas, Eloy et Francisco (Espagne), Alfios et Völler (RFA), Aitken (Ecosse), Dziekanowski (Pologne), G. Stevens, Hodge (Angleterre), Diamantino (Portugal), Khalifi et Timoumi (Maroc).

EXPULSIONS

Uruguay : 2
Angleterre, Canada, Danemark, Irak : 1

AVERTISSEMENTS

Irak : 9
Uruguay : 7
Angleterre, Corée du Sud, Italie : 5
Ecosse, Mexique, Irlande du Nord : 5
France, Paraguay, Bulgarie : 4
Belgique, Danemark, Espagne, Maroc : 3
RFA, Argentine, Algérie, Canada, Pologne, Portugal : 2
Brésil, URSS : 1
Hongrie : 0

Platini : le moment ou jamais

Ils s'étaient à peu près tous distingués à l'occasion du premier tour du Mondial, dans le groupe C, et à ce titre, ils avaient marqué quelques points pour l'attribution du Ballon d'Or. La disparition prématurée des Soviétiques, éliminés par les Belges, privait Yakovenko, Rats et Belanov de cet honneur. Tournons-nous désormais vers l'avenir, et plus précisément vers Negrete ou Sanchez, Pfaff ou Ceulemans, les joueurs les plus en vue des premiers huitièmes de finale, tous qualifiés pour les quarts. Tournons-nous également

vers les Français Amoros, Bossis ou Platini — dont on attend le grand réveil —, vers les Italiens Altobelli et De Napoli. Ou encore vers les Danois Elkjaer-Larsen, Laudrup ou Lerby, les Marocains Bouderbala ou Timoumi, les Allemands Littbarski ou Völler ou vers les Anglais Reid ou Lineker. Aucune position n'est dans l'immédiat arrêtée et chacun a sa chance.

A l'approche du dénouement, il nous étonnerait que les grands joueurs restent dans leur starting !

L'Etoile d'Or

Pfaff : «go-goal 1^{er}»

Jean-Marie Pfaff est-il le meilleur gardien du monde ? Les chiffres pourraient le laisser croire puisque, au cours d'URSS-Belgique, il avait en face de lui le tenant du titre officiel, Rinat Dassaev, et qu'il a encaissé un but de moins que lui. Mais loin de plaisanteries, le fantasque gardien du Bayern et des Diables Rouges a prouvé, dimanche, toute sa classe : arrêts réflexes, sauvetages tonitruants, sorties éclatantes et chance insolente lors des tirs soviétiques sur les barres. Pfaff a clos pour longtemps la bouche de ses détracteurs. Ne riez pas, avant ce Mondial, il y en avait !



Ceulemans et ses étoiles dans les bras de Scifo. Juste récompense. (Photo AFP)

CLASSEMENT GÉNÉRAL DES ÉTOILES

18 étoiles : Pfaff (Belgique).
17 étoiles : Ceulemans (Belgique).
16 étoiles : Laros (Mexique).
15 étoiles : Quirarte, Boy, Negrete (Mexique), Aleinikov (URSS).
14 étoiles : Altobelli (Italie), Amoros (France), Elkjaer-Larsen, M. Olsen, Lerby, Arnesen (Danemark), Park Chang-sun (Corée du Sud), F. Cruz (Mexique), Vercauteren (Belgique), Kouznetsov (URSS).

13 étoiles : Maradona (Argentine), Nunez (Paraguay), Bossis (France), Shilton (Angleterre), Biaz, Bouderbala (Maroc), Laudrup (Danemark), Servin (Mexique), Guetov, Mikhailov (Bulgarie), Yakovenko, Rats (URSS).

12 étoiles : Bagni, Di Gennaro (Italie), Brown, Burroughs, Valdano (Argentine), Fernandez, Canete (Paraguay), Nadim, Natik, Ali Hussein (Irak), Valentine (Canada), Careca (Brésil), Francisco, Golcoetchea (Espagne), Kaci Said (Algérie), Schumacher (RFA), Alvez (Uruguay), Strachan (Ecosse), Hoddie (Angleterre), Carlos Manuel (Portugal), Zaki, Timoumi (Maroc), Aguirre, Munoz (Mexique), Sadkov (Bulgarie), Scifo (Belgique), Yaremchouk, Zavarov, Belanov (URSS).

11 étoiles : Cabrini, Vierchowod, De Napoli (Italie), Zabala, Delgado, Ferreira, Cabanas (Paraguay), Ahmed (Irak), Giresse, Tigana, Papin (France), Lennarduzzi, Norman (Canada), Alemas, Julio Cesar (Brésil), Michel, Victor, Camacho (Espagne), Eder, Matthaus, Alfios (RFA), Drogo, Santin (Uruguay), Gough (Ecosse), G. Stevens, Sansom, Butcher, Lineker, Fenwick (Angleterre), Sousa Oliveira (Portugal), Sanchez (Mexique), Dimitrov (Bulgarie), Gerets, Demol (Belgique), Dassaev, Bessonov (URSS).

CLASSEMENT DES ÉTOILES PAR ÉQUIPES

1. *URSS : 162.
2. *Belgique, *Mexique : 156.
3. *Bulgarie, Danemark : 134.
4. Angleterre : 128.
5. Italie, Paraguay, Irak, France : 118.
6. Maroc : 116.
7. Canada : 115.
8. RFA : 114.
9. Argentine, Algérie : 113.
10. Uruguay, Espagne : 112.
11. Ecosse, Corée du Sud : 111.
12. Brésil, Portugal : 107.
13. Irlande du Nord : 101.
14. Pologne, Hongrie : 99.
* : huitième de finale comptabilisé.

ÉQUIPE TYPE DES ÉTOILES

PFAFF (Belgique, 18 ét.)			
QUIRARTÉ (Mexique, 15 ét.)	BIAZ (Maroc, 13 ét.)	M. OLSEN (Danemark, 14 ét.)	AMOROS (France, 14 ét.)
ARNESSEN (Danemark, 14 ét.)	ALEINIKOV (URSS, 15 ét.)	CEULEMANS (Belgique, 17 ét.)	BOY (Mexique, 15 ét.)
	ALTOBELLI (Italie, 14 ét.)	ELKJAER-LARSEN (Danemark, 14 ét.)	



ANGLETERRE PARAGUAY

MERCREDI 18 JUIN

Stade Azteca, à 12 heures
Arbitre : M. Al-Sharif (Syrie)

Au terme de ses deux premiers matches calamiteux contre le Portugal et le Maroc, on ne donnait pas cher des chances de l'Angleterre d'accéder aux huitièmes de finale. Son sursaut, aussi spectaculaire que soudain, contre la Pologne (3-0, trois buts de Lineker) lui a néanmoins valu de terminer à la deuxième place du groupe F et d'arracher sa qualification in extremis. Continuera-t-elle sur sa lancée, avec son quatuor magnifique d'Everton, ou bien reviendra-t-elle à son jeu classique, typiquement britannique, avec les rentrées possibles de Wilkins et Robson, voire Hateley ? Si les Anglais se posent beaucoup de questions à l'heure actuelle — et même les plus fondamentales —, les Paraguayens, en revanche, restent fermes sur les principes. Autour de leur meneur de jeu Romerito, ils ne cessent d'étonner, accrochant coup sur coup le Mexique et la Belgique, les deux cadors du groupe B. Deuxième, lui aussi, le Paraguay entend jouer son rôle de challenger à fond. La surprise du Mondial est-elle pour demain à l'Azteca ?

Contre le Portugal et le Maroc, l'Angleterre s'est fait peur
en offrant l'un des plus consternants spectacles de son histoire.
Par la force des événements (blessure de Robson, expulsion de Wilkins),
elle a ensuite modifié son dispositif
avec la réussite que l'on sait contre la Pologne.
La voilà aujourd'hui requinquée par la grâce du quatuor d'Everton
(Stevens, Steven, Reid, Lineker), prête à affronter le Paraguay.

Quand le fantôme prend des vitamines

EN 1973, Peter Shilton avait vingt-quatre ans. Héritier de Gordon Banks, il en avait déjà la force, la détente, le sang-froid, la concentration, la maniaquerie du geste et de la précision. Il avait surtout deux yeux, Papa Gordon ayant perdu l'un des siens dans un dépassement de circulation qui n'était pas très raisonnable puisqu'on n'a jamais vu un gardien de but arrêter un autobus lancé.

Gordon Banks, contraint au retrait, Peter Shilton avait pris sa place en équipe d'Angleterre. On lui prédisait une carrière limpide, sans contestation, son rival Ray Clemence ayant des trous de mémoire et enfilant parfois sa chaussure gauche au pied droit. C'était en 1973 et l'Angleterre accueillait la Pologne à Wembley avec Tomaszewski, Deyna, Lato et leurs petits frères olympiques dans le dernier match de qualification à la phase finale de la Coupe du monde 1974. Il s'agissait, dans l'esprit des Anglais, d'une formalité, les deux ou trois brillantes escadrilles de

épaulés en évoquant le sujet : « Mais, mon pauvre, il faudrait des heures pour expliquer ce qui ne marche pas dans l'équipe d'Angleterre et pourquoi. »

La serpe de Bobby Charlton

Sa pensée se résumait en quatre points. 1) Bobby Robson est nul, sur le plan tactique notamment. Il est incapable depuis son arrivée de donner une ligne directrice et un schéma de jeu à la sélection (« et Dieu m'est témoin que je l'ai écrit de nombreuses fois ») ; 2) Bryan Robson n'aurait jamais dû être sélectionné. Il en est à sa quatrième luxation de l'épaule et il n'évitera pas l'opération ; 3) le sélectionneur s'obstine à n'aligner que trois joueurs au milieu du terrain alors que tous les autres compétiteurs en alignent quatre, voire cinq ; 4) l'Angleterre ne possède que trois joueurs de classe mondiale : Shilton, Robson qui est inutilisable, et Hoddle que l'on ne sait pas faire jouer.

Ce terrible constat était nuancé par d'autres confrères. « On est obligé d'admettre, disaient-ils, que l'équipe d'Angleterre n'a pas eu de chance. Elle a plutôt dominé le Portugal avant de se faire prendre en contre et de perdre deux points. Elle ne méritait pas de jouer à dix contre le Maroc. Et l'on ne saurait oublier que la bouillotte de Monterrey, avec des températures de 50 degrés sur le terrain (38 à 40° à l'ombre), pose d'énormes problèmes d'acclimatation. »

L'un des plus choqués par cette équipe d'Angleterre fantôme était le célèbre Bobby Charlton, ex-maestro des champions du monde 1966, ex-inspirateur du grand Manchester United, 105 sélections sur sa carte de visite, Ballon d'Or de France Football et on en passe. Le rescapé de Munich dont la réserve est pourtant légendaire, se mettait à « tailler » à la serpe ses successeurs dans ses commentaires télévisés. « Faire preuve d'autant d'aveuglement tactique n'est pas digne de professionnels », déclarait-il, entre autres, avant de s'accrocher sérieusement avec plusieurs joueurs dans le hall de leur hôtel. Aux portes du désert et du Texas, au milieu des champs de cactus brûlés par l'enfer du ciel, les Anglais n'étaient pas loin d'une guerre de Sécession.

Au ras des pâquerettes

Que se passa-t-il à l'intérieur de l'équipe d'Angleterre et quelles manœuvres préludèrent à un changement radical des options pour aboutir au triomphe sur la Pologne (3-0) ? On ne le saura sans doute jamais ou alors beaucoup plus tard. Toujours est-il que, le 11 juin 1986, à l'Universitario de Monterrey, entre 16 heures et 16 h 36, nous assistions à la plus extraordinaire résurrection qu'il nous ait été donnée de voir sur un terrain de football. L'Angleterre brillait soudainement par son intelligence, son aiguisement tactique, son habileté au sol, sa fantaisie technique. Elle enchaînait les actions les plus diverses, les renversements de jeu les plus chatoyants. Elle baignait dans l'huile de la

par Jacques THIBERT

l'Armée de l'air polonaise n'ayant tout de même pas, durant le Blitz, entamé le prestige de la Royal Air Force. Force resterait au muscle anglais, au génie anglais.

Ce jour-là, Peter Shilton ne fit qu'une erreur, une seule, mais elle coûta un but et la qualification (1-1). Aujourd'hui encore, Shilton maudit sa maladresse : « La plus monstrueuse erreur de ma carrière. J'en ai honte. »

Treize ans après ce désastre, toutes ces saisons accumulées en ramant à contre-courant pour effacer Clemence, Don Revie et les doutes des observateurs, Peter Shilton était installé dans son fauteuil d'empereur de la cage. Il attendait son sacre à Monterrey, au sein d'une équipe d'Angleterre sans souci et sûre d'elle-même. Deux matches après, contre le Portugal (0-1) et le Maroc (0-0), il retrouvait l'enfer. L'équipe d'Angleterre de Bobby Robson venait d'offrir, en cent quatre-vingts minutes, l'un des plus consternants spectacles de son histoire, manquant totalement d'intelligence, d'esprit créatif et de lucidité tactique, ne réussissant pas à marquer un seul but et se jetant dans tous les pièges offerts par la chaleur et les adversaires. Jeu long et aérien notamment, condamné à l'échec, « mauvaise conception de la communication » à l'intérieur de l'équipe selon le propre terme d'un dirigeant de la Football Association.

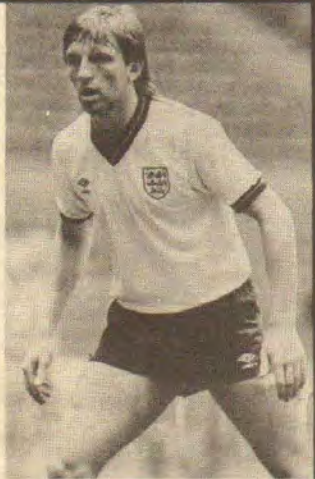
En condamnant sévèrement l'Angleterre de Robson, on ne mesurait peut-être pas suffisamment les effets de la blessure de l'autre Robson, Bryan, et ceux de l'expulsion de Wilkins contre le Maroc. Mais on restait tellement sur l'impression d'une sélection aveugle, jouant avec un siècle de retard, que l'on ne pouvait lui accorder aucun crédit dans sa forme existante. L'Angleterre était morte d'une indigestion de conformisme.

L'un des plus virulents critiques de la politique Robson, notre ami du Sunday Times, Brian Glanville, haussait les



Avec les p'tits gars d'Everton, finit les cauchemars ! L'heure est à la joie qu'exprime le bondissant Gary Lineker, le moins britannique des attaquants anglais. L'autre Gary — Stevens — formé au même moule », lui aussi, contribué au réveil du fantôme face aux Polonais.

(Photos A.P. et Bob THOMAS)



Technique

Made in Everton

par Jean-Philippe RETHACKER

ON a vu jusqu'à présent deux équipes d'Angleterre successives. La première, qui avait toute la confiance de Bobby Robson, aligna défaits et contre-performances en pratiquant un football de force, où les attaques aériennes à destination de Hateley se répétaient à jets continus. Il fallut peut-être l'expulsion (tout à fait injuste) de Wilkins pour que Robson modifie plus ou moins volontairement ses batteries, et aligne une formation totalement différente d'allure morphologique, de conceptions tactiques et de style, en l'absence de Wilkins, Bryan Robson et Hateley.

C'est cette équipe-là qui, jusqu'à présent, a surtout retenu l'attention et donné du football anglais une image beaucoup plus vraie et flatteuse.

L'image d'une formation de club, telle qu'on a pu l'apprécier depuis une dizaine d'années en Coupe d'Europe. L'image d'un Everton, par exemple, qui a fourni quatre des éléments déterminants de la victoire sur la Pologne et de la qualification. Sous l'influence de ces garçons-là, l'équipe d'Angleterre peut pratiquer un jeu court, rapide, varié mais terriblement direct et efficace, où les traditionnelles qualités morales et athlétiques des joueurs insulaires sont exploitées plus intelligemment sur le plan tactique et technique.

Devant le gardien vétérinaire Shilton, aussi sûr et bondissant qu'à vingt ans, montent la garde les deux défenseurs centraux. Butcher plus grand, plus solide, souverain de la tête et plutôt stoppeur, et Fenwick le libero, plus rapide, plus mobile. Les deux arrières latéraux quittent volontiers leur base pour se mêler aux attaques. Stevens, à droite, en débordements, Sansom, à gauche, en participation plus constante au travail de préparation des offensives, comme un véritable joueur du milieu.

L'entrejeu est découpé en quatre zones confiées à quatre joueurs : à gauche, Hodge qui sait lutter défensivement,

cohérence et de l'épanouissement, chacun des onze atteignant le sommet de sa plénitude. « Admettre que l'équipe d'Angleterre nous a surpris est peu dire, devait déclarer ensuite Piechnicz. Franchement, qui pouvait s'attendre à pareille démonstration ? »

La première chose qui nous avait frappé lors de l'alignement des deux équipes pour les hymnes nationaux était l'abaissement sensible de la taille des Anglais. Ils ressemblaient soudain à des Continentaux, à des Français ou à des Portugais, jambes courtes et centre de gravité poussé vers les piquettes. La deuxième était la présence de quatre joueurs d'Everton et surtout celle de Peter Reid, le « général » au visage de contremaître fatigué, cheveux grisonnants et poches sous les yeux. La troisième était l'absence de Hateley, cette girafe devenue grande par la seule grâce d'un transfert à Milan AC et d'un passage entre les mains de Nils Liedholm, le technicien qui arrondit les carrés.

Ainsi constituée, avec Hoddle au milieu, entouré de ses trois acolytes, Steven (Everton), Reid (Everton) et Hodge (Aston Villa), avec deux arrières latéraux poussant et débordant comme des ailiers (Stevens à droite, Sansom à gauche), avec le souci constant de chacun de soutenir et de participer sans oublier les vertus traditionnelles de l'engagement et de la « férocité », l'équipe d'Angleterre ressemblait à une équipe de club anglais jouant une finale de Coupe d'Europe et écrasant le match de sa personnalité.

A cette occasion, Gary Lineker, attaquant d'Everton visé par Barcelone, vivait le grand jour de sa carrière et révélait au monde des qualités de vivacité, d'habileté, de clairvoyance et d'efficacité très rares chez un attaquant britannique quand il n'est pas écossais (trois buts en trente-six minutes). Lineker, modestement carrossé (1,73 m, 67 kilos) est un footballeur de jaillissement, d'esquive, de dribble et de une-deux, beaucoup plus à l'aise dans le jeu à terre que dans le jeu aérien, mais aussi dangereux par ses percées dans l'axe que par ses coupures de trajectoire lorsqu'il glisse sur les côtés. Dans ce match collectivement impressionnant, Lineker démontrait que sa pleine expression passe par un environnement adapté et non par l'adjonction d'un Hateley réclamant tous les ballons sur sa tête. Accessoirement, Lineker égalait le record de buts marqués par un Anglais dans un match de Coupe du monde, Geoff Hurst, pour sa part, ayant réussi cet exploit en finale (1966, contre l'Allemagne, en 120 minutes) et étant le seul à l'avoir fait.

Pour être à la hauteur, le capitaine Shilton réalisait deux ou trois beaux arrêts et ajoutait de la réussite à son cocktail (tir de Boniek sur le poteau) pour atteindre à la perfection. Heureux, il était totalement, enfin rassuré sur la valeur et les possibilités de l'équipe d'Angleterre.

Bobby Robson, lui, continuait à débiter des fadaïses sans intérêt. Après avoir déclaré, avant le match, que la tâche de l'Angleterre était d'une simplicité biblique (« nous n'avons qu'une chose à faire : gagner »), il allongeait son sourire habituel. Habituel, mais teinté d'une légère ironie : « Nous

sommes super-contents de rester dans ce Mondial... Avec cette victoire, nous voici à nouveau dans une position confortable... » Rien sur les raisons qui avaient inspiré ses choix, la tactique et le reste. Bobby Robson, ex-très bon joueur, ne sait pas faire passer son message, ou ne veut pas. Il n'en reste pas moins que cette équipe d'Angleterre qui a dynamité la Pologne ressemblait assez, d'une certaine façon, à cette très belle équipe d'Ipswich qui faillit réussir, une saison, le triplé Championnat-Coupe-Coupe de l'UEFA avant de gagner celle-ci puis le Championnat d'Angleterre la saison suivante. Elle possédait, sous la direction du manager Bobby Robson, les mêmes articulations, les mêmes enchaînements et le même visage d'équipe complète dans toutes ses lignes.

Que faire des statues du Commandeur

Cette nouvelle équipe d'Angleterre, qui n'a dansé, pour l'instant, que sur un seul match, plaît et inquiète. Elle fait à ses supporters et à ceux qui ont eu la chance de pouvoir apprécier, dans l'ampleur du terrain et des mouvements collectifs, ce jeu nouvelles normes, plus conforme à l'idée que l'on se fait du football-père. Elle inquiète les Paraguayens et ceux qui pourraient être appelés à la rencontrer dans la suite de la compétition. « Ce sera une partie très difficile, admet la star paraguayenne Julio Cesar Romero. Pour gagner, il faudra d'abord contrecarrer le jeu des Anglais. Nous avons, pour cela, un certain nombre de moyens, mais peut-être pas tous. »

Le problème qui se pose, maintenant, pour Bobby Robson, est d'assumer la continuité de cette naissance. Le capitaine blessé, Bryan Robson, affirme qu'il est rétabli. Il a son influence, ses supporters au sein des dirigeants, son passé. L'expulsé blanchi (par son match de suspension), Ray Wilkins, était titulaire avant le match contre la Pologne. Il a, lui aussi, des arguments à faire valoir : un plus grand rayonnement apparent, un jeu plus ample, une autorité plus ferme que ceux de Peter Reid. Connaissant Bobby Robson comme on le connaît, il pourrait bien être tenté, par tradition, par confort, par obligation morale, d'intégrer l'une ou l'autre de ces statues du Commandeur. Il commettrait alors une erreur monstrueuse en risquant de casser, même partiellement, l'un des plus beaux bijoux vus sous son règne.

Les vainqueurs de la Pologne se trouvent en position de force. Les quatre d'Everton ne vont pas lâcher facilement la barre et Bobby Robson sait probablement mieux que quiconque la proportion de son autorité restaurée qui revient au « général », successeur du lointain Johnny Giles dans la sobriété et l'efficacité.

Voici donc ce qu'il en coûte de douter de l'Angleterre éternelle. Il est parfois des fantômes qui dérobent des vitamines et s'en viennent tirer les pieds des vivants trop confiants.



L'homme qui change tout : Peter Reid, roi du jeu court et de la passe juste.

(Photo Bob THOMAS)

mais aussi déborder et centrer sur l'aile, à droite, Steven qui travaille de la même façon en piston ; et surtout au centre, côté à côté, en parfaite complémentarité, le petit Reid, cerveau d'Everton, adepte du jeu court et constructif, qui a tenu un rôle tactique capital dans le redressement anglais, et le longiligne Hoddle, élégant, racé, subtil comme un artiste « continental ». Dans cet ensemble, le trio d'Everton Stevens-Stevens-Reid a donc donné le ton en matière de manœuvres d'approche.

C'est un quatrième joueur d'Everton, qui complète et parachève l'œuvre commune : auteur des trois buts contre la Pologne, Lineker a confirmé pleinement ses talents de buteur, mais aussi un bagage technique et tactique très complet qui, comme sa morphologie et sa silhouette, s'apparente plus à un attaquant latin qu'à un puncheur britannique. On ne saurait cependant oublier son compère Beardsley, l'autre avant de pointe, combattant farouche mais pas maladroit du tout, et nullement aveugle dans le jeu.

Le tout est de savoir si Bobby Robson résistera à la tentation de revenir en arrière et à une tradition qui n'a guère été concluante jusqu'à présent.

Romero :

« Par la grâce de Dieu »

A quinze ans, il enlevait le titre de champion du monde juniors à Maradona.

A vingt et un ans, il jouait aux côtés de Beckenbauer et Carlos Alberto au Cosmos.

Aujourd'hui, fervent catholique lisant la Bible tous les jours, il ne rêve que d'une chose :

battre les Anglais et emmener le Paraguay très loin dans la compétition.

« **J**ULIO CESAR ROMERO, on vous a découvert au cours de ce Mondial. Pourtant vous étiez déjà... champion du monde !

— C'est vrai. Mais juniors. C'était en 1979 et j'avais alors quinze ans.

— Des souvenirs particuliers de cette Coupe du monde ?

— Personne ne nous attendait. Nous avons ravi le titre aux Brésiliens et aux Argentins dont un certain Maradona. J'ai terminé meilleur buteur de la compétition avec cinq buts et on a fait une fiesta drôlement sympa pour célébrer le titre.

— Et ensuite, qu'est devenu le petit prodige Romero ?

— Après le titre mondial juniors, j'ai eu un deuxième clin d'œil du destin, de Dieu plus exactement, avec une merveilleuse aventure au Cosmos de New York, où j'ai joué aux côtés des Beckenbauer, Carlos Alberto, etc. A dix-neuf ans, je passais tout d'un coup d'un petit club (Deportivo Luque) à un club de haute qualité, avec des moyens « à l'américaine » mis à notre disposition. De quel rêve. J'ai voyagé dans le monde entier et pu ainsi apprécier d'autre pays, d'autres conditions de vie, d'autres langues,



Romero, la croix sans la bannière. Et Aguirre impuissant, car foudroyé par la colère de Dieu.

(Photo PRESSE-SPORTS)

sède un style bien à lui que je connais par cœur.

— Comment le définissez-vous ?

— Un mélange sud-américain et anglais. Techniquement, nous sommes plus forts qu'on le croit généralement mais nous possédons aussi une super condition physique et une puissance athlétique non négligeable. Pourquoi nous privions-nous du jeu aérien ? Avec des armoires à glace comme Cabanas, Zavala, Ferreira, Mendoza, Delgado on peut utiliser de telles armes. Mais chez nous, tout le monde défend et attaque en même temps.

— La grande force paraguayenne n'est-elle pas l'orgueil, l'ambition de bien faire ?

— Exact. Je ne sais pas comment le dire en français : on possède de la « garra » (la furia). Depuis 1958, le Paraguay n'avait plus participé à une phase finale mondiale et notre pays n'avait jamais franchi le cap du premier tour. A Asuncion, il paraît que la liesse populaire après notre nul contre le Mexique était extraordinaire. Au fil des rencontres on joue de plus en plus libéré. J'ai la nette impression que nous pourrions faire partie des principales révélations du Mondial.

« JE N'AI RIEN D'UNE VEDETTE »

— Parlez-nous de votre style de jeu ?

— Je ne suis pas un artiste, comme Maradona ou Platini. Je ne suis que le maillon d'une chaîne. Il n'y a aucun secret dans mon jeu. J'ai un seul but à l'esprit : jouer le plus collectivement possible. Si on me remarque, c'est bien. Si on ne goûte pas mon jeu, l'essentiel est que mes compatriotes l'apprécient. Je joue le plus naturel possible. Pour marquer des buts quand l'occasion se présente, pour trouver des ouvertures, pour donner un coup de main à mes partenaires de la défense. Il n'y a rien de sorcier.

— Quelques défauts ?

— Le contraire de mes qualités. Peut-être suis-je trop modeste dans

le jeu comme dans la vie courante. Je ne cherche pas à devenir une vedette, une star comme disent les Américains. Je vais même vous avouer une chose : je ne sais vraiment pas pourquoi on me considère, au pays et à l'étranger, comme une vedette. De grâce, croyez-moi. C'est Dieu qui a voulu que je mène cette vie, qui m'a offert cette carrière merveilleuse.

— Au cours de notre conversation, vous ne cessez de faire référence à Dieu. Vous êtes très pratiquant ?

— Evidemment. Je vais régulièrement, depuis que nous sommes arrivés à Mexico, à la basilique de la Vierge de Guadalupe.

— Revenons à votre carrière. Combien comptez-vous de sélections ?

— Contre la Belgique, j'ai fêté ma trente-sixième sélection en équipe nationale seniors. Au total, j'ai dû porter une bonne soixantaine de fois le maillot du Paraguay.

— Un match vous a-t-il marqué particulièrement ?

— Oui, contre le Chili. Celui qui a favorisé notre qualification pour le Mondial. Et puis, au plan attractif, le 2-2 que nous avons obtenu, au premier tour de qualification, à Maracana. Le Brésil a eu bien de la chance d'arracher le match nul ce jour-là. C'est après cette rencontre que nous avons vraiment pris conscience de nos possibilités.

— Qui voyez-vous champion du monde ?

— C'est encore trop tôt pour le dire. C'est au niveau des quarts de finale qu'on pourra se faire une idée plus précise de la situation. Pour l'instant, j'ai énormément apprécié le premier tour accompli par le Danemark, une équipe en confiance et très efficace, et le jeu fin, élégant et technique des Français. Le quadrillage du terrain et la volonté des Argentins également. Le problème est de savoir si ces trois équipes sont capables de tenir jusqu'au bout. Seul Dieu connaît la réponse. Mais il ne la livrera qu'au soir du 29 juin... »

■ A chaque fois que son champion de papa passe à la télévision, Claudia Rahn (vingt-deux mois) hurle « Papa, dada... » Lorsque Uwe Rahn apprit cela, il en a été très touché...

■ La semaine dernière, un hélicoptère s'est brusquement posé en plein milieu du terrain d'entraînement des Allemands ! Un flic armé en est descendu... et a demandé un autographe à Beckenbauer avant de repartir dans le ciel...

■ Les joueurs allemands avaient été invités il y a quelques jours dans une superbe hacienda appartenant à un citoyen allemand vivant au Mexique. Mais la Fédération s'est renseignée sur cet hôte et, après avoir appris qu'il collectionnait les... uniformes et insignes nazis, elle a catégoriquement refusé l'invitation !

■ Réflexion de Kaiser Franz avant la rencontre qui devait opposer ses hommes au Danemark : « Elkjaer et Laudrup sont des joueurs de classe mondiale, mais pas des joueurs miraculeux, lesquels n'existent plus depuis la retraite de Pelé !... »

■ Réflexion de Niels Liedholm, entraîneur du Milan AC, qui disputa la Coupe du monde 1958 à l'âge de trente-six ans : « Les bons résultats du Maroc ne devraient pas nous faire perdre de vue : ces joueurs possèdent la force des Africains, la fantasia des Brésiliens et la technique des Français ! »

HOOLIGANS CHÉRIS

Et Diario de Monterrey, dans son édition de jeudi, après la victoire des joueurs de Bobby Robson sur la Pologne, a écrit jusqu'à regretter le départ pour Mexico de ceux qu'il appelait jusqu'alors « les animaux ». Le journal mexicain ajoutait : « Il est vraiment dommage que vous deviez nous quitter car, mercredi, vous avez gagné nos cœurs. » Le pliquant de l'histoire était dans le même journal, quelques pages plus loin, où l'on pouvait lire que cinq Anglais avaient été arrêtés dans la nuit de mercredi à jeudi pour s'être baignés en tenue légère dans les fontaines de la Macro Piazza, l'un des hauts lieux du tourisme de la capitale du Nuevo Leon.

■ De Merry Krimau : « Ce Mondial finalement n'est pas une montagne. Nous avons dépassé le sentiment de peur et de crispation. Nous pouvons très bien faire peur aux autres à présent. »

■ Batre le record de sélections de Franz Beckenbauer. Tel est l'objectif poursuivi par Harald Schumacher. « Franz a 103 sélections. Je veux en compter au moins 104 et être champion du monde. Le pari sera difficile à tenir puisque le gardien allemand, âgé de trente-deux ans, vient tout juste d'atteindre les soixante-dix capes... »

GARY COMME GEOFF

Gary Lineker est un homme heureux. Son joli triplé obtenu face aux Polonais restera, c'est lui qui le dit, comme « le plus beau souvenir de ma carrière ». C'est la seconde fois seulement qu'un joueur de Sa Gracieuse Majesté inscrit trois buts dans un match de Coupe du monde. Avant Gary, seul Geoff Hurst avait réussi cet exploit. « La chance est un facteur primordial, insiste, modeste, le buteur d'Everton. Face au Portugal, j'ai eu trois occasions et je n'ai pas réussi à marquer. Contre la Pologne, mes trois premières tentatives ont fait mouche ? Il y a des jours avec et d'autres sans, comme dans la vie. » En tout cas, l'une des plus heureuses de ce triplé a été sans aucun doute la charmante Michelle Cockayne, vingt et un ans, qui le 5 juillet prochain, deviendra officiellement Mme Lineker. Tous nos vœux...

■ Détail frappant : alors que la pluie s'éclaircit à tomber dru à Guadalajara à la fin du match Maroc-Portugal, les remplaçants Portugais ont tous regagné les vestiaires avant la fin, histoire de ne pas se faire tremper. En revanche, aucun Marocain n'a bronché du banc. Comme quoi, selon que l'on gagne ou que l'on perde...

■ « Le Maroc est la révélation de cette Coupe du monde, comme le Portugal le fut en 1966 » (José Torres, sélectionneur du Portugal). « Il joue un football très bien construit, dans toutes les zones du terrain et il causera d'autres surprises. »

■ « Terminer premier de ce groupe constitue un encouragement pour le football du tiers monde. Quel qu'il arrive désormais, j'estime que la mission est accomplie... José Faria, sélectionneur de l'équipe marocaine, est un homme heureux.

PESSIMISTE, VA !

Un journaliste anglais ne croyait sans doute pas trop aux chances de qualification de son équipe, mercredi, deux heures avant le match contre la Pologne au stade Universitario de Monterrey. Il avait, en effet, pris la précaution d'emporter avec lui, dans la salle de presse, sa valise et son billet d'avion. Prêt en cas d'élimination de l'équipe de Bobby Robson, à quitter le soir même la capitale du Nuevo Leon pour Londres, via Mexico.

■ La qualification de la RFA pour les huitièmes de finale, où elle affronte ce soir le Maroc, n'a pas fait plaisir à tout le monde à Monterrey. Si la force du mark et le pouvoir d'achat des supporters de la RFA feront probablement beaucoup d'heureux chez les commerçants de Monterrey, de nombreux habitants regrettent que les supporters danois, jugés plus sympathiques, n'aient pu leur rendre visite.

par Jean-Paul OUDOT

d'autres personnalités. J'avais cru jusque-là qu'Asuncion était le centre du monde.

— Après le Paraguay et les Etats-Unis, c'est maintenant le Brésil...

— Oui, depuis 1984. Mon contrat, annuel, se termine en mars prochain avec Fluminense. Je ne sais pas encore si je resterai à Rio. Je m'y plais mais peut-être irai-je en Europe. Les pays latins m'intéressent énormément.

— Vous avez récemment déclaré que vous vous sentiez, sur le plan du jeu, plus européen que sud-américain ?

— Parfaitement. Au Brésil, les joueurs ont tendance à se compliquer la tâche par des dribbles abusifs, à se faire plaisir et à négliger l'aspect essentiel du football : le jeu collectif. Heureusement depuis un an, la tendance va dans le sens d'un jeu à l'européenne. Avec plus d'efficacité individuelle, plus de réalisme. Un peu à la façon de l'équipe paraguayenne de ce Mondial.

— Pourquoi vous surnomme-t-on « Romerito » ?

— A cause de ma petite taille. Encore que je mesure 1,72 m pour 69 kilos. Seulement vous avez vu la puissance athlétique de mes compatriotes ? Il est certain que je fais partie des plus petits de la sélection paraguayenne.

— Avez-vous participé aux stages de préparation avec vos compatriotes ?

— L'équipe s'est préparée deux mois et demi avant le Mondial, d'abord par un stage de deux mois au pays et un dernier stage de quinze jours à Bogota. J'ai rejoint l'équipe cinq jours avant le départ pour la Colombie. Fluminense avait besoin de moi.

— N'était-ce pas un handicap difficile à surmonter ?

— Non, car le Paraguay, depuis que Cayetano Ré s'en occupe, pos-



LA VIE EST BELLE...

Ne sont-ils pas mignons à croquer, ces tourtereaux tendrement enlacés au bord de la piscine ? En tout cas, Lothar Matthäus se la coule douce auprès de sa Sylvia bien-aimée. On a beau dire, la vie d'un international a du bon...

(Photo AP)

■ Les joueurs allemands, ainsi que Franz Beckenbauer, ont reçu en grande pompe la Carte de crédit internationale d'une célèbre société. Cela a fait dire à un journaliste allemand que c'était bien le seul domaine où l'on pouvait faire crédit aux internationaux de la RFA.

■ José Faria, l'entraîneur brésilien du Maroc, n'a pas pu s'empêcher de rappeler le pronostic de Bobby Robson lors du tirage au sort des poules du premier tour du Mondial. L'entraîneur anglais avait en effet alors dit : « Avec le Maroc dans notre poule, c'est dans la poche ! » Réplique à retardement de Faria : « Robson avait dû oublier qu'il fait 35° à Monterrey, qu'il faut tomber la veste et que l'on se retrouve de la sorte sans poche ! »

■ L'inviter à Barcelone ? On en parle sérieusement et, d'après un quotidien britannique, un accord serait intervenu (après dix jours de négociations acharnées !) entre les dirigeants d'Everton et du Barça. On parle de 27,5 millions de francs et d'un contrat de trois ans.

■ « Mes joueurs ont souffert de la chaleur à Monterrey, mais ils ne souffriront pas de l'altitude à Mexico, car notre stage à Colorado Springs a été très bénéfique de ce point de vue », dit Bobby Robson.

■ L'argument donné par l'arbitre qui expulsa (de manière scandaleuse) l'Anglais Ray Wilkins lors du match contre le Maroc est le suivant : « Disturbing the referee » (dérangement de l'arbitre en traduction instantanée). Chochotte n'aime pas être dérangé. Il devrait aller à la pêche.

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Le Paraguyan Cayetano Ré est le premier entraîneur expulsé durant ce Mondial. A la 83^e minute de Belgique-Paraguay, mercredi dernier, à Toluca, il a été invité par le délégué de la FIFA à quitter définitivement le terrain. L'entraîneur paraguayen a lui-même, lors de la conférence d'après-match, donné l'explication de cette décision : « Je me suis levé trois fois de mon banc, les deux premières pour saluer les buts de mon équipe et la troisième pour aller séparer mes joueurs en grande discussion avec les Belges. A ce moment-là, le délégué de la FIFA ne m'a rien dit. Cependant, quelques minutes plus tard, alors que j'étais assis et sans rien dire, il a décidé mon expulsion. D'autres entraîneurs l'ont pire que moi et impunément. Certes, leurs noms et celui de leurs équipes sont de plus grande renommée que le mien et celui du Paraguay. »

■ Les Marocains, invités par les Brésiliens, se sont rendus vendredi dans le lieu de résidence de Zico et ses camarades. Les Brésiliens se sont avoués très heureux de la qualification des Africains pour les huitièmes de finale.

■ Boniek et Plechniczek avaient eu des commentaires très durs sur l'équipe d'Angleterre après ses deux premiers matches : « Jeu lent, sans inspiration, sans tactique affligeant. » Ils ont trouvé face à eux une autre équipe d'Angleterre.

■ Les rares supporters marocains (une vingtaine) ont tous revêtu la djellaba et le turban au jour du dernier match. Ils n'ont pas eu de mal à se reconnaître et les bendirs (tambours) ont enfin fonctionné à l'unisson.

■ Les frères Merry (Krimau et Mustafa) ont bien fait les choses : leurs compagnes françaises les suivent partout. Du coup, les autres joueurs pensent, en cas de qualification, à en faire autant... et les dirigeants aussi !

■ Beardsley, l'attaquant de Newcastle, fait l'unanimité au sein de la délégation anglaise : « Il est toujours prêt à aider les autres. C'est le genre de gars qui acceptera sans broncher et en gardant le sourire son éviction de qualification », a déclaré Mike Kelly, l'un des assistants de Bobby Robson.

■ Au matin de leur match contre le Portugal, les Marocains annonçaient : « Nous allons profiter de la température plus clémente de Guadalajara pour attaquer et prendre un point contre le Portugal. » Ils ne prévoyaient tout de même pas de terminer premiers de leur groupe.

■ Brian Glanville, journaliste du Times, a le sens de la formule pour décrire le sélectionneur Bobby Robson au lendemain de la victoire de son équipe sur la Pologne : « Robson ? L'homme qui est tombé dans une fosse septique et qui en est ressorti en sentant l'eau de Cologne ! » Superbe, non ?

■ Discussions au sommet l'autre jour dans l'hôtel où loge la délégation anglaise à Saltillo. Les représentants de la Fédération, ceux de la BBC et d'ITV ont essayé de se mettre d'accord, et d'après les rumeurs, un contrat de deux ans a été signé concernant les retransmissions de matches internationaux et de « Cup »...

■ Adolfo Canete, le « Mexicain » du Paraguay (il joue à Cruz Azul de Mexico), vient de recevoir des propositions de Colombie émanant des clubs de Millonarios et d'America. La Colombie s'intéresse beaucoup aux foudroyants Paraguayens puisqu'elle a déjà engagé Fernandez, Cabanas, Nunez entre autres.

■ Adolfo Canete, le Paraguyan, se serait activement occupé de Hugo Sanchez lors du fameux penalty en fin de match Mexique-Paraguay. Mais il se défend de l'avoir copieusement insulté : « Je lui ai seulement dit qu'il semblait nerveux et que, pour un arracheur de dents, ce n'était pas très rassurant. »

■ « Depuis hier, vous avez gagné nos cœurs », a écrit El Diario à l'adresse des supporters anglais, au lendemain d'Angleterre-Pologne (3-0). Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage !

■ Les supporters anglais présents à Monterrey sont l'objet de soins très attentifs de la part des autorités policières mexicaines lesquelles ont tendance à en faire beaucoup, c'est-à-dire trop. Pour s'être baignés dans une fontaine, avoir fait un peu pipi dedans et avoir arrosé un Boivien qui passait, avant une bagarre générale, cinq d'entre eux ont passé la nuit de mercredi à jeudi au poste. Ils en sont ressortis après paiement d'une amende. Deux autres ont été condamnés pour grossièretés envers les dames.

■ Les Bleus ont perdu un ballon au cours d'un entraînement et on ne parait pas à Guadalupe ces derniers jours de ce ballon envolé. Non pas envolé, mais volé, affirme-t-on dans l'entourage de l'équipe de France.

■ Un bruit persistant courait à Saltillo, faisant état du prochain transfert de Glenn Hoddie à l'Ajax d'Amsterdam. Mais les dirigeants londoniens ont formellement démenti : « Hoddie reste à Tottenham. »

■ La passion secrète de Peter Shilton, c'est le baseball ! Le gardien anglais est en effet un fervent supporter de Los Angeles Dodgers et notamment de sa grande vedette mexicaine : Fernando Valenzuela. Bientôt la reconversion pour Peter ?

■ A l'issue du match Angleterre-Pologne, les supporters anglais, fous de joie, voulaient pénétrer sur la pelouse. Aussitôt, une dizaine de policiers à cheval prirent position afin d'empêcher toute « invasion ». Une méthode très dissuasive...

■ Les rapports très tendus qui existaient entre le sélectionneur Bobby Robson et la presse britannique ne sont plus que des mauvais souvenirs. Juste après la précieuse victoire contre la Pologne, Robson a en effet accordé aux journalistes de son pays une interview exceptionnelle, avant de se rendre à la conférence de presse où l'attendait la presse étrangère...

■ « Nous ne partirons pas dans l'inconnu face au Paraguay, car mes collaborateurs les ont déjà espionnés plusieurs fois ! » vient d'avouer Bobby Robson. A signaler que ces deux espions sont Dave Sexton, entraîneur de l'équipe d'Angleterre Espoirs, et Howard Wilkinson, entraîneur de Sheffield Wednesday.

■ Semlali, le ministre de la Jeunesse et des Sports marocain, n'est pas un dirigeant comme les autres. Il suit en effet pas à pas à Guadalajara, à Monterrey, l'itinéraire de ses protégés. Il est même le premier à sauter de joie à chaque but.

■ Un Libanais, installé à Guadalajara, s'est proposé d'organiser la fiesta des Marocains au plan des mets et pâtisseries orientales. Il n'aura pas beaucoup à se creuser la tête, en effet, car il avait déjà tout prévu... avec les Algériens.

RABAT PERD LA TETE

L'éclatante victoire du Maroc face au Portugal (3-1) mercredi, à Guadalajara, et sa qualification pour les huitièmes de finale du Mondial, ont été accueillies par une explosion de joie à Rabat. « Nous sommes fiers du résultat obtenu par les « Lions de l'Atlas », déclarait-on dans les milieux sportifs marocains. Les joueurs ont évolué sans complexe et ont montré leur savoir-faire. L'équipe marocaine a été la seule du groupe F à ne pas subir de défaite. En terminant en tête de ce groupe, nous avons prouvé que nous étions les plus forts. »

Dès le coup de sifflet final de ce match, suivi en direct à la télévision par des millions de Marocains, plusieurs milliers de Rabatis, brandissant le drapeau national et des photos du roi Hassan II et des joueurs marocains, ont envahi, en proie à un enthousiasme délirant, les principales artères de la capitale pour fêter cette « grande victoire historique » qui est celle de « toute l'Afrique et du monde arabo-musulman ».

Entassés dans des voitures, éperdues bloquées, ou à pied, hommes, femmes et enfants chantaient et dansaient, certains pleuraient de joie.

La télévision marocaine a retransmis à plusieurs reprises les trois buts marqués par Khairi et Krimau, et le radio a diffusé, en direct, des échos venant des différentes villes marocaines. La fête s'est poursuivie presque toute la nuit.

LA PROMESSE DU ROI

Les Marocains n'ont pas perdu leur temps en se qualifiant pour le deuxième tour de la Coupe du monde. Chacun des vingt-deux joueurs touchera environ 200 000 francs français. En attendant mieux en cas de nouvel exploit, ce soir contre la RFA. De plus, le roi Hassan II, qui avait téléphoné à la plupart des joueurs après le match victorieux contre le Portugal, leur a promis beaucoup plus. Mais, a-t-il précisé, ne me demandez pas la lune !

■ Privé Olaf Thon ! Victime d'une grave déchirure musculaire mardi dernier à l'entraînement, le milieu de terrain ouest-allemand est probablement définitivement « out » pour le Mondial...

■ Afin de calmer la douleur intolérable de son épaule disloquée, Bryan Robson avala l'autre jour un médicament ultrapuissant. « C'est comme si j'avais ingurgité quarante bières d'un trait ! »

■ David Miller, le journaliste du Times, a analysé avec son intelligence habituelle le piètre comportement de l'équipe anglaise : « Contrairement à d'autres, je n'ai jamais oublié que, depuis quatre ans, l'Angleterre n'est rien de plus qu'une bonne équipe parmi d'autres, avec un gardien exceptionnel. C'est tout. »

■ « Qui peut en vouloir à Bryan Robson de jouer à tout prix, même avec une épaule disloquée ? Moi, je jouerai en Coupe du monde même avec une jambe cassée ! » a déclaré Trevor Francis.

■ Deux des plus fervents supporters de l'équipe marocaine ne sont autres que Justo Fontaine et Enrico Macias, présents au Mexique. Le premier est, en effet, né à Marrakech, et l'autre à Constantine...

■ Lucidio Ribeiro, le chasseur de joueurs, se trouvait mardi dernier à Guadalajara, dans l'entourage de l'équipe du Maroc. Il était venu rencontrer Krimau Merry, libre de tout engagement après son année de contrat au Havre, pour le persuader de venir signer à l'AS Saint-Etienne.

■ Quatre cents supporters anglais ont profité des quelques jours sans matches de leur sélection, la semaine dernière, pour faire une petite escapade du côté d'Acapulco. Trois charters les ont emmenés dans ce lieu paradisiaque pour la modique somme de cent dollars...

UN SUR CINQ !

Selon les résultats d'un sondage publié samedi par l'Institut Wickers, seulement 21 % des Allemands de l'Ouest, intéressés par le ballon rond, croient encore que la RFA a une chance de remporter la Coupe du monde. La défaite de vendredi, contre le Danemark, a fait chuter les espoirs puisque la veille ils étaient 29 % à croire en un succès de la RFA au Mexique. Les actions des joueurs de Beckenbauer étaient d'ailleurs nettement remontées après leurs deux premiers matches. Avant l'ouverture du Mondial, seuls 12 % des Allemands parlaient sur un triomphe de leur équipe.

LE FOOTBALL
POUR PIERRE MOSCA, ANGEL MARCOS

PATRICE RIO, DIDIER CHRISTOPHE ET

C'EST ÇA

• UNE ÉCOLE DE FOOTBALL POUR LES 8-13 ANS
• DES TRAINING CAMPS POUR LES 14-16 ANS
• DES PROCAMPS POUR LES SÉLECTIONNÉS ET LES ÉQUIPES

C'EST AUSSI ÇA EN

BASKET - RUGBY - GOLF
JUDO - TENNIS
TENNIS DE TABLE - SKI

SPORTS ÉLITE JEUNES - 3, rue Laroche - 75014 Paris - Tél. (1) 43 35 06 01



MAROC RFA

MARDI 17 JUIN

16 heures à Monterrey,
stade Universitario.

Arbitre : M. Petrovic (Yougoslavie)

Dans la chaleur de Monterrey, ce mardi, aura lieu le huitième de finale, a priori, le plus déséquilibré. Jugez plutôt : la grande équipe d'Allemagne de Schumacher, Littbarski et Völler, celle qui a atteint la finale en 1982, opposée au Maroc, un pays du tiers-monde footballistique, au palmarès bien maigre et dont quatre joueurs seulement sont professionnels. D'ailleurs, cette rencontre est la seule qui mette aux prises une tête de série et un représentant du dernier chapeau, celui des petits. Le résultat ne fait donc aucun doute.

Aucun ? Voire. Il y a au moins trois bonnes raisons pour penser que les Marocains sont capables de créer l'impossible exploit : un, ils jouent à Monterrey dans des conditions qu'ils connaissent bien et qui leur sont favorables, notamment en ce qui concerne la forte température. Deux, ils ont démontré, en remportant leur groupe au premier tour, des qualités techniques et une solidité défensive tout à fait respectables. Trois, le football maghrébin ne réussit généralement pas à la RFA. Quatre, enfin, l'équipe allemande ne baigne pas dans l'huile actuellement, perturbée qu'elle est par le grain de sable Rummenigge. Alors, pourquoi le superbe héros du premier tour ne serait-il pas celui du second ?

Rummenigge histoire d'une disgrâce

La RFA a fait plutôt bonne impression dans le « groupe de la mort ».

Mais elle aborde son choc avec le Maroc, perturbée par l'affaire Rummenigge, dont voici l'inévitable déroulement. Est-ce la fin pour Kalle ?

par Dominique ROUSSEAU



Mais non, Kalle, il n'est pas l'heure d'aller au match. Tes rêves de suprématie sur l'équipe de RFA sont à l'eau...

(Photo Sven SIMON)

LORSQUE Karl-Heinz Rummenigge s'est levé de son banc vendredi, à peu près au même moment que d'habitude les jours de matches au Mexique, c'est-à-dire vers une heure et quart de l'après-midi, il a croisé Allan Simonsen qui en faisait de même. Les deux hommes se sont croisés, reconnus, souri, serré la main. Drôle de symbole que cette rencontre dans ces conditions, car cela faisait plus d'une heure que leurs équipes en débattaient sur le terrain. Sans eux. Pourtant, il y a peu, tous deux étaient les patrons de la RFA et du Danemark. Simonsen ? Après sa fracture à la jambe au Championnat d'Europe 1984, suite à un choc avec Le Roux, le petit milieu de terrain danois a eu le mérite de revenir. Mais maintenant, à trente-trois ans, il sait que son année d'inactivité a été mise à profit par de jeunes loups et que sa présence au Mexique tient surtout lieu d'hommage aux services rendus.

En ce qui concerne Rummenigge, il en va différemment. Qu'on le sorte de la naphthaline après une heure de jeu, ce qui lui est arrivé lors des trois matches du premier tour de la RFA, n'était pas spécialement ce qu'il escomptait. Et pourtant, ses mésaventures actuelles ont quelque chose d'inéluctable. Il faut pour cela remonter au printemps de 1984. Le Bayern va être champion et Rummenigge remporte le titre de meilleur buteur. C'est le meilleur footballeur allemand, le porte-drapeau. Mais il prend une décision qui est mal comprise dans son pays : annoncer son départ en Italie...

« J'ai tout gagné avec le Bayern, j'ai envie de voir d'autres horizons, de jouer avec un club ayant non pas l'ambition de se maintenir au sommet, mais d'y arriver. »

En RFA, annoncer que l'on en a assez d'être repu de titres et de victoires n'est pas une attitude facilement

admise. On préfère détailler les millions qu'il va gagner à l'Inter de Milan. Et, à demi-mot, on parle de semi-retraite. Le Championnat d'Europe arrive et Rummenigge, fort de son statut de leader auprès de Jupp Derwall, le sélectionneur, prend une autre décision : « Nous avons un problème au milieu du terrain, un manque de joueurs créatifs, j'ai envie de me situer un peu en retrait. Pour rendre service. »

Et ce fut le fiasco. L'élimination de la RFA au premier tour par l'Espagne. Après tout, ce ne pouvait être qu'une erreur de jugement. Le plus coupable dans l'affaire était peut-être Derwall, ayant souscrit à une idée qui n'était pas bonne. Seulement voilà, ce raté de Rummenigge venait après ses ennus de la Coupe du monde 1982. Blessé lors du premier match contre l'Algérie, il avait affirmé pouvoir tenir sa place, ce qui, en finale, s'était révélé faux, Bergomi, l'Italien, l'ayant réduit au silence. En demi-finale, en revanche, c'était lui qui avait impulsé le sursaut allemand contre la France, entrant en jeu et marquant au cours de la prolongation.

La semelle du Kaiser

1984, 1982, il faut ajouter à son dossier une Coupe du monde 1978 plus que moyenne, dans une équipe il est vrai carrément médiocre. Seuls les Championnats d'Europe 1980 l'avaient vu participer à une réussite allemande, unique trophée international à son actif avec la Coupe des champions en 1976, contre Saint-Etienne et avec le Bayern. Or, toute l'histoire des sélections allemandes est traversée par une constante : y arriver ne suffit pas, il faut s'imposer, tous les jours, au risque de voir sa position menacée. Avant la finale du Mondial 1982, certains de ses petits camarades étaient même allés jusqu'à frapper à la porte de Jupp Der-

wall pour lui faire savoir, de manière véhémente, que faire jouer Rummenigge contre l'Italie équivalait à jouer à dix.

Schumacher était-il dans ce coup-là ? On ne sait pas, mais cela ne serait pas étonnant, vu ce qui vient de se passer à la Mansion Galindo, lieu de retraite de la RFA au premier tour de ce Mondial, c'est-à-dire la perte d'influence, sans doute définitive, de Rummenigge. Aux yeux d'abord de Beckenbauer, lequel savait bien, ayant participé ou s'étant défendu de quelques complots, qu'il lui fallait s'appuyer sur un leader incontesté, une sorte de relais sur le terrain. Il l'avait d'ailleurs annoncé : « J'en ai parlé avec lui. Il faut qu'il s'impose comme le chef, une sorte d'entraîneur en second sur le terrain, ce qu'il n'a pas réussi à faire jusque-là. »

Afin de provoquer Rummenigge, le sélectionneur ouest-allemand n'a pas craint non plus de le rudoyer dans une interview donnée à Kicker : « C'est vrai, il sort d'une saison plutôt décevante avec l'Inter et si l'on y réfléchit bien, son dernier bon match avec la RFA remonte à bientôt quatre ans, en octobre 1982, à Wembley, contre l'Angleterre. »

Seulement le leader en puissance, à défaut d'être naturel, s'est présenté blessé au Mexique. Les ligaments externes du genou droit abîmés en match de préparation contre le Brésil.

Prêt ou pas prêt pour la première rencontre, face à l'Uruguay ? Beckenbauer a longtemps fait planer le doute, occupé par un certain nombre d'autres affaires qu'il avait d'ailleurs provoquées lui-même, démontrant un sens de la psychologie plus qu'incertain, toujours sous prétexte de provoquer des réactions. Une drôle de manie. Affirmer que la RFA, faute de joueurs de talent et de présidents de clubs compétents, ne peut prétendre gagner la Coupe du monde, qu'il ne fera plus appel pour préparer le Championnat d'Europe 1988 aux joueurs allemands qui partent à l'étranger, c'était déjà pas mal. S'emballer avec un journaliste mexicain au point de l'insulter publiquement en direct à la télévision, pour une faute de traduction qui était pourtant imputable à Bild, la cote de Beckenbauer ne s'arrangeait pas.

Et comme cela ne prenait pas tout son temps, il tentait, avant le match contre l'Uruguay, de convaincre Rummenigge de prendre place sur le terrain dès le départ : « Pas encore », répondait le joueur. A la mi-temps, le sélectionneur de la RFA remettait la. L'autre aussi : « Je ne veux rentrer que lorsque je me sentirai prêt. » Rummenigge fit tout de même son entrée, et de manière satisfaisante. Quatre jours plus tard, contre l'Ecosse, nouvelle rentrée de l'attaquant allemand : « Il m'a déçu, lâchant Beckenbauer. Ce n'était pas ce que j'attendais de lui. »

Complot de Cologne ?

A partir de là, le piège s'est refermé. Un journaliste du Spiegel s'en allait faire un petit sondage anonyme sur la popularité de Rummenigge auprès des autres joueurs. Echantillon des réponses (anonymes) : « Il nous a abandonnés. » « Son statut de capitaine n'est plus justifié. » « Il dispose de privilèges. » « Ce n'est plus un joueur de classe mondiale. »

Réponse de l'intéressé : « Je sais d'où ça vient. De ceux de Cologne, car Schumacher, Littbarski et Allofs ont tous trois intérêt à ce que je ne joue pas. »

Schumacher s'est fait alors un plaisir de jouer le grand numéro de l'outrage, convoquant, le soir même, une réunion d'urgence avec Beckenbauer, Rummenigge, Littbarski et Allofs. Au cours de laquelle le second a dû se rétracter de ses accusations contre Schumacher et les autres. Il avait perdu. Maintenant, il évite les contacts avec la presse, et lorsqu'il s'y prête, c'est pour se justifier : « C'est un malentendu. J'ai mal interprété les propos d'un joueur et, de ce fait, j'ai décidé de m'excuser publiquement. »

— Peut-on parler d'un boycott à votre sujet ?
— Je le répète, je me suis trompé, et lors de la réunion avec Beckenbauer, tout a été aplani.
— Vos rapports sont tout de même tendus avec les joueurs de Cologne ?

— Non.
— Littbarski a déclaré que ses relations avec vous ne sont plus les mêmes et que vous aviez rompu l'harmonie du groupe...

— Je ne suis pas au courant. Mais s'il veut le prendre comme cela, c'est son problème.

— On dit que vous disposez de privilèges, comme par exemple de collaborer avec des journaux, alors que cela n'est pas possible aux autres joueurs...

— Mon cas est différent. Lorsque j'ai signé mon contrat, cela ne nous avait pas été interdit. Et puis il y a d'autres joueurs qui écrivent aussi dans les journaux. »

Dernier épisode en date de la chute de Rummenigge, le fait qu'il ait annoncé avant le match contre le Danemark qu'il était guéri et prêt à jouer. Ce qui n'a pas empêché Beckenbauer de l'inscrire imperturbablement sur la liste des remplaçants, tout comme Littbarski d'ailleurs. A la différence près que ce dernier est entré juste après la mi-temps, Rummenigge devant attendre un peu plus, pour une prestation qui ne pouvait être que pilote, vu les événements récents, et pas spécialement de nature à mettre à l'aise. Ça avait l'air, l'allure, le style de Rummenigge, mais ce n'était pas Rummenigge. Lequel d'ailleurs s'était assis maladroitement sur un genou d'Augenthaler la veille à l'entraînement, l'obligeant à déclarer forfait.

Voilà l'histoire exemplaire de la lente dégratation de Rummenigge, attaquant formidable, mais au caractère trop fragile, pour devenir leader, dans un milieu où les crocodiles rôdent en liberté.

Le Maroc déjà au paradis

Premier pays africain qualifié pour le second tour d'une Coupe du monde,

le Maroc a déjà gagné son pari.

Il relève donc le défi allemand en toute décontraction.

par Hedi HAMEL

AZIZ BOUDERBALA, le remarquable meneur de l'équipe, symbolise parfaitement le triomphe du football marocain dans le groupe F, devant le favori anglais et la Pologne, troisième du Mondial 1982. Au coup de sifflet final, il s'est emparé d'un immense drapeau de son pays pour effectuer un émouvant tour d'honneur sous les applaudissements nourris de spectateurs debout. Le Maroc venait de donner une leçon de réalisme aux Portugais (3-1), lui qui affiche une étonnante solidité dans tous ses compartiments.

Cette façon de porter le drapeau et de le faire flotter était symbolique de la surprise et de l'exploit. Elle rappelait un certain Said Aouita et une dénommée Nawal El Moutawakil, à Los Angeles en 1984 au soir de leur double médaille d'or dans le 5 000 et le 400 m. Le sport marocain aime bien les têtes de file. Aziz Bouderbala l'a été au cours de cette première phase. Inspirateur, créateur et finisseur, il a constamment été une classe certaine.

Il a notamment représenté le danger le plus courant pour la défense portugaise. C'est lui qui, sans complexes, a osé provoquer l'adversaire et tenté d'invaliables séries de dribbles ponctuées par des tirs canon. C'est toujours lui que les joueurs sont venus féliciter après chaque but marqué.

Le Maroc s'est largement imposé grâce à une meilleure organisation collective, une plus grande volonté de parvenir à un résultat, et un désir simple de prouver que les choses du football sont désormais à la portée des formations africaines.

« Je crois, dit Aziz, que nous avons gagné pour des raisons logiques. Personne ne croyait en notre force, à nos moyens et à notre pouvoir de surprise. Nous avons donc à chaque fois rencontré des équipes abordant tranquillement les parties. Et c'est nous qui avons fait bon usage de cette attitude. J'en suis le plus heureux aujourd'hui. »

Même discours pour Merry Krimau, auteur d'un joli but et à l'origine d'un autre contre le Portugal : « C'est à peine imaginable ce qui nous arrive et pourtant nous y avons cru dès le premier match contre la Pologne. Nous ne pensions pas du tout, bien sûr, à la première place. Mais comme M. Faria, l'entraîneur, a mis au point des tactiques très astucieuses, nous nous sommes acharnés à les respecter. Ce monsieur-là connaît le football, parole de footballeur ! »

L'hommage au Brésilien Jose Faria se retrouve d'ailleurs dans toutes les bouches marocaines. On lui connaît son flair, sa fidélité à un même onze (un seul élément changé en trois matches) et des recommandations judicieuses avant chaque partie. Lui, pourtant, refuse de porter la couronne de fleurs et constate : « J'avais dit détenir une petite équipe ne pouvant faire poids avec les Anglais ou les Polonais sur le plan

physique, et voilà que mes joueurs s'imposent par leur technique propre et une extrême motivation. »

Cette première place du groupe est historique pour un représentant d'Afrique. Jamais aucune autre équipe, depuis seize ans que ce continent est impliqué dans le Championnat du monde, n'avait réussi à atteindre la seconde phase. Avec quatre points et deux victoires, les Algériens de 1982 y étaient presque arrivés, mais un complot austro-germanique de sinistre mémoire les en avait empêchés.

LE COIFFEUR ET LA GUICHETIÈRE

Mais les Marocains perpétuent une tradition. En 1970, ils furent les premiers représentants africains à un Mondial. Au Mexique déjà. Ils s'y étaient bien comportés, battus de justesse par la RFA (1-2). En 1986, toujours sur la terre aztèque, ils concrétisent enfin le rêve africain en passant au tour suivant.

« Nous ne l'attendions franchement pas, reconnaît Aziz. Mais je pense que notre orgueil a été sérieusement atteint lorsque nous avons pris connaissance de la désinvolture de nos adversaires à notre égard. C'était peut-être le meilleur moyen de nous stimuler. »

Après la victoire sur le Portugal et la qualification, les joueurs ont eu droit à un petit quartier libre. Et, le soir, à une petite fête toute simple en comité restreint. On n'avait pas prévu le triomphe. Puis, à mesure que la soirée s'étirait, on a parlé de la prochaine rencontre à Monterrey face à une vieille connaissance des pays arabes : la RFA.

Curieuse destinée en effet que celle de l'équipe allemande qui, depuis le Mondial mexicain de 1970, se retrouve à chaque fois (sauf en 1974) opposée à un pays maghrébin : les Marocains en 1970 au Mexique, les Tunisiens en 1978 en Argentine, les Algériens en Espagne en 1982 et donc rebelote en 1986 avec les Marocains. Disons tout de suite pour mémoire que cela ne s'est jamais bien passé pour eux. A chaque fois, ils ont souffert mille morts et connu les pires misères. On ne sait pas exactement à quoi cela tient, mais la RFA veut si bien faire qu'elle rate tout ce qu'elle entreprend. Verra-t-on cette fois encore le même scénario ?

Beckenbauer s'est-il paré pour éviter une déroute comparable à celle de Gijon un certain 16 juin 1982 ? Ce qui est sûr, c'est que l'on ne risque pas cette année d'entendre les voix de Rummenigge et Breitner répéter haut et fort qu'ils offriraient les septième et huitième buts à leur coiffeur et à la guichetière de leur banque. Les joueurs allemands restent confinés dans un mutisme compréhensif. Leur dernier match face aux Danois a montré qu'ils avaient retrouvé leur cohésion et une réelle force de pénétration, et les Marocains ne croient pas du tout aux effets de la chaleur de Monterrey (une quarantaine de degrés en permanence) pour surprendre. Ils veulent jouer un match de football total, appliquant à la lettre les consignes de leur entraîneur miracle, Jose Faria.

Technique

Une samba afro-européenne

par Jean-Philippe RETHACKER

LA réussite de l'équipe marocaine au Mondial n'a pas surpris ceux qui la suivent depuis quelque temps et qui l'ont vue au mois de mars en Égypte dans la Coupe d'Afrique des nations.

L'entraîneur Faria est brésilien. Pourtant, la sélection marocaine ressemble beaucoup plus à une formation européenne qu'à une équipe sud-américaine. Ce qui frappe surtout, c'est sa très bonne organisation tactique. C'est ensuite la remarquable adaptation de ses plus brillantes individualités aux exigences collectives.

Organisation de jeu, tout d'abord, parfaitement classique avec quatre défenseurs protégeant un gardien athlétique, grand, mais souple et autoritaire (Zaki), l'édifice étant soutenu par l'axe central El Biaz (stoppeur), Bouyahiaoui (libero) qui sont là d'abord et avant tout pour protéger l'accès du but.

L'équipe marocaine est donc d'abord solidement construite sur une défense efficace : elle n'a d'ailleurs concédé qu'un seul but en trois matches.

Le milieu de terrain comporte presque toujours cinq joueurs. Mais les trois animateurs du jeu et de l'entrejeu sont échelonnés entre la défense et l'attaque : le plus replié s'appelle Dolmy. Il travaille dans l'axe central devant ses arrières, d'abord pour récupérer les ballons et servir d'essuie-glaces. L'homme de liaison c'est Timoumi, un gaucher qui est un technicien de première valeur, clairvoyant, précis, ne perdant jamais un ballon, le stratège en somme. Le troisième, Bouderbala, est lui aussi un artiste du dribble, mais beaucoup plus attiré par la pointe de l'attaque et par le but adverse, volontiers transformé en avant, redoutable tireur de coup franc.

Les avants-postes enfin sont confiés à

Krimau qui ne rechigne pas à abattre le travail de harcèlement et d'affût nécessaire, et qui ne cesse de constituer un gros danger par sa couverture de balle, son sens du but, son punch. Khairi, faux attaquant, auteur de deux buts contre le Portugal, venant à l'occasion lui prêter main forte.

C'est une équipe homogène où la complémentarité des joueurs au niveau des différentes lignes constitue une force et où la qualité technique, parfois brillante, de certains éléments s'efface constamment devant les impératifs d'un jeu collectif fondé évidemment sur la passe courte.

La consécration des Marocains ne fait que confirmer un peu mieux la progression lente mais incontestable du football et des footballeurs africains. Progression que la dernière Coupe d'Afrique des nations, disputée au Caire, nous avait déjà fait pressentir.



MEXICO 86

Havelange sur le gril

L'invitation au Mexique de l'amiral Lacoste, ancien membre de la junte militaire argentine, par le président de la FIFA, a été plutôt mal accueillie.

Quant à ses jonglages financiers...

ENTOURÉ de MM. Canedo, président du Comité d'organisation mexicain du Mondial, Neuberger, président du Comité exécutif de la FIFA, et Blatter, secrétaire général de la Fédération internationale, Joao Havelange s'est livré samedi après-midi à un bilan du premier tour de la Coupe du monde.

Si l'on excepte quelques explications succinctes sur les raisons qui ont entraîné le bafouillage audiovisuel des trois premiers jours, deux questions principales ont occupé le tour d'horloge présidentiel : l'arbitrage en général et les sanctions qui frappent l'Uruguay en particulier.

Après avoir rappelé le nombre d'avertissements (82) et d'exclusions (6), le président de la FIFA a estimé que dans l'ensemble, l'arbitrage du premier tour avait été « bon ». La moyenne des notes recueillies par les arbitres pour les trente-six premiers matches a été de 8 sur 10.

Si, malgré quelques bavures, l'arbitrage en question nous avait paru se maintenir dans une honnête moyenne et en tous les cas, n'avoir pas régressé par rapport à l'Espagne, il nous avait échappé qu'il ait pu être d'une telle qualité. Huit sur dix, mention très bien, les examinateurs de la commission d'arbitrage n'y sont pas allés avec le dos de la cuillère. Il est vrai qu'ils se désavoueraient eux-mêmes en jugeant trop sévère...

La grande question concernant l'arbitrage est de savoir si une compétition de la dimension sportive et commerciale de la Coupe du monde ne doit pas retenir les meilleurs arbitres, quelle que soit leur confédération d'origine, plutôt que de vouloir associer à tout prix un représentant au moins de chacune d'entre elles. Efficacité ou démocratie ? Question que certains posent encore en ces termes, efficacité ou électoralisme ?

La réponse d'Havelange, nous la connaissons d'avance : « Nous n'organisons pas une épreuve pour un continent, mais pour six continents. La vocation de la FIFA est de respecter une certaine forme d'universalité, d'intéresser démocratiquement toutes ses parties prenantes. Grâce aux cours dispensés en Afrique, en Concacaf, en Océanie, en Asie, le niveau de jeu s'est

par Gérard ERNAULT

élevé. Ce premier tour de la Coupe du monde en apporte la preuve. Pour ce qui concerne l'arbitrage, prenez patience. » Sous-entendu : on finira bien par former à l'extérieur de l'Europe et de l'Amsud des arbitres compétents, et vous ne viendrez plus me casser les oreilles avec vos reproches.

La question est ingrate. Mais il paraît difficile, en effet, d'y donner une autre réponse. A plus forte raison quand on connaît le quota des différentes confédérations représentées au Mexique. (Sur 36 arbitres : 19 de l'UEFA, 6 de l'Amsud, 4 de la Concacaf, 3 de l'Afrique, 3 de l'Asie, 1 de l'Océanie.)

Une équipe en particulier a beaucoup eu maille à partir avec l'arbitre, il s'agit de l'Uruguay, qui ne passe pas loin aujourd'hui de se sentir persécutée. Contre la RFA, le Danemark et surtout contre l'Ecosse, les Uruguayens n'ont cessé de faire parler d'eux. La mesure a été dépassée lors de cette dernière rencontre arbitrée par Joël Quiniou. « Pendant la mi-temps et à la fin du match, l'arbitre a été menacé et molesté, a indiqué Herman Neuberger, président du Comité exécutif de la Coupe du monde. L'entraîneur de l'Uruguay, Omar Borrás, l'a même traité d'assassin. C'est inadmissible. En conséquence, nous avons décidé de prendre contre l'Uruguay les sanctions suivantes :

1. Avertissement.
2. Amende de 25 000 F suisses.
3. Menace d'exclusion de la compétition en cas de récidive.
4. Suspension de l'entraîneur Omar Borrás, interdit du banc de touche.

Les Uruguayens s'étaient déjà fait remarquer au terme de la rencontre RFA-Uruguay, en refusant de se rendre au contrôle antidopage et, d'une façon générale, par le comportement « fébrile » du banc des remplaçants. Attitude qui, dès le 5 juin, leur avait valu un premier avertissement de la FIFA. Selon des sources indiquées par un journaliste uruguayen, les Allemands auraient mis, eux, trente-six minutes montre en main avant de se présenter audit contrôle antidopage, fait qu'aucun rapport de la Fédération internationale ne mentionne.

En ce qui concerne l'expulsion

de Batista, trente-neuf secondes après le coup d'envoi d'Uruguay-Ecosse, Joao Havelange a déclaré qu'il appartenait à la commission d'arbitrage « d'étudier la question ». Est-ce pour cette raison que Joël Quiniou ne figure pas dans le lot désigné pour les huitièmes.

En ouvrant sa conférence de presse, le président de la Fédération internationale avait indiqué que le premier tour avait attiré 1 345 000 spectateurs, soit 37 500 spectateurs par match, s'abstenant d'ailleurs de tout commentaire à ce sujet. Interrogé sur ce point, Guillermo Canedo, le patron mexicain du Mondial s'estima satisfait pour le moment. Le chiffre de 1 345 000 spectateurs représente pourtant un taux de remplissage de 70 %, c'est-à-dire inférieur de 5 % aux prévisions et très loin derrière les taux atteints en 1982 (82 %), 1978 (76 %) et 1974 (88 %). Encore ne sait-on pas si le chiffre publié représente le nombre de billets vendus ou celui des places occupées.

Guillermo Canedo devait terminer son intervention par une sérieuse embaardée. Pourquoi l'amiral Lacoste, ancien membre de la junte militaire argentine, et patron du Mondial 1978, a-t-il été invité par la FIFA au Mexique, demanda un petit curieux ? Aussitôt, Havelange passa le bébé à Canedo : « La FIFA n'a rien à voir là-dedans, déclara celui-ci. C'est moi qui ai invité M. Lacoste que je connais bien. Et je suis très heureux qu'il soit ici. »

Le bonheur de Canedo n'était pas partagé par tout le monde. Des murmures et même des sifflets s'élevèrent dans les rangs des journalistes. Il était temps de baisser le rideau de cette conférence plutôt turbulente sur les bords. Quelques instants auparavant en effet, Joao Havelange s'était vu accusé d'avoir remis à la société Adidas un million de dollars, prélevé sur les droits de commercialisation du Mondial espagnol, puis d'être lié à une télévision brésilienne, elle-même en chéville avec Televisa, véritable propriétaire du Mondial 86, ce qui expliquerait bien des choses.

Dans les deux cas, Havelange se défendit sans se démonter.

Si le premier tour de la Coupe du monde n'a pas toujours tenu toutes ses promesses, la deuxième conférence de presse du président de la FIFA, entouré de son aréopage, n'a pas été triste.

■ C'est Jairzinho, l'ex-ailier du Brésil etc., de l'OM, qui le dit : « A ce jour, deux attaquants seulement m'ont impressionné : les Danois Larsen et Laudrup. Quant à Michel Platini, je me demande pourquoi il paraît si nerveux, et pourquoi il se tient le plus souvent à soixante mètres des buts adverses ! »

■ Le 6-1 encaissé par les Uruguayens contre le Danemark est la défaite la plus lourde jamais concédée par la Celeste en cinquante-six ans de Coupe du monde. Y compris en éliminatoires. C'est dire combien Borrás et ses boys vont laisser un souvenir impérissable au pays.

■ Est-ce le 6-1 encaissé devant le Danemark ? Vingt-quatre heures après, Omar Borrás était couché avec une forte fièvre (39 degrés), de violentes douleurs stomacales et une débâcle intestinale. Les médecins lui ont ordonné le repos complet durant deux jours.

■ L'arbitre suisse André Daina qui assistait à la rencontre Ecosse-Uruguay a été pris d'un malaise alors qu'il se trouvait dans la tribune de presse, à la fin du match. Pour plus de sécurité, il devait être immédiatement transporté en ambulance, à l'hôpital de la Cité Universitaire.

■ Il n'est pas malheureux Santana! Oscar, son capitaine-défenseur n'étant pas en forme, c'est Julio Cesar qui s'impose au point de paraître comme l'un des meilleurs à son poste. Edson se blesse et il trouve Josimar qui marque un but superbe à Jennings !

■ Comme s'il avait deviné depuis longtemps qu'il ne participerait pas au second tour, l'Irak avait loué de longue date des chambres dans un hôtel de Mexico pour son dernier match contre le Mexique.

LA COLÈRE DE CHA BUM

L'attaquant coréen du Bayer Leverkusen, Cha Bum, n'est pas content. « Nous avions une belle équipe pour jouer l'attaque, or, nous n'avons fait que défendre jusqu'à ce que la situation soit irrémédiable », dit-il, mécontent, à l'adresse de son directeur technique, M. Kim. Cha Bum lui reproche également de ne pas avoir fait appel à lui pour les matches de qualification sous prétexte qu'il était une diva. Pour mettre les choses au point, Cha Bum précise qu'il gagne 8 500 marks en RFA, alors que d'autres joueurs, comme l'attaquant Choi, touchent 10 000 dollars par mois.

■ Mahmoud Samir, l'Irakien, va pouvoir partir en vacances pour un bon moment. Il a été suspendu pour une durée indéfinie par la FIFA (Coupe du monde, Jeux Olympiques, etc.) après avoir « agressé » l'arbitre à la sortie du match Irak-Belgique. Deux autres joueurs irakiens ont reçu deux matches de suspension pour insultes à l'arbitre. La Commission de discipline de la FIFA se réserve la possibilité d'infliger une peine collective à la Fédération irakienne pour mauvaise tenue de ses représentants.

■ Les Ecosse ont quitté Mexico samedi, pour rentrer au pays. Un départ éreinté pour la délégation ayant effectué le plus court séjour au Mexique : treize jours au total. Et pour un résultat pas fameux, ils ont refusé d'être accompagnés à leur avion par les officiels et se sont refusés à toute déclaration.

■ Biliardo a démenti le bruit selon lequel Isias et Almiron auraient échangé des coups à l'entraînement. S'il le dit...

HELLO, PAT !

Pat Jennings, le plus vieux compétiteur de la Coupe du monde 1986, a probablement joué contre le Brésil son dernier match international, le 11P, sous les couleurs de l'Irlande, c'est-à-dire quatre de plus que le Suédois Norqvist qui totalise 115 sélections entre 1953 et 1979.

Jennings, dit « Pat the cat », était également, contre le Brésil, son quarante et unième anniversaire. Il encaissa, certes, trois buts mais n'en fit pas une maladie. « Au cours des années, j'ai passé avec l'équipe d'Irlande de bons moments malgré nos limites. Et, depuis 1980, avec Billy Bingham comme sélectionneur, je considère que nous avons rivalisé de belle manière avec des équipes nettement mieux équipées. »

Jennings n'a donc pas de regrets. Seulement du bonheur d'être encore un jeune homme à l'âge d'être grand-père. Il n'a pas encore décidé mais il n'est pas impossible qu'il soit encore, en 1985-1987, le gardien remplaçant de Tottenham.

Falcao : « La France ira loin ! »

par Hedi HAMEL

« Ce Mondial, avouez-le, n'est pas à proprement parler un sommet de votre carrière. On ne fait pas appel à vous de manière régulière... »

Il y a une genèse à cette situation. Ma blessure, puis mes déboires musculaires tout au long de la saison et une rééducation un peu précipitée. Mais je retrouve peu à peu l'ensemble de mes moyens. J'accepte très bien les choix de Santana. Jusqu'à présent, j'ai certes joué par intermittence, mais j'ai joué.

— Vous voulez nous parler de l'équipe de France d'Henri Michel. Pourquoi ?

— Parce qu'elle constitue la plus prodigieuse ascension de ces trois dernières années. L'équipe de France est complète dans tous les compartiments du jeu. Elle possède une bonne technique collective et pratique, en outre, un football spectaculaire.

— Vous vous étiez intéressé au Championnat d'Europe en 1984 ?

— Oui. La France avait fait sensation à chacune de ses sorties. Mais il n'y avait

On nous l'a toujours présenté comme une forteresse infranchissable, une montagne de mutisme ou de longs silences.

Pourtant, Roberto Falcao

est disponible, accueillant, chaleureux même.

pas de secret. L'équipe était sensiblement la même depuis un certain temps et le travail de Michel Hidalgo en a été facilité.

— Mais après, vous n'étiez plus en Italie. Au Brésil, le football français est-il aussi suivi que cela ?

— Non seulement suivi, mais bien connu. Il y a des jeunes footballeurs capables de vous citer quelques noms de vedettes : Platini, Giresse, Tigana, Rocheteau, par exemple.

— Socrates avait, un jour, fait l'éloge de Giresse. Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans le football français ?

— Socrates connaît autant, sinon mieux que moi, le football français. Nous en

avons quelque fois discuté ensemble. Il apprécie beaucoup en effet Giresse, mais considère que le point fort de l'équipe est sa force de création. Pour moi, la France est l'équipe qui a le mieux assimilé les innovations techniques et tactiques du football moderne.

— Souhaiteriez-vous un jour jouer en France ?

— Le Championnat de France devient de plus en plus suivi sur la scène internationale. L'apport des grands joueurs, la publicité, la fréquentation des stades en sont les causes principales. Il me plairait, en effet, de jouer en France.

— Vous auriez dans ce cas un club préféré ?

— Non, vraiment. Mais un club structuré et ambitieux aurait ma préférence.

— Vous aviez peut-être suivi les péripéties de Paolo Cesar et de Jairzinho à Marseille ?

— Oui, mais il s'agit d'une époque différente. Ces deux joueurs avaient connu les plus grandes joies avec l'équipe brésilienne des années 70. Ils ont tout de même apporté pas mal à Marseille, ne serait-ce qu'au niveau de la fréquentation du stade.

— Vous voyez les Français aller loin dans ce Mondial ?

— Je ne suis pas le seul à le dire. C'est une des meilleures équipes du monde. Et même si elle n'atteint pas le sacre final, elle n'en sera pas loin.

— La suite de votre carrière, ce sera quoi ?

— Je vais rester au Brésil, même si je garde toujours l'âme d'un grand voyageur. Mais après le Mondial, j'étudierai les offres éventuelles avec beaucoup d'attention.

Chronique

Haut et chaud

par Guy ROUX

PARCOURANT les groupes de ce premier tour du Mondial, nous sommes amenés à nous poser quelques questions concernant la préparation d'avant la compétition et la préparation entre les matches. Pour cela, nous avons rendu visite à plusieurs équipes lors des entraînements et nous nous sommes entretenus avec les entraîneurs et médecins. La grande question de cette Coupe du monde au Mexique est l'altitude. A l'exception du groupe de Monterrey, tous les matches se jouent entre 1 500 et 2 400 mètres. La méthode la plus communément retenue a été d'effectuer un stage en altitude cet hiver, pour certains avec des matches au Mexique (RFA, Hongrie, Algérie, URSS), pour d'autres dans les montagnes de leur pays (France à Font-Romeu).

Ce premier stage faisait office de « vaccin » mémorisé par l'organisme et dont l'effet devait être réveillé par le second stage de mai effectué en partie dans des montagnes proches de pays participants (Hongrie en Autriche, Pologne en Allemagne, France à Font-Romeu). Enfin, un nouveau stage au Mexique, de deux à quatre semaines légèrement plus haut que l'altitude de jeu, devait compléter cette accoutumance. Notons que l'URSS avait ajouté un stage de chaleur aux Canaries.

DEPART EN FANFARE OU PROGRESSION ?

Il est recommandé durant les trois dernières semaines de ne descendre en plaine que le strict temps nécessaire pour prendre l'avion. En 1968, aux Jeux de Mexico, l'équipe de France amateurs de Gérard Hallet et Horlaville avait seulement changé d'avion à Paris en quelques heures. Cette année, il y a eu un arrêt un peu plus long avec l'émission « Champs-Élysées » diversement commentée. Le Canada a appliqué la théorie de Wilson qui consiste à monter cinq jours et descendre deux à plusieurs reprises. D'après ce docteur, après quelques séan-

ces de ce type, l'effet favorable peut durer vingt jours. La faiblesse du Canada n'a pas permis de donner un test valable à cette méthode.

Il est difficile de tirer des conclusions sur ces accoutumances des équipes à la lueur de leurs trois premiers matches. Il faut se demander aussi quel a été le régime d'entraînement et de match de l'avant-Mondial. La Hongrie est arrivée en état de grande faiblesse malgré une trêve d'hiver. D'après les joueurs, l'entraînement aurait été trop poussé et aurait trop tapé dans les réserves. De plus, un régime alimentaire dissocié n'a peut-être pas produit les meilleurs effets. L'URSS, au contraire, avait su garder le top-niveau qu'avait eu ses douze joueurs de Kiev fin avril à Lyon. Le Danemark s'est lui aussi présenté en pleine euphorie dès le premier match. La RFA, la France, le Brésil, l'Angleterre, l'Italie appartiennent à un groupe d'équipes qui ont bien travaillé, mais qui n'étaient pas euphoriques dès leur premier match, s'améliorant lors de la seconde et de la troisième rencontre.

Gérard Banide avait monté dès Font-Romeu, après quelques jours de repos, puis à Tlaxcala, un solide travail foncier. Notre seule légère crainte est que ce travail se fût appliqué à des organismes ayant joué une moyenne de sept matches par semaine durant toute la saison avec une brève coupure de Noël. Recevant l'adhésion des joueurs, partageant le travail avec Marc Bourrier, voire Henri Emile, sous l'œil d'Henri Michel, ce travail était suivi par une équipe médicale complète. La maladie intestinale de quatre joueurs dans la semaine précédant le premier match a contrarié pour eux les effets bénéfiques de cet entraînement. Contrairement aux autres joueurs, Giresse devait retrouver la forme après presque deux mois sans match. Voilà où en était notre équipe avant le premier tour dont elle s'était sortie brillamment avec cinq points sur six mais en paraissant capable de progresser encore. La suite avec la formule d'élimination directe est

une affaire de suivi dans l'effort, de qualité de jeu, de moral... et de chance. Notons à l'intention des dirigeants de la commission de la Coupe de France que le système des têtes de série a été retenu et qu'aucun tirage au sort n'intervient plus jusqu'à la finale ! Chacun a l'adversaire qu'il mérite.

LES VEILLES ET LES LENDEMAINS DE MATCH

Les équipes visitent le stade sur lequel elles doivent évoluer et s'entraînent souvent à l'heure du match qui est ici midi ou seize heures. Cet entraînement est soit libre et très faible comme l'Espagne dont les joueurs tapotent la balle dans le désordre, soit plus structurée mais bref de trente à cinquante minutes comme la RFA, l'Algérie, soit un peu plus long comme l'URSS. Le lendemain de match est consacré à un décaissement. Nous avons vu celui des Français après France-Canada. Il nous a fait très bonne impression par le sérieux qui le caractérisait. Henri Michel et Henri Emile s'occupaient des joueurs ayant joué la veille. Marc Bourrier faisait travailler Rust et Bergeroo. Gérard Banide les joueurs de champ frais.

Notons que le terrain des Français à Guanajuato ensemencé par les Brésiliens qui y séjourneront avant eux était très bon et comparable à ceux des matches. Ce gazon n'est pas composé de ray-grass, paturin et fétuque comme en Europe mais de chiendent tropical qui s'enchevêtre et pose des problèmes de cramponnage. Le ballon peut s'y enfoncer et s'y bloquer lors d'un dribble, ce qui s'est souvent produit dans ce Mondial. Les Français semblent avoir bien réduit ce problème. Le ballon, comme les javelots des Jeux Olympiques de 1968, va plus loin qu'en plaine et s'envole facilement, d'où la gêne de Joël Bats et de nombreux gardiens au début, d'où les dégagements de goal à goal et d'où certains changements de jeu atterrisants en touche. Mais là aussi l'habitude vient et les automatismes.

CANDIDAT SAMUEL

Le meilleur joueur canadien de la Coupe du monde (avec l'ailier droit Valente) est en train de s'interroger sur son avenir de footballeur. Avant de se révéler à lui-même et aux autres lors des matches contre la France, la Hongrie et l'URSS, Randy Samuel, vingt-deux ans, né à Trinidad, haut de six pieds un pouce (1,85 m environ), postulait à une place d'étudiant au sein de la British Columbia de Vancouver. Depuis tous les compliments reçus et après avoir admiré de près le football français, Samuel se demande si une aventure dans notre cher et beau pays n'améliorerait pas sensiblement son niveau footballistique. « Je suis sûr que mon style correspond mieux au football français qu'au canadien. Et ce n'est pas à trente-trois ans, après avoir terminé mes études, que je pourrais voir ce que je veux réellement. » Voilà, vous savez tout. Le candidat Samuel fait des offres de service en pensant qu'il est assez bon pour la D I ».

■ Guy Roux est allé saluer les Polonais à l'occasion de leur match contre l'Angleterre : « J'en ai également profité pour signaler à Zguczyński, notre prochain recrue à Auxerre, que l'entraînement reprend le 23 juin ! Mais il pourra prendre quinze jours de repos dès que la Pologne en aura fini avec le Mondial. »

■ Réflexion de Boniek : « Si la qualité des matches disputés à Monterrey a été si nulle, c'est la faute aux conditions climatiques. Dans cette atmosphère oppressante, nous étions tous morts après vingt minutes de jeu... »

■ Jaime Pacheco, le défenseur portugais est un grand copain de John Barnes, l'ailier de couleur de la sélection anglaise. Comme les deux équipes logeaient à deux pas l'une de l'autre à Saltito, Pacheco est venu rendre visite à Barnes qui lui a offert un joli maillot anglais.

■ On a eu très peur pour Nacer Drid (29 ans), le gardien algérien blessé, lors du match contre l'Espagne, à la suite d'un violent choc avec Golicoetchea. Transporté d'urgence à l'hôpital, Drid, qui avait même perdu connaissance, souffrait finalement de trois côtes fracturées.

TORRES S'EN VA...

Le sélectionneur portugais, José Torres, à la suite de l'élimination, dès le premier tour, de l'équipe du Portugal, a démissionné de ses fonctions, devenant ainsi le second responsable d'équipe, après le Hongrois György Mezey, à être victime de l'échec de son équipe dans le Mondial. Torres a annoncé sa démission dimanche, avant de prendre l'avion pour Lisbonne avec l'équipe du Portugal, et a souligné que sa démission avait été acceptée par la Fédération. « Je veux maintenant prendre un peu de distance avec le football et me reposer », a indiqué José Torres, quarante-sept ans, qui avait été appelé à la tête de la sélection nationale après la troisième place du Portugal aux Championnats d'Europe en 1984. Une troisième équipe éliminée au premier tour, celle d'Ecosse, se retrouve pour l'instant sans entraîneur. Mais là, l'affaire était prévue de longue date, Alex Ferguson n'ayant accepté de s'occuper de l'équipe que jusqu'à l'élimination de l'Ecosse en Coupe du monde.

LE CHOC DES PHOTOS...

Une photo dans l'une des gazettes de Guadalajara a fait jaser, la semaine dernière. Elle y représentait Casagrande et Alemão, les deux Brésiliens, en train de se payer une tranche de bon temps, torse nu, une bouteille de bière à la main. Un cliché qui a fait d'autant plus de bruit que, à côté de lui, s'étaient les états d'âme de Tele Santana reprochant à la presse en général de venir troubler la concentration de son équipe. En l'occurrence, il ne manquait pas d'air, l'entraîneur du Brésil. Toujours est-il que cette photo a circulé dans tout le pays et jusqu'au Brésil, où l'on a très mal pris la chose, obligeant ainsi les deux joueurs à fournir des explications. Casagrande : « Nos responsables nous avaient donné ce jour-là quartier libre jusqu'à 23 heures. De plus, nous n'étions même pas dans une boîte de nuit, mais dans un monastère, où une petite fête avait été organisée. Il y avait de la musique brésilienne, et nous n'avons pas pu nous empêcher d'y participer. Comme tout le monde. » Alemão : « C'est le genre de truc fait pour nous déstabiliser. Nous n'avons bu que modérément et non comme des ivrognes, comme on a bien voulu le faire croire. » Quel qu'il en soit, le chef de la délégation brésilienne a décidé de supprimer toutes les sorties. Jusqu'à la finale !

■ A un journaliste qui lui faisait remarquer qu'il avait été déstabilisé de la direction de l'équipe du Brésil ! puis qu'il avait quitté le Mondial avec trois défaites en trois matches, Evaristo Maceda, l'entraîneur brésilien de l'Irak, a répondu : « Je suis un mauvais entraîneur... mais bien payé ! »

■ Maradona a son opinion sur la valeur du Danemark : « Les commentaires affirmant que cette équipe est hors de série sont exagérés. Elle mérite le respect, mais elle n'est pas invincible. »

■ Cette fois, c'est fini pour Graeme Souness qui vient de décider de mettre un terme à sa carrière internationale. Agé de trente-trois ans, Souness avait débuté sous le maillot écossais en 1975 et compte cinquante-quatre sélections.

■ Elzo, le milieu de terrain du Brésil, pourrait bien émigrer en Europe après la Coupe du monde. L'Italie, bien sûr et surtout l'Espagne, par l'intermédiaire de la Real Sociedad, lui ont fait des appels d'offres.

■ Vendredi dernier, la délégation brésilienne a invité les joueurs marocains et leur encadrement à dîner. Une attention délicate justifiée. Notamment par la bonne impression que le Maroc a fait auprès de Santana et de ses joueurs tout au long de ces quinze premiers jours de compétition.

■ Kazimierz Deyna, qui joue actuellement à San Diego (Californie), est allé rendre une petite visite à ses compatriotes : « L'équipe actuelle manque d'individualités, comme nous en avions à mon époque. Des joueurs qui pouvaient faire la différence, marquer des buts. » Boniek appréciera...

■ Le sélectionneur hongrois, György Mezey, aurait signé un contrat avec Aris Salonique, club grec de Division I, qu'il prendrait en main après la Coupe du monde. C'est ce qu'on murmure dans l'entourage de l'équipe hongroise. Mezey, lui, n'a fait aucun commentaire sur cette affaire.

■ Megharia, le stoppeur algérien, et Djamel Menad sont les plus demandés par les imprésarios. Le premier pour... l'Argentine, le second pour Lille avec, dit-on, un contrat mirobolant.

Exclusivité ! LE FOOTBALL-VACANCES EN 86

C'EST LE DOMAINE DE TOURNON
à AIX-EN-PROVENCE

Stages conçus
et programmés par

Gérard HOULLIER
Entraîneur de Paris St Germain
Directeur Technique



A partir de février 86, Mardi Gras
Pâques, vacances d'été, Toussaint

Documentation et inscriptions :
**DOMAINE DE TOURNON
LES PINCHINATS**

13100 AIX-EN-PROVENCE
Tél. : 42-21-22-05

COUPON A RETOURNER :

Nom et prénom :

Adresse :



MEXICO 86



MEXICO 86

GROUPE A

ITALIE 3 (1)	CORÉE S 2 (0)
Altobelli (18*, 73*)	Choi Soon-ho (52*)
Cho Kwang-rae (83* csc)	Jung-Moo (89*)
GALLI 2	OH YUN-KYO 3
COLLOVATI 3	KYUNG-HOON 3
VIERCHOW 4	KWANG-HWAE 3
SCIREA 4	YONG-HWAE 3
CABRINI 4	JUNG-MOO 3
BAGNI 4	YOUNG-JEUNG 3
(BARESI, 67*)	BYUNG-JOO 3
DE NAPOLI 3	CHANG-SUN 4
DI GENNARO 4	JOO-SUNG 4
CONTI 4	(JONG-SOO, 48*)
GALDERISI 3	CHA SUM-KUN 2
(VIALLI, 88*)	CHOI SOON-HO 5
ALTABELLI 5	
Total 38	Total 38
Entr.: Bearzot	Entr.: Jung Nam-kim

Arbitrage de M. David Socha (Etats-Unis).
Le 10 juin à Puebla.
12 000 spectateurs. Temps ensoleillé. Température 20 °C. Terrain en excellent état.
Avertissements: Bagni (32*), Scirea (55*), Vierchow (70*) pour l'Italie; Joo-Sung (19*), Kyung-Hoon (38*) pour la Corée du Sud.

18*: centre de Di Gennaro de la droite, au deuxième poteau. La défense coréenne cafoille et Altobelli, à un mètre à peine, d'une pichenette, lobe Oh Yun-koo au moment où le gardien coréen va s'emparer du ballon.

(ITALIE 1 - CORÉE DU SUD 0)
62*: Choi Soon-ho récupère un ballon sur l'aile gauche, passe deux défenseurs italiens avant d'adresser, du droit, à la limite des dix-huit mètres, un tir puissant qui va se loger dans la lucarne de Galli.

(ITALIE 1 - CORÉE DU SUD 1)
73*: un coup franc pour l'Italie, à une vingtaine de mètres, est rapidement joué, en profondeur. Les défenseurs coréens cafoillent et De Napoli en profite pour pousser le ballon vers Altobelli qui, au milieu de deux défenseurs, marque d'un point.

(ITALIE 2 - CORÉE DU SUD 1)
83*: De Napoli, bien lancé sur l'aile droite, adresse un centre à ras de terre, devant le but coréen. Altobelli, suivi par Cho Kwang-rae, se précipite en glissant. Le buteur italien rate la reprise, mais le ballon est reprié du bras par le joueur coréen qui marque contre son camp.

(ITALIE 3 - CORÉE DU SUD 1)
89*: Choi Soon-ho remet de la tête en direction du but italien. Jung-Moo, juste à droite des buts, reprend immédiatement du droit. Son tir croisé trompe Galli pour la seconde fois.

(ITALIE 3 - CORÉE DU SUD 2)
10/20

ARGENTINE 2 (1)	BULGARIE 0
Valdano (4*)	
Burruchaga (77*)	
PUMPIDO 3	MIKHAILOV 3
BATISTA 3	PETROV 3
COLARTICOECHA (4*)	DIMITROV 3
RUGGERI 3	JELIAZKOV 3
BROWN 4	A. MARKOV 1
GARRÉ 3	SIRAKOV 3
GIUSTI 3	ZORANKOV (70*)
CUCCIOLO 3	SADKOV 3
BURRUCHAGA 4	YORDANOV 3
MARADONA 4	P. MARKOV 3
BORGHI 3	QUETOV 3
(ENRIQUE, 46*)	MLADENOV 2
VALDANO 4	(VELITCHKOV, 52*)
Total 38	Total 28
Entr.: Bيلاردو	Entr.: Vutsov

Arb. de M. Berny Ulloa Morera (Costa Rica).
Le 10 juin à Mexico, stade Olimpico.
35 000 spectateurs. Temps couvert et orageux. Température 24 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Cucciollo (26*), pour l'Argentine.

4*: Markov tarde à dégager et se fait contrer par Cucciollo. Celui-ci adresse, de la droite, un centre brossé au deuxième poteau, sur la tête de Valdano qui loge le ballon sous la transversale.

(ARGENTINE 1 - BULGARIE 0)
77*: grand pont de Maradona sur Jeliazkov. Le n° 10 argentin déborde sur l'aile gauche. Son centre trouve Burruchaga au deuxième poteau qui trompe Mikhailov de la tête.

(ARGENTINE 2 - BULGARIE 0)
6/20

GROUPE B

MEXIQUE 1 (0)	IRAK 0
(Quirarte 54*)	
LARIOS 3	FATAH 4
AMADOR 3	MAAD 4
(DOMINGUEZ, 63*)	
QUIRARTÉ 4	NADHUM 4
CRUZ 3	GHANIM 4
SERVIN 3	ALI HUSSEIN 4
LOS COBOS 4	NATIK 4
(J. CRUZ, 79*)	(ABDUL RAHEM, 61*)
ESPANA 4	BASIM 3
AGUIRRE 4	AHMED 3
BOY 4	KAREM SADAM 3
NEGRETÉ 3	AINID 3
FLORES 3	(SHAKER, 89*)
Total 38	Total 38
Entr.: Milutinovic	Entr.: Macedo

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

54*: coup franc de Boy pour Quirarte, seul devant le gardien irakien. Le stoppeur mexicain le fusille d'un bon tir du pied droit.
(MEXIQUE 1 - IRAK 0)
8/20

Arb. de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie).
Le 11 juin à Mexico, stade Ataca.
100 573 spectateurs. Temps couvert. Température 25 °C. Terrain en bon état.
Avertissements: Natik (31*), Khalil (74*) pour l'Irak.

ESPAGNE 3 (1) ALGERIE 0

Caldero (18*, 68*)	
Eloy (71*)	
ZUBIZARRETA 4	DRID 3
TOMAS 3	(LARI, 20*) 3
GOICOETCHEA 3	MANSOURI 2
GALLEGO 4	KOURICHI 3
CAMACHO 4	MEGHARIA 3
VICTOR 4	GUENDOUZ 3
FRANCISCO 4	KACI SAID 4
MICHEL 3	MAROC 2
(SENOR, 69*)	BELLOUMI 3
CALDERE 5	MADJER 4
BUTRAGUENO 3	HARKOUR 3
(ELOY, 48*)	ZIDANE 3
SALINAS 3	(MENAD, 59*)
Total 41	Total 33
Entr.: Munoz	Entr.: Saadane

Arbitrage de M. Shizuo Takada (Japon).
Le 12 juin à Monterrey.
20 000 spect. Temps très chaud. Température 35 °C. Terrain bon.
Avertissements: Madjer (34*) pour l'Algérie. Goicoetchea (88*) pour l'Espagne.

18*: Francisco adresse une longue balle en profondeur pour Salinas. Celui-ci échappe au tacle de Megharia, s'enforce à droite des buts algériens et centre en retrait devant Guendouz. Caldero reprend dans la foulée du plat du pied droit.
(ESPAGNE 1 - ALGERIE 0)

68*: lancé par Senor, Eloy part seul du centre du terrain. Parvenu devant Larbi, il prolonge sur sa gauche pour Caldero qui a bien saisi l'action. Celui-ci n'a plus qu'à pousser le ballon dans le but vide.
(ESPAGNE 2 - ALGERIE 0)

71*: une longue touche de Tomas, de la droite, est repoussée par Maroc dans les pieds de Francisco. Celui-ci, de dix-huit mètres à droite, adresse immédiatement un centre brossé dans le dos de la défense algérienne en direction d'Eloy et de Salinas, totalement démarqués. Alors que les Algériens croient au hors-jeu, Eloy s'empare du ballon et n'a aucun mal à battre Larbi de près, d'un tir du droit au ras du montant gauche.
(ESPAGNE 3 - ALGERIE 0)

11/20

GROUPE E

DANEMARK 2 (1)	RFA 0
Jesper Olsen (43*)	
Eriksen (62*)	
HOEG 5	SCHUMACHER 4
SIEVEBAEK 4	HERGET 3
BUSK 3	FORSTER 3
M. OLSEN 3	(RUMMENIGGE, 70*) 3
ANDERSEN 3	BREHME 3
ARNESSEN 3	JAKOBS 3
MOLBY 3	EDER 3
LERBY 3	ROLFF 3
J. OLSEN 4	(LITBARSKI, 46*) 3
(SIMONSEN, 79*)	MATTHAUS 4
ELKJAER LARSEN 3	VOLLER 4
(ERIKSEN, 46*)	ALLOFS 4
LAUDRUP 3	
Total 44	Total 36
Entr.: Pontiek	Entr.: Beckenbauer

Arbitrage de M. Ponnet (Belgique).
Le 13 juin à Queretaro.
30 000 spect. Temps beau. Température 25 °C. Terrain en bon état.

Avertissements: Arnesen (35*) pour le Danemark. Eder (48*) et Jakobs (51*) pour la RFA.
Expulsion: Arnesen (89*) pour le Danemark.

43*: Morten Olsen est fauché en pleine surface par Rolf. M. Ponnet siffle le penalty. Jesper Olsen, du gauche, place le ballon à la droite de Schumacher, pris à contrepiéd.
(DANEMARK 1 - RFA 0)

62*: Lerby lance Arnesen sur l'aile droite. Le milieu de terrain danois, totalement libre de ses mouvements, centre à ras de terre devant le but allemand. Eriksen devance l'intervention de Schumacher et pousse la balle dans le but.
(DANEMARK 2 - RFA 0)

14/20

URUGUAY 0 ECOSSE 0

ALVEZ 4	LEIGHTON 3
GUTIERREZ 3	GOUGH 3
DIOGO 3	MILLET 3
ACEVEDO 3	MILLET 3
PEREIRA 3	ALBISTON 3
BATISTA 3	AITKEN 3
BARRIOS 3	NICOL 3
SANTIN 3	(COOPER, 70*) 3
FRANCESCOLO 3	STRACHAN 4
(ALZAMENDI, 84*)	MCSTAY 2
RAMOS 4	SHARP 2
(SARALEGUI, 79*)	STURROCK 2
CABRERA 3	(NICHOLAS, 70*) 3
Total 36	Total 31
Entr.: Borras	Entr.: Ferguson

Arbitrage de M. Joël Quiniou (France).
Le 13 juin à Nezahualcoyotl, stade de Nezahualcoyotl.
15 000 spect. Temps ensoleillé et chaud. Température 24 °C. Terrain souple.

Avertissements: Cabrera (32*), Diogo (72*), Acevedo (88*) pour l'Uruguay; Narey (48*), Nicol (63*) pour l'Ecosse.
Expulsion: Batista (1*) pour l'Uruguay.

9/20

GROUPE F

ANGLETERRE 3 (3)	POLOGNE 0
Lineker (8*, 14*, 36*)	
SHILTON 5	MLYNARCZYK 2
G. STEVENS 3	PAWLAK 2
BUTCHER 5	MAJEWSKI 2
FENWICK 5	WOJCIK 2
SANSOM 5	OSTROWSKI 3
HODDLE 5	KOMORNICKI 3
STEVEN 5	(KAGALA, 23*) 3
REID 5	DZIEKANOWSKI 3
HODGE 5	MATYSIK 3
LINEKER 8	(BUNCOL, 46*) 3
(DIXON, 86*)	URBAN 4
BEARDSLEY 5	BONIEK 3
(WADDLE, 75*)	SMOLAREK 4
Total 56	Total 32
Entr.: Robson	Entr.: Piechniczek

Arbitrage de M. André Daina (Suisse).
Le 11 juin à Monterrey, stade Universitario.
22 600 spect. Temps lourd et orageux. Température 32 °C. Terrain: bosselé et épais.
Avertissement: Fenwick (55*) pour l'Angleterre.

7*: arrivé à la limite de la surface, Lineker remet au centre pour Steven qui glisse à droite pour Gary Stevens lancé à fond. Le centre de l'arrière droit anglais retrouve Lineker devant le but polonais. Lineker, du droit, devance la sortie de Mlynarczyk.
(ANGLETERRE 1 - POLOGNE 0)

14*: Hodge, de la gauche, adresse un centre brossé devant le but polonais. Lineker reprend du droit dans la foulée, et bat Mlynarczyk.
(ANGLETERRE 2 - POLOGNE 0)

36*: corner à gauche pour l'Angleterre. Hoddle, du droit, brosse la balle au deuxième poteau. Mlynarczyk, mal sorti, est lobé et Lineker, d'une volée du droit à six mètres, réalise le hat-trick.
(ANGLETERRE 3 - POLOGNE 0)

13/20

MAROC 3 (2) PORTUGAL 1 (0)

Khalil (18*, 27*)	Diamantino (88*)
Krimau (62*)	
ZAKI 3	DAMAS 3
KHALIFA 3	ALVARO 3
EL BIAZ 5	(AGUAS, 55*) 3
BOUYAHIAOUI 4	FREDERICO 3
LEMIRISS 4	OLIVEIRA 3
DOLLY 4	INACIO 3
BOUDERBALA 3	(MAGALHAES, 70*) 3
HADDADI 3	CARLOS MANUEL 4
(SOULEYMANI, 71*)	JAIME PACHECO 4
TIMOUIMI 4	SOUZA 3
KRIMAU 4	(DIAMANTINO, 88*) 3
KHALIL 4	GOMES 3
	FUTRE 4
Total 48	Total 37
Entr.: Feria	Entr.: Torres

Arbitrage de M. Snoddy (Irlande du Nord).
Le 11 juin à Guadalajara, stade du 3-Mars.
22 000 spectateurs. Temps doux. Vent et pluie en seconde période. Température 22 °C. Terrain en bon état.

18*: Khalil, sur la gauche, hérite d'un ballon à une trentaine de mètres du but portugais. L'attaquant marocain repique vers le centre sans être attaqué et, à 25 mètres, déclenche un tir rasant du droit qui surprend Damas sur sa droite.
(MAROC 1 - PORTUGAL 0)

27*: Timouimi glisse à Krimau sur la droite, qui remet derrière lui pour Khalil. Le centre de l'arrière droit marocain trouve Khalil totalement démarqué à gauche du but portugais. Khalil reprend de volée du gauche, et son tir croisé



Dites 39...

Lecteur X : Docteur, j'ai manqué plusieurs retransmissions de la première semaine du Mondial, je déprime et pense souffrir d'anémie-buts...

Docteur Lem : Ne vous inquiétez pas. Dites 39 et feuillotez *France Football* de la page 44 à la page 49. Guérison garantie avec la totalité des buts des sept premiers jours.

ITALIE - BULGARIE : 1-1



DI GENNARO



1-0 : Coup franc de Di Gennaro. Reprise de volée d'Altobelli du droit (44').



ZDRAKOV



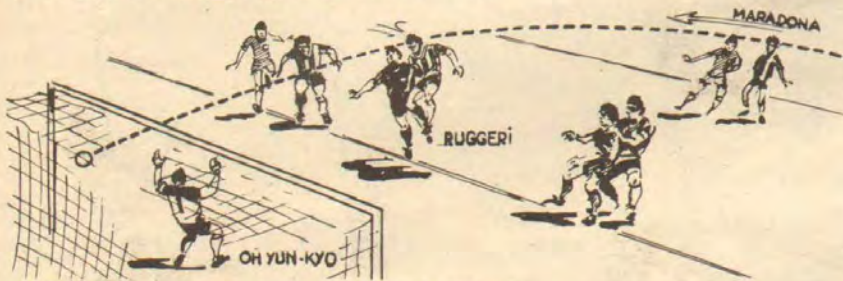
1-1 : Centre de Zdravkov. reprise de la tête de Sirakov (85').

ARGENTINE - COREE DU SUD : 3-1

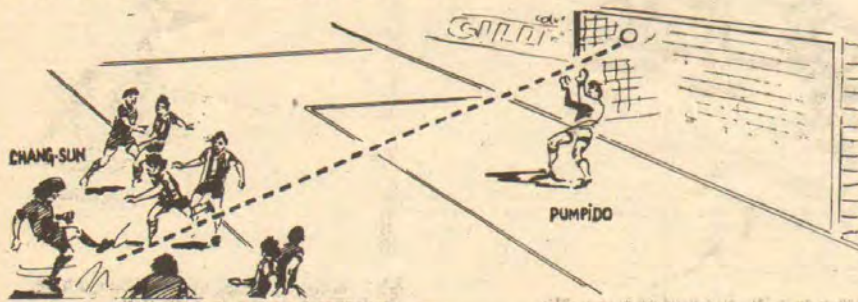
COUP FRANC (Maradona)



1-0 : Coup franc de Maradona. Reprise de Valdano du droit (6').



2-0 : Coup franc de Maradona. Reprise de la tête de Ruggeri (18').



3-1 : Tir de Chang-sun de 20 mètres dans la lucarne (73').

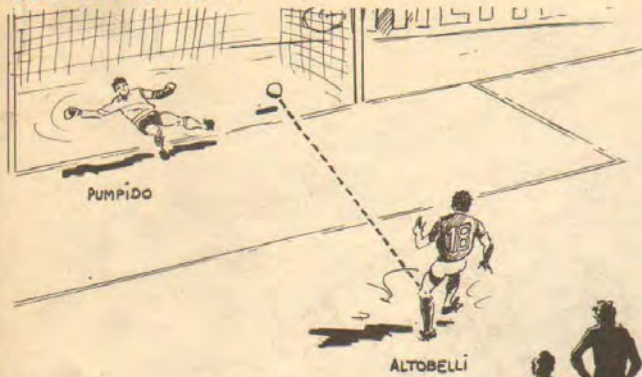
MARADONA
CHO MIN-KOOK



VALDANO

3-0 : Centre de Maradona. Reprise de Valdano du droit (46').

ITALIE - ARGENTINE : 1-1

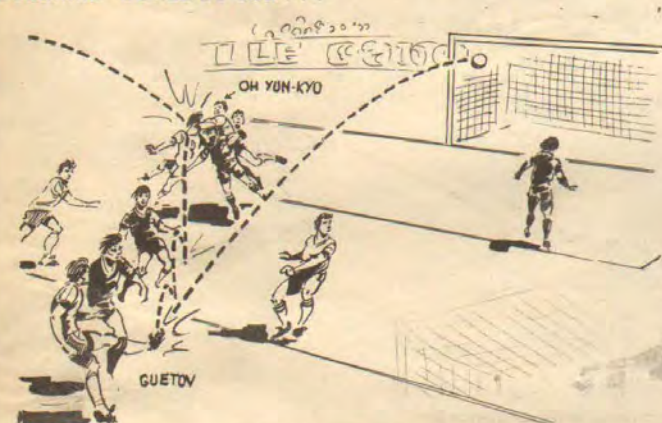


1-0 : Main de Burruchaga dans la surface. Penalty transformé par Altobelli (7*).

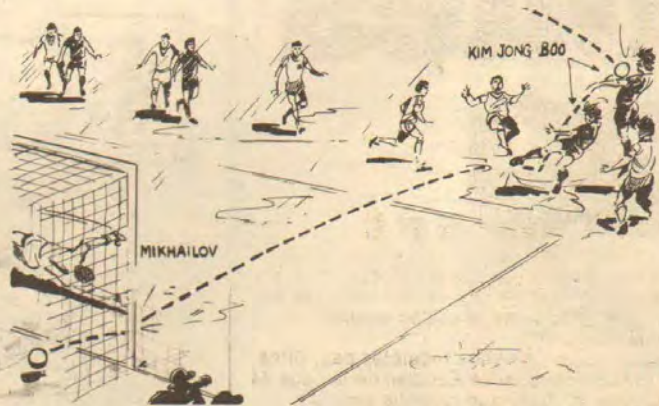


1-1 : Passe en cloche de Valdano. Reprise de volée du gauche de Maradona (34*).

BULGARIE - COREE DU SUD : 1-1



1-0 : Mauvais dégagement d'Oh Yun-kyo. Lob de Guetov du droit (11*).

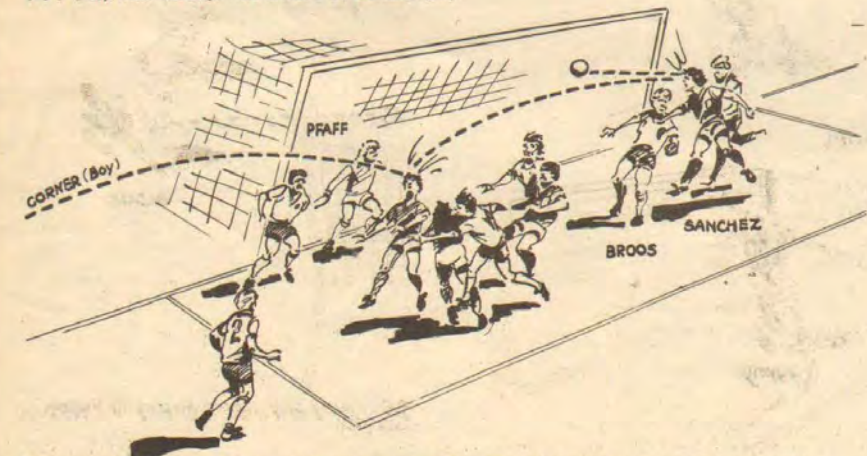


1-1 : Amorti dans la surface de Kim Jong-boo. La balle est déviée par Jellazkov, qui trompe Mikhailov (67*).

MEXIQUE - BELGIQUE : 2-1



1-0 : Coup franc de Boy. Tête croisée de Quirarte (24*).



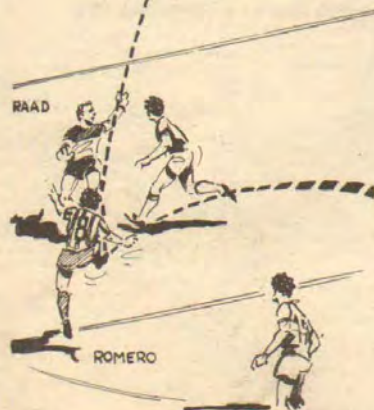
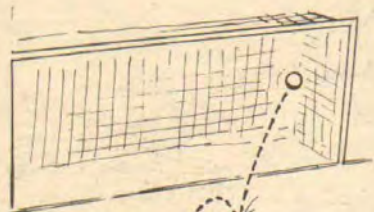
2-0 : Corner de Boy. Flores effleure le ballon et Sanchez marque de la tête au deuxième poteau (37*).



2-1 : Touche de Gerets. Larios manque la balle, Vandenberghe marque de la tête (44*).

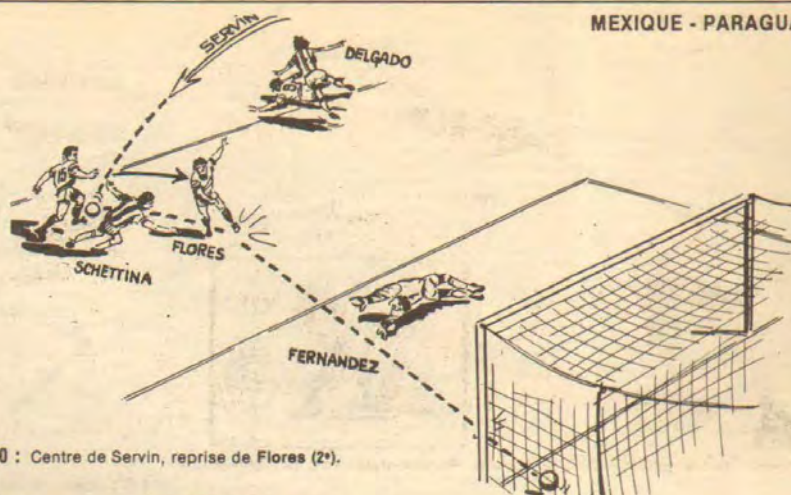
B

PARAGUAY - IRAK : 1-0

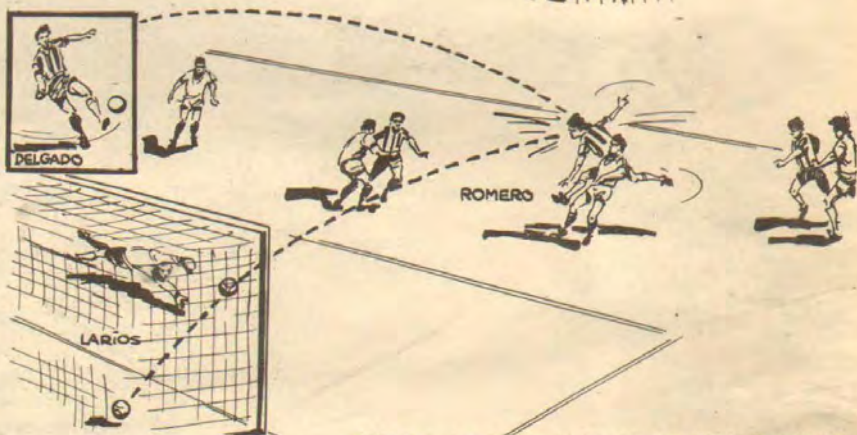


1-0 : Ouverture de Mendoza. Lob de Romero à l'entrée de la surface (36').

MEXIQUE - PARAGUAY : 1-1

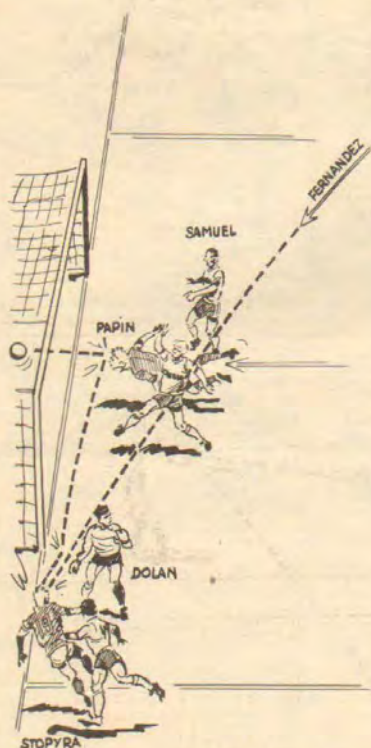


1-0 : Centre de Servin, reprise de Flores (2').



1-1 : Coup franc de Canete. Reprise de la tête de Romero (84').

FRANCE - CANADA : 1-0

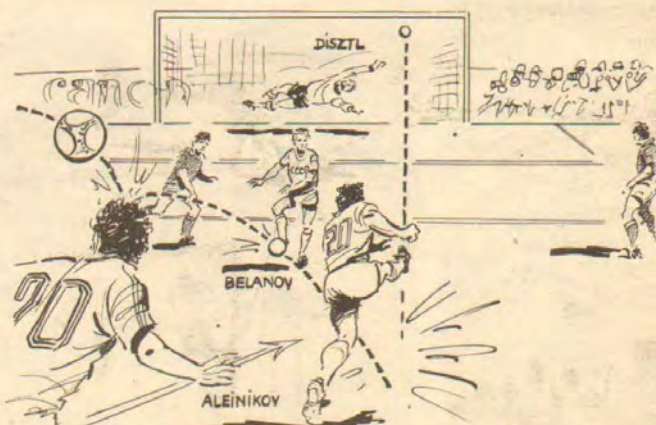


1-0 : Centre de Fernandez. Remise de Stopyra pour Papin qui marque de la tête (79').

URSS - HONGRIE : 6-0

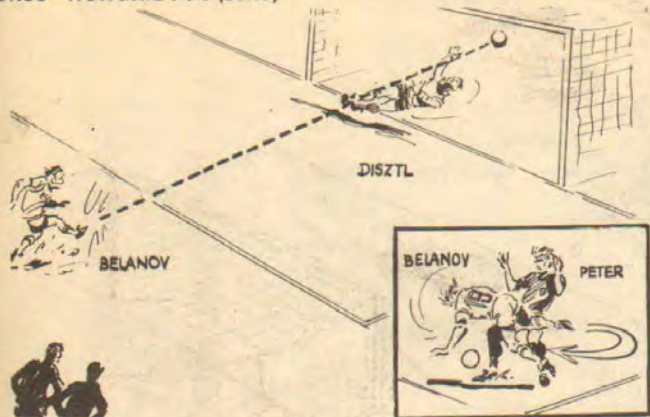


1-0 : Remise de Belanov. Frappe de Yakovenko (2').

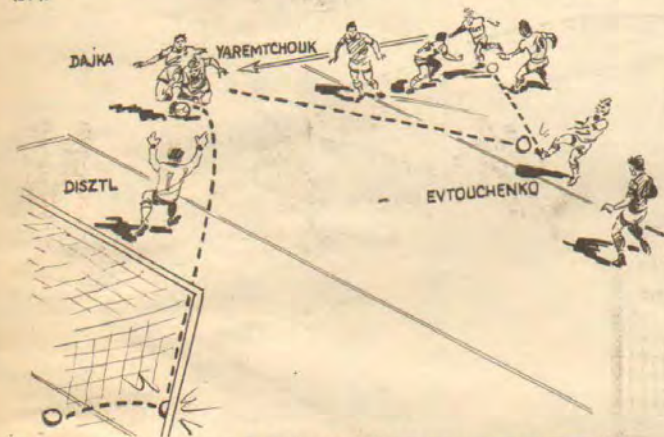


2-0 : Remise de Belanov pour Aleinikov qui frappe de l'extérieur du droit (4').

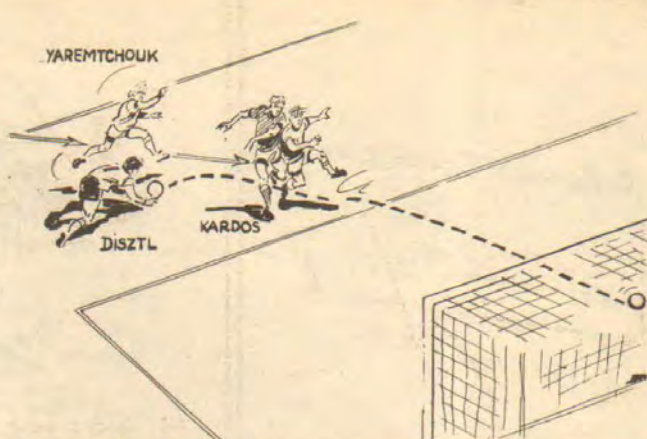
URSS - HONGRIE : 6-0 (suite)



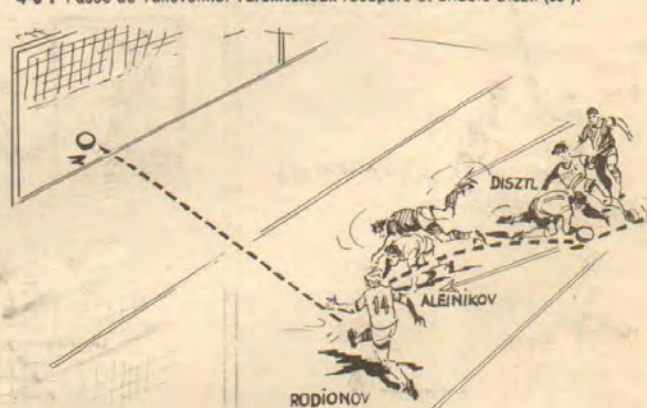
3-0 : Kardos fauche Belanov dans la surface. Penalty transformé par Belanov (24*).



5-0 : Une-deux Yaremtchouk-Evtouchenko. Dajka marque contre son camp (75*).

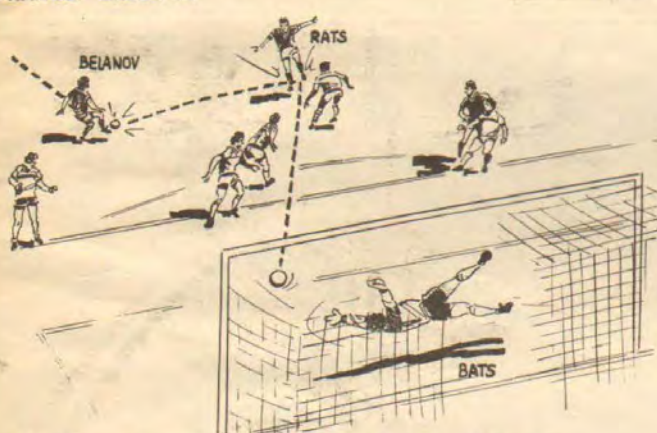


4-0 : Passe de Yakovenko. Yaremtchouk récupère et dribble Disztl (66*).

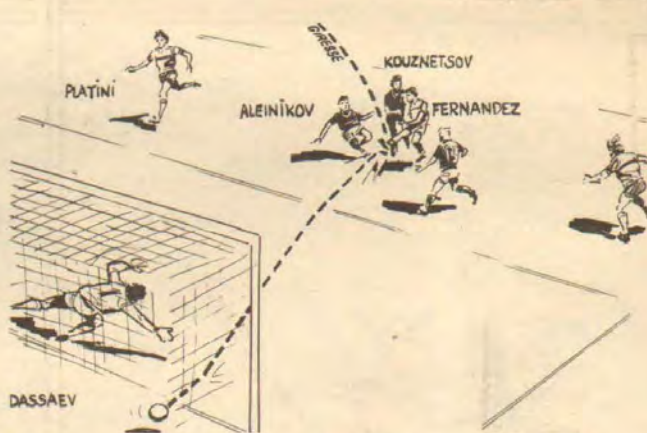


6-0 : Disztl repousse un tir de Rats. Rodionov a suivi et marque dans le but vide (80*).

FRANCE - URSS : 1-1

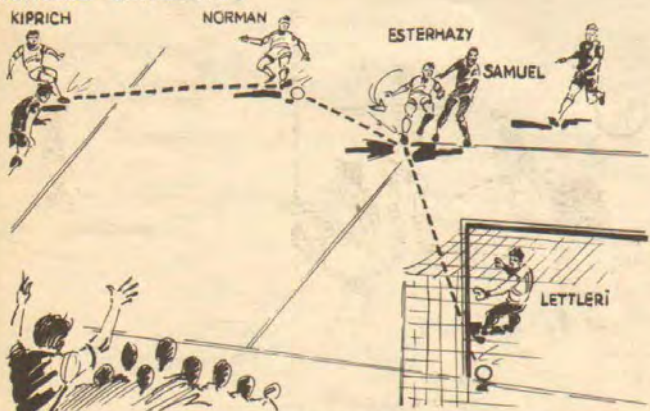


0-1 : Remise de Belanov. Frappe de Rats dans la lucarne de Bats (54*).

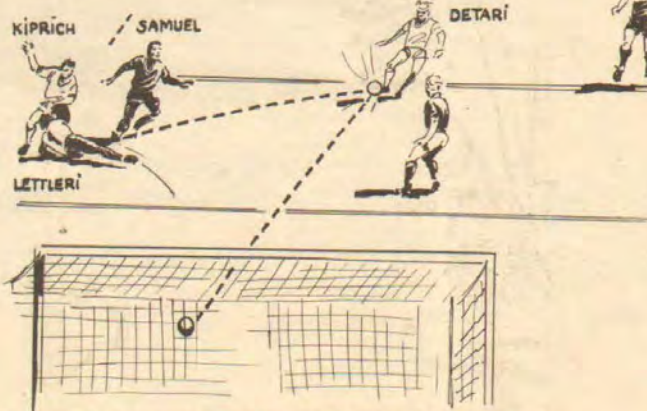


1-1 : Passe lobée de Giresse. Fernandez récupère et marque du droit (62*).

HONGRIE - CANADA : 2-0

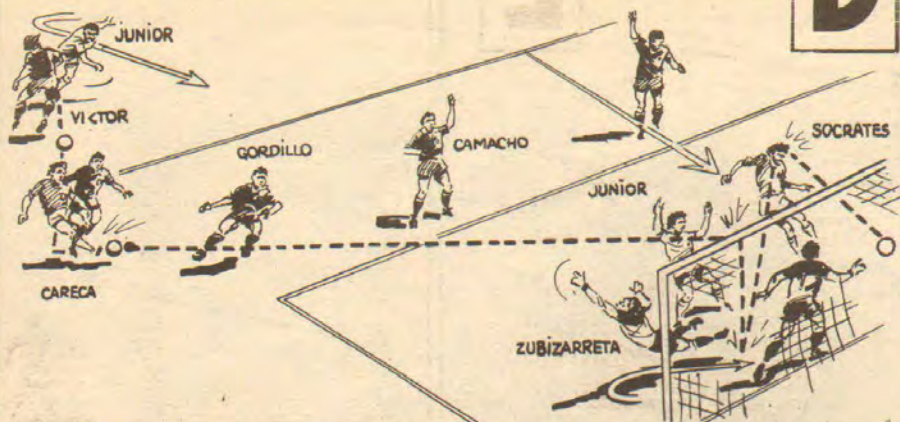


1-0 : Centre de Kiprich. Esterhazy reprend du droit au premier poteau (2*).



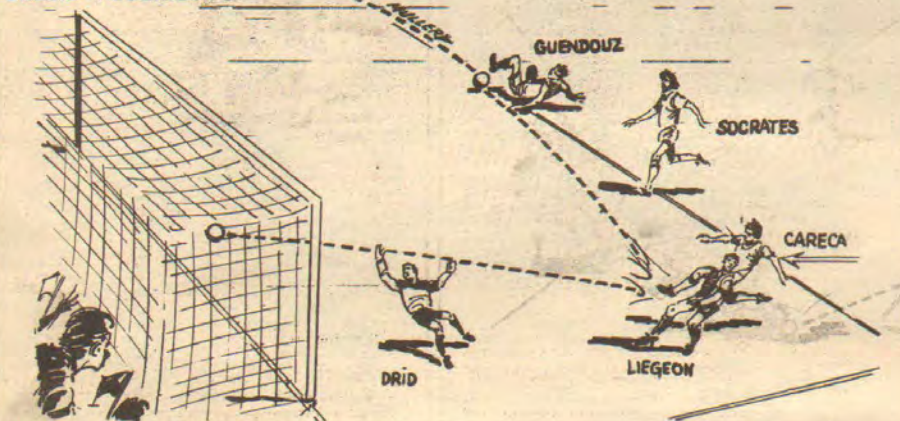
2-0 : Kiprich bute sur Lettieri. Le renvoi est favorable à Detari (75*).

BRESIL - ESPAGNE : 1-0



1-0 : Tir de Careca sur la barre. Socrates reprend de la tête (62').

BRESIL - ALGERIE : 1-0



1-0 : Centre de Muller. Reprise du gauche de Careca (66').

ALGERIE - IRLANDE DU NORD : 1-1

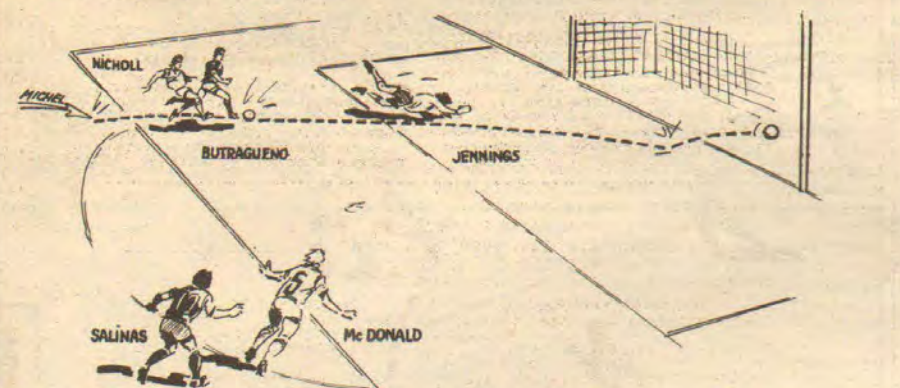


0-1 : Coup franc de Whiteside détourné par le mur algérien (8').

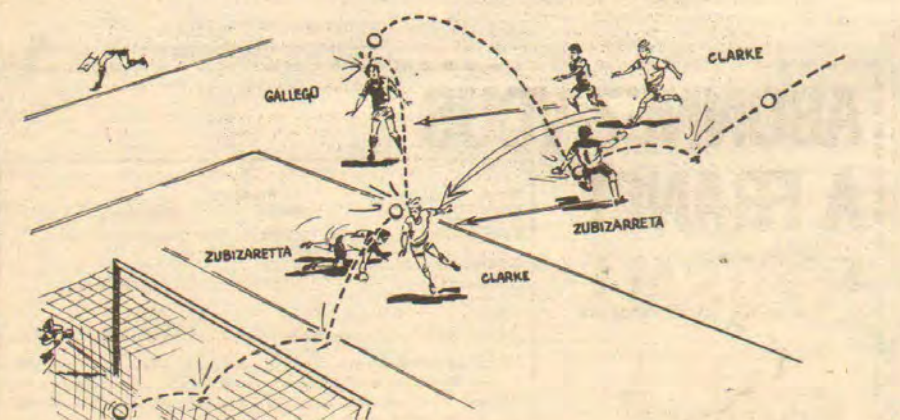


1-1 : Zidane du pied gauche marque sur coup franc (59').

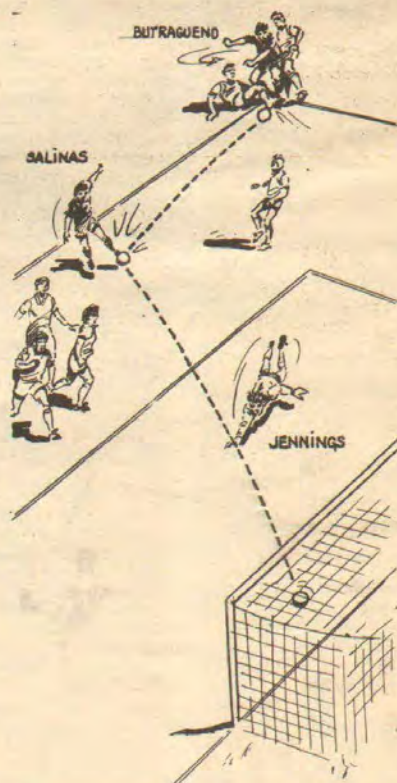
ESPAGNE - IRLANDE DU NORD : 2-1



1-0 : Passe en profondeur de Michel. Reprise du gauche de Butragueno (11').



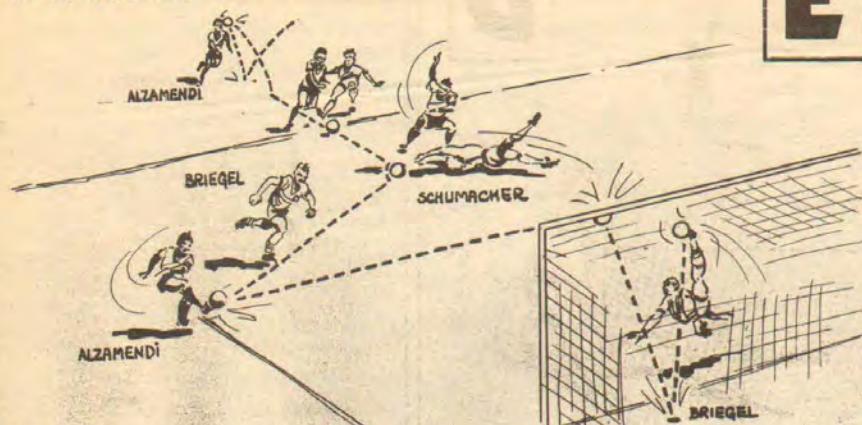
2-1 : Gallego remet le ballon à Zubizarreta qui glisse. Clarke a suivi et marque de la tête (47').



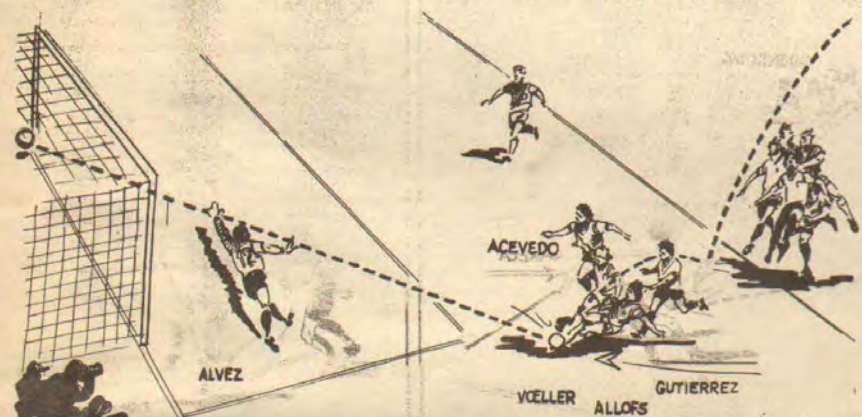
2-0 : Contre de Butragueno. Reprise du gauche de Salinas (18').

RFA - URUGUAY : 1-1

E

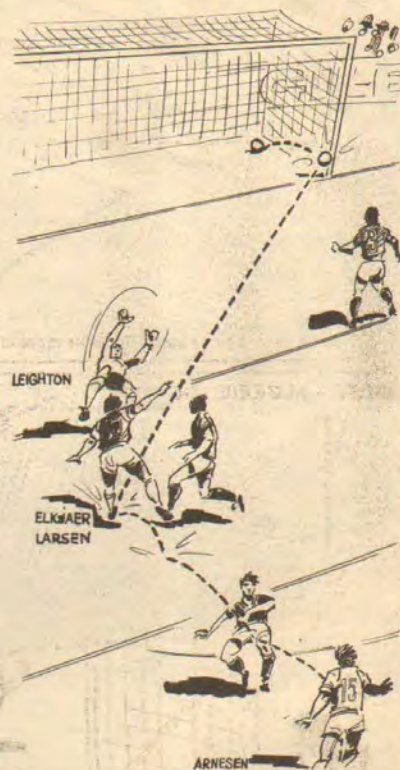


0-1 : Mauvaise passe en retrait d'Augenthaler. Alzamendi récupère, dribble Schumacher et marque du droit (4°).



1-1 : Balle en cloche de Förster. Allofs récupère et marque du gauche dans la surface (84°).

DANEMARK - ECOSSE : 1-0



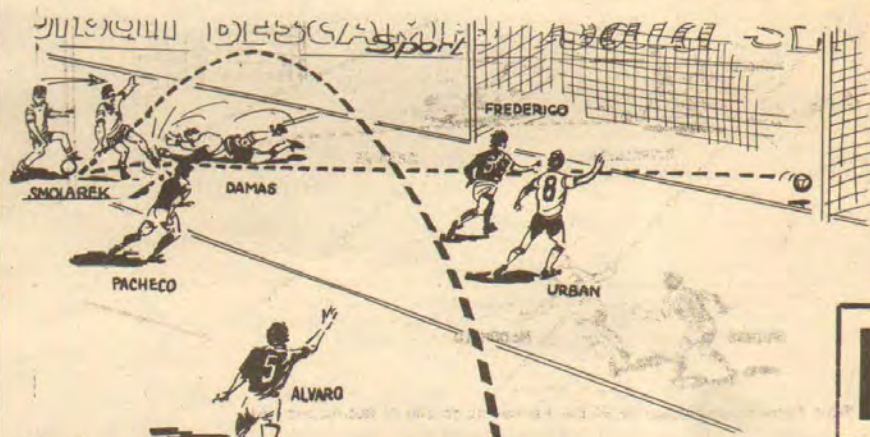
1-0 : Arnese lance Elkjaer-Larsen dans la surface, qui marque du gauche après un contre favorable (58°).

PORTUGAL - ANGLETERRE : 1-0



1-0 : Centre de Diamantino. Reprise du gauche de Carlos Manuel (75°).

POLOGNE - PORTUGAL : 1-0



1-0 : Balle en cloche de Dziekanowski pour Smolarek, seul, qui marque du gauche (68°).

F

**ABONNEZ-VOUS
A FRANCE
FOOTBALL**

**FRANCE
Football**

Nom _____ Prénom _____
Rue _____ N° _____ Bâtiment _____
Code postal _____ Ville _____

Abonnement France
3 mois, 135 F ☐ 6 mois, 270 F ☐ 1 an, 530 F ☐

Abonnement étranger
3 mois, 200 F ☐ 6 mois, 400 F ☐ 1 an, 790 F ☐

Merci de joindre votre titre de paiement (libellé à l'ordre de France Football) et d'adresser votre bulletin d'abonnement à ATENA - Service abonnements France Football - Tour Pleyel Ouest - 93200 Saint-Denis.

« Tout est clair en ce qui concerne mon transfert à Marseille », a déclaré le défenseur ouest-allemand Karl-Heinz Förster, qui a précisé qu'il avait reçu, il y a quelques jours, un coup de téléphone de son avocat chargé des négociations avec l'OM lui annonçant que le contrat avait été signé avec les dirigeants marseillais. L'épouse de Förster, arrivée dernièrement au Mexique, lui en a remis les photocopies.



DIVISION III

La FFF a communiqué, la semaine dernière, la composition des groupes de D III pour la saison 1986-1987. La date de reprise du Championnat n'a, quant à elle, pas encore été arrêtée. Quant au calendrier, il devrait être en notre possession dans les quinze jours qui viennent.

GROUPE NORD

Calais
Compiègne
Creil
Evreux
Fécamp
Hazebrouck
Le Havre
Lens
Lille
Maubeuge
Red Star
Reims
Roubaix
Rouen
St-Omer
St-Quentin

GROUPE CENTRE-OUEST

Angoulême
Brive
Bordeaux
Châtelleraut
La Rochelle
Libourne
Montauban
Mont-de-Marsan
Muret
Orléans
Pau
Poitiers
Toulouse
Toulouse Fontaines
Toulouse FC
Tours

GROUPE CENTRE

Anancy
Auxerre
Chalon
Chaumont
Clermont-Ferrand
Dijon
Fontainebleau
Gueugnon
Lyon
Montluçon
Roanne
Paris-St-Germain
Saint-Etienne
Versailles
Vichy
Villefranche

GROUPE EST

Charleville
Corbeil
Epinal
Meaux
Melun
Metz
Mulhouse
Nancy
RC Paris
Sarreguemines
Sedan
Sochaux
Strasbourg RC
Vauban Strasbourg
Villeneuve
Villiers

GROUPE OUEST

AS Brest
St. Brest
Caen
Cherbourg
Guingamp
La Roche s/Yon
Laval
Le Mans
Lisieux
Lorient
US Montagnarde
Nantes
Redon
Rennes
Saint-Lô
Vélocité Vannes

GROUPE SUD

Aix
Avignon
Grenoble
Hyères
Marseille
Montpellier
Narbonne
Nice
Orange
Perpignan
Rodez
Saint-Priest
Saint-Raphaël
Sète
Toulon
Valence

La commission juridique de la Ligue nationale a annoncé que l'attaquant cannois Youssouf Fofana, qui avait été prêté pour un an à Monaco, ne pourrait pas disposer l'année prochaine d'une licence française et qu'il serait en conséquence considéré comme joueur étranger.

Sergio Aimiron (vingt-sept ans), l'attaquant des Newell's Old Boys de Rosario et qui fait partie des 22 Argentins pour le Mondial, a signé un contrat de quatre ans en faveur du FC Tours.

On sait que Brest sera désormais entraîné par l'ex-Guingampais Raymond Keruzoré. La semaine dernière, il a été rejoint par un autre Guingampais, Jean Prouff, qui devient cadre technique au Brest Armoricain.

Brest est à la recherche d'un libero étranger. Il souhaiterait le trouver au sein de la Communauté européenne afin de garder Muslin. Mais si cela ne se fait pas, les dirigeants brestois ont déjà un œil sur le libero actuel de l'équipe de Pologne, Roman Wojnicki.

L'ancien Brestois Patrick Martel était en fin de contrat à Quimper et les sud-Finistériens ont décidé de ne pas le conserver. Il se trouve donc désormais à la recherche d'un club puisqu'il n'a pas donné suite aux propositions de Béziers ni de Bourges.

Poursuivant sa restructuration au niveau technique, comme au niveau médical, le Brest Armoricain a décidé d'adopter un kiné à temps complet à Alain Roux. Le club est prêt à étudier toutes les candidatures.

Mama Ouattara, le libero d'Avignon, ne renouvellera pas son contrat avec le club vaucusien. Titulaire du 2^e degré, il est à la recherche d'un poste d'entraîneur-joueur dans un club de D.H., D.IV ou D.III. On peut le joindre au 90.31.40.67.

Hervé Revelli, titulaire du 2^e degré, est à la recherche d'un poste d'entraîneur. Il est prêt à étudier toutes les propositions. On peut le contacter au 77.32.66.71 à Saint-Etienne.

BOCANDÉ : AFFAIRE CONCLUE



Un accord est intervenu, la semaine dernière, entre les dirigeants du FC Metz et ceux du Paris-SG concernant le transfert de Jules Bocandé. Le montant de la transaction tourne, comme on le savait déjà, autour d'un million de centimes. La commission juridique de la Ligue a annoncé, mardi dernier, qu'il ne subsistait plus aucun litige entre le Paris-SG et les Girondins de Bordeaux concernant la venue dans la capitale du buteur lorrain. Seule la signature des dirigeants marseillais faisait encore défaut. Cette lacune est à présent comblée.

Alain Ravera, à l'AS Cannes depuis douze ans, a signé vendredi son premier contrat pro avec son club pour une durée de quatre ans.

Marc Daviaud a signé un contrat de deux ans avec le FC Bourges, où il suppléera le gardien titulaire, Thierry Favier. Daviaud ne désire pas prendre le statut pro, adopté par les Chamois Niortais.

CHAMPIONNAT NATIONAL CADETS (FINALE)

LENS b. AUXERRE : 0-0 et 5 pen. à 3. — 3 800 spect. env. Arbitre : M. Gonon.

AUXERRE : Oude — Gibus, Branger, Daras, Raba — Delbare, Aschouri, Meurillon — Soler, Dekergent, Chrétiennet. Entr. : Cupery.

LENS : Robbé — Lavieu, Magnier, Toffart, Leroy (Romain, 31^e) — M'Bas, Zapata, Cauer — Pain (Leflichant, 61^e), Dotte, Mautroy. Entr. : Dombrowski.

Le président lyonnais Charles Mighirian a indiqué que l'exercice 1985-1986, s'achèvera pour l'OL sur un excédent de 500.000 F. Le club recevra une subvention de 5,5 millions de francs, dont 1 million servira au remboursement des emprunts effectués en 1977 et 1980 et qui courent jusqu'en 1990. Les 4,5 millions restants serviront aux dépenses de fonctionnement et au recrutement.

« Le professionnalisme est une aventure à la portée des seules grandes villes. » Telle est, en substance, la conclusion d'une enquête « Les grandes villes et les clubs professionnels de football » réalisée par trois attachés communaux avec l'aide de l'association des maires des grandes villes de France, et présentée mercredi dernier par le maire de Metz, M. Rausch.

L'ex-entraîneur de Bastia Antoine Redin, quoique sollicité par bon nombre de clubs, ne quittera sans doute pas la Corse. Il s'apprête en effet à créer un centre de perfectionnement pour jeunes footballeurs.

Le FC Metz va prochainement conclure le transfert d'un attaquant nigérian qui a terminé deuxième meilleur buteur du championnat brésilien (21 buts) sous les couleurs de Vitória de Bahia. Richard Owubokiri, vingt-quatre ans, sera transféré pour quatre ans et prêté la saison prochaine à Laval, Metz ayant déjà deux étrangers dans son effectif : Black et Markov.

Le Toulouse FC reprendra l'entraînement le 19 juin. Après un stage en Haute-Loire, le TFC disputera un match amical contre Sète (2 juillet), avant de rencontrer Bordeaux (5 juillet) en Coupe de la Ligue. Les Toulousains disputent un dernier match contre l'Espanol de Barcelone le 22 juillet à Saint-Gaudens.

Uwe Reinders envisage de quitter Bordeaux à la suite des derniers recrutements effectués par le club. « Je ne veux pas rester toute la saison sur le banc des remplaçants », a déclaré l'avant-centre allemand.

KOVACS EST ARRIVÉ !

Stefan Kovacs est arrivé mercredi dernier à Monaco. L'ancien sélectionneur de l'équipe de France, qui sera pour un an l'entraîneur de l'AS Monaco, est déjà à pied d'œuvre pour préparer la reprise du Championnat. Hier lundi, il est d'ailleurs parti, avec son équipe, en stage sur les bords du lac d'Annecy, où les Monégasques préparent leur entrée dans la Coupe de la Ligue. A noter que les nouvelles recrues, Jean-Marc Ferrat, Omar de Fonseca, Jean-Philippe Rohr et Luc Sonor, seront présentes à ce stage. On n'attend plus que le retour des « Mexicains » : Amoros, Bellone, Ligeon et la petite merveille danoise, Lerby.

De retour en Division II, l'AEPB La Roche a d'ores et déjà enregistré les venues de Blachon (Montpellier), Lubin (Guingamp) et Robert (Rennes).

Rodez, qui jouera l'an prochain dans le groupe sud de la D.III, vise la montée en D.II. Pour parvenir à ses fins, il s'est attaché les services de Zahui, le meneur de jeu d'Angoulême, et du défenseur de Villefranche Jean-Luc Pastrel. Les dirigeants aveyronnais seraient en contact avec deux autres joueurs de haut niveau.

Le match des champions entre le vainqueur de la Coupe, les Girondins de Bordeaux, et le champion, le Paris-Saint-Germain, aura lieu cet hiver aux alentours du 20 janvier 1987, à Pointe-à-Pitre, au stade des Abymes. Ce projet a toutes les chances d'aboutir dans la mesure où le parrain de cette manifestation est Marius Trésor.

LOTO SPORTIF

La solution était marocaine

Le Mondial n'aura pas, bizarrement, fait courir les parieurs vers les centres de validation, mais il aura fait au moins un gros gagnant au tirage 41. D'environ 4,5 millions de bulletins au premier tirage Mondial, le chiffre est tombé à 3 millions au deuxième pour, respectivement, à peu près 50 millions de francs et 33 millions de francs d'enjeux, ce qui est vraiment dérisoire quand on considère l'intérêt

énorme que suscite la compétition elle-même. L'édition 42 du jeu n'a pas révélé autant de surprises que le tirage précédent, la plus grosse venant des Marocains, vainqueurs des Portugais, qui terminent premiers de leur groupe. Il ne fallait aussi pas passer à côté des matches nuls de la Belgique face au Paraguay et de l'Uruguay face à l'Ecosse, celui ayant résulté de Mexique-Paraguay étant un peu plus logi-

que entre les deux pays sud-américains. Le Loto sportif prend quelques vacances pour les semaines à venir jusqu'à la reprise de la Coupe de la Ligue, le 5 juillet. Vous pourrez valider vos premiers bulletins, qui porteront sur cette première journée de la phase II, au cours de laquelle les équipes de D.I feront leur entrée, à partir du mercredi 25 juin et jusqu'au jeudi 3 juillet.

RÉSULTATS COMPLETS DU TIRAGE N° 42

Equipe 1	Equipe 2	Equipe 1	Equipe 2
1 MEXIQUE	PARAGUAY 1X2	9 MEXIQUE	IRAK 1X2
2 ESPAGNE	IRLANDE DU NORD 1X2	10 BELGIQUE	PARAGUAY 1X2
3 POLOGNE	PORTUGAL 1X2	11 POLOGNE	ANGLETERRE 1X2
4 R.F.A.	ÉCOSSE 1X2	12 MAROC	PORTUGAL 1X2
5 URUGUAY	DANEMARK 1X2	13 BRÉSIL	IRLANDE DU NORD 1X2
6 FRANCE	HONGRIE 1X2	14 ESPAGNE	ALGÉRIE 1X2
7 CANADA	U.R.S.S. 1X2	15 R.F.A.	DANEMARK 1X2
8 BULGARIE	ARGENTINE 1X2	16 URUGUAY	ÉCOSSE 1X2

LES RAPPORTS DU TIRAGE N° 41

NOMBRE DE JEUX GAGNANTS	RAPPORT PAR JEUX GAGNANTS (sur 9)
16 bons résultats	1 5 344 575,00 F
15 bons résultats	20 267 225,00 F
14 bons résultats	387 13 810,00 F
13 bons résultats	4 125 1 295,00 F
Bons résultats aux 7 Numéros de la Chance	156 706 15,00 F

L'AFFAIRE CASTELLAN

Jacky Castellan, ancien entraîneur général du Stade Guimpérois, a réclamé vendredi, devant le tribunal des Prud'hommes, 418 000 F pour « rupture unilatérale, prématurée et abusive de son contrat ». Le jugement sera rendu le 2 octobre prochain. Castellan, 46, a compté du 1^{er} juillet 1983 par un contrat de trois ans, avait décidé, le 29 septembre 1984, de ne plus assumer la responsabilité de l'équipe professionnelle après les mauvais résultats enregistrés en début de saison. Il avait délégué ses pouvoirs, pour cette seule formation, au Polonais Lubanski. Licencié, le 25 mai suivant, pour manquement à son contrat, Castellan réclame son salaire jusqu'à la fin de son contrat, soit 266 000 F pour les mois de mai 1985 à mai 1986 et 150 000 F de dommages et intérêts.

ITALIE

EUROPE

La Roma privée de dessert !

Challenge Interclubs

Le mois dernier, au lendemain d'une finale de Coupe d'Europe Barcelone-Bucarest qui avait dirigé de magistrats, Michel Vautrot, alors qu'il nous narrait sa façon de coach, avait tenu ces propos qui en disaient long sur sa fierté et son soulagement du moment : « L'Union européenne m'a fait un grand honneur en me confiant cette finale. Malgré ce qu'on avait raconté sur mon compte : avoir dit que j'avais touché de l'argent avant la Coupe-Dundee. Bien sûr, on m'a reconnu innocent. Il n'empêche que cette affaire m'a marqué ».

Aujourd'hui, on peut en être assuré, l'ami Vautrot qui, eu lieu de se trouver, comme sa valeur le lui en donnerait le droit, sur quelque pelouse mexicaine, arbitre ce week-end une finale corporative à Chelles, en Seine-et-Marne, doit être définitivement consolé des misères qu'on lui a faites. Il y a peu, et des doutes que certains ont émis sur son intégrité de juge. Surtout après la décision prise, mercredi dernier à Zurich, par la commission de discipline de l'UEFA. Ladite commission, par la double condamnation qu'elle a prononcée, a définitivement disqualifié Michel Vautrot, Dico Viola, président de l'AS Rome et sénateur de Rome, reconnu coupable de tentative de corruption envers l'arbitre français lors de la Coupe-Dundee, le 24 avril 1984, a non seulement été suspendu pour quatre ans de son poste de responsable du club italien en Europe, mais en plus, son équipe, déjà asséchée d'une place en Coupe UEFA, a été exclue de toutes les compétitions européennes de la saison 1988-1989.

Mais il est bon, avant de poursuivre, de résumer brièvement l'affaire. Le scandale a éclaté au mois de septembre 1985, après les révélations faites par l'arbitre italien Paolo Bergamo, par le directeur sportif de Gênes et deux dirigeants de la Roma. Selon ces personnes, le sénateur Viola aurait tenté de soudoyer Michel Vautrot avant la demi-finale retour, remportée 3-0 par les Italiens, ce qui leur permit d'aller affronter Liverpool en finale. Il semblerait en fait que le sénateur Viola n'ait jamais contacté directement M. Vautrot mais qu'il se soit laissé abuser

par des escrocs qui se sont servis du nom de l'arbitre français pour lui soustraire 100 millions de lires, soit 50 millions de centimes.

Malgré la décision de l'UEFA, M. Viola continue, pour sa part, à clamer son innocence, assurant qu'il n'a jamais tenté de corrompre Michel Vautrot qu'il considère comme l'un des meilleurs arbitres.

Apprenant la sentence de la commission de discipline, un millier de supporters de l'AS Rome se sont réunis jeudi après-midi devant le siège de la Fédération italienne, à Rome. Ils entendaient protester contre cette décision. Ils étaient munis, pour la circonstance, de pancartes et de panneaux sur lesquels on pouvait lire : « Justice pour la Roma » et « Exigence du président de la Fédération, M. Sordillo, qui intervient auprès des dirigeants de l'UEFA afin de solliciter une mesure de clémence. Actuellement, à Puebla, où il accompagne la Squadra Azzura, le président Federico Bordillo a tenu à donner son avis sur la sanction infligée au club romain : « Avant d'être président de la Fédération italienne, j'exerce le métier d'avocat et connaissais le fonctionnement juridique de l'UEFA. Je m'attendais à une sanction sévère. Toutefois, sur le plan sportif, je trouve la peine trop lourde car l'AS Rome a obtenu sa qualification, face à Dundee United, sans tricher. Aussi, j'espère que le jury d'appel se montrera plus clément envers le club qui, sur le plan sportif, n'a pas, je le redis, commis de faute ». Précisons que la commission d'appel devrait être convoquée à la fin de ce mois.

Chez les journaux romains, c'était bien sûr la consternation, l'abandon. « Cette sanction est absurde et incroyable », affirmait l'arrière Ubaldini Righetti. Le match a été parfaitement régulier. Ni les joueurs ni l'arbitre n'étaient au courant de cette histoire. Je ne comprends pas pourquoi l'UEFA a voulu entrer dans les détails de la corruption. Et Franco Grizzani d'ajouter, rejoignant en cela son camarade : « Il n'y a pas de paroles pour commenter une décision pareille. Les joueurs n'ont rien à voir avec cette affaire. J'ai joué ce match. Est-ce que les dirigeants de l'UEFA l'ont vu ? ».

C'est une sanction inévitable qui nous fait de la peine, a reconnu José Luis Villaseca, président de la commission de discipline de l'UEFA. Mais il y a bien une tentative de corruption. La décision a été prise à l'unanimité. Malgré tout, le comité directeur de la Roma, réuni jeudi dernier, a décidé de maintenir sa confiance au sénateur Viola. « Il était de mon devoir, a déclaré celui-ci, de rencontrer et d'informer immédiatement les membres du comité directeur qui m'ont toujours manifesté leur solidarité et leur attachement aux couleurs de la Roma. J'ai également demandé aux supporters de continuer à soutenir l'équipe avec passion. Ils m'ont promis de le faire... ».

H. O.

ABANDONNEZ !
LE NAVIRE

Conséquence directe de la lourde sanction venant frapper l'AS Rome : si Eriksson, l'entraîneur suédois, a décidé de prolonger son contrat, plusieurs joueurs s'apprêtent, en revanche, à émigrer sous d'autres couleurs. C'est notamment le cas de Pruzzo, de Bruno Conti, qui signera sans doute à la Sampdoria, et de Viaili, qui intéresserait beaucoup le Milan AC.

ESPAGNE

(Xavier de PINEDO)

Le Barça décroche un titre

MADRID. — En battant Betis 2 à 0 samedi soir au Nou Camp, le FC Barcelone a obtenu son premier et unique titre de la saison, la Coupe de la Ligue. Les Catalans ont ainsi réussi à s'adjuger le dernier titre de cette compétition, dont ils ont été privés par un pénalité espagnol, après avoir obtenu, voilà cinq saisons, la première Coupe de la Ligue.

Cette rencontre, que jouèrent samedi soir Andalous et Castans, était suivie de très près par les Madridiens qui souhaitent la Madrilène pulquer la future carrière européenne de celui-ci dépendant de la victoire de Barcelone, qui leur donnait droit ainsi à jouer la Coupe de l'UEFA l'an prochain.

Les Madridiens étaient rassés après le match aller de cette compétition, espérant que Barcelone pourrait remonter le but de retard encaissé à Séville. Les choses furent très vite engagées comme le souhaitent les Madrilènes pulquer, à la huitième minute, Amarilla battit Cervantes. Peu avant le mi-temps, une décision plus que douteuse de l'arbitre, qui infligea un pénalty en faveur de Barcelone, permit au Barça de battre une deuxième fois Cervantes et de gagner ainsi son premier titre de la saison, une saison qui aura été pour lui, de toute façon, très décevante. La Coupe de la Ligue disparaît ainsi cette année de l'histoire du football espagnol, après avoir reculé tout au long de ces cinq années d'existence un succès plus que moyen.

Cette saison, l'échec a été total, sans doute à cause du Mondial, mais surtout parce que cette Coupe n'attirait personne après

une saison très chargée, et comme preuve, samedi soir il n'y avait au Nou Camp que 10 000 spectateurs, alors que le stade catalan peut en contenir 120 000. L'année prochaine, cette compétition n'existera plus, mais cette saison elle aura eu un grand gagnant, outre le FC Barcelone, l'Atlético de Madrid qui, après avoir été finaliste de la Coupe des Coupes, vit sa participation européenne sérieusement menacée. Mais, grâce à la victoire du Barça, les Madrilènes se sont assurés de l'année prochaine, essayer de se rattraper, car ils participent, avec l'Atlético de Bilbao et le FC Barcelone, l'honneur de représenter l'Espagne, en Coupe de l'UEFA.

VIETNAM

ASIE

Mondial oblige !

HANOI. — Une véritable frénésie de football a saisi le Vietnam, dont toute la population vit depuis une semaine à l'heure du Mondial malaisien.

Retransmis pour la première fois par satellite intégralement et en direct par la télévision vietnamienne et la chaîne soviétique repue à Hanoi, cette Coupe du monde 1986, à Barcelone, a été, à la manière d'un feu d'artifice, temporairement oublié au pays la crise éco-

EUROPE

YUGOSLAVIE

(Jovan VELICKOVIC)

Partizan couronné d'un souffle

BELGRADE. — Enfin, le Championnat est terminé, mais malgré tout, on n'a pas encore obtenu les réponses à toutes nos questions. Partizan, champion, Velez a gagné la Coupe de Yougoslavie, l'Etoile Rouge, Rijeka et Hajduk participeront à la Coupe de l'UEFA, Vojvodina et Belgrade descendront en Deuxième Division. Le meilleur buteur du Championnat a été cop de Dynamo, Vinkovic avec 22 buts.

On n'attend plus que le 22 juin, date de la fin de la compétition de la Deuxième Division.

alors, pour savoir le nom des deux équipes qui monteront en Première Division.

A Belgrade, devant 55 000 spectateurs, Partizan a triomphé de Zvezdara par 4-0. En même temps que ce match, on écoutait à la radio, la retransmission du match à Sarajevo entre l'équipe locale et l'Etoile Rouge : 0-4.

La fin du Championnat a été plus que dramatique : Partizan et l'Etoile Rouge ont terminé cette compétition avec 49 points. C'est le goal average plus favorable d'un but + 36 contre, + 35 qui a permis à l'équipe de Par-

tizan, entraînée par Bjekovic, de remporter le titre.

Situation quasi identique en bas du classement où cinq formations ont fini à 30 points. Une fois de plus, le goal-average s'est révélé décisif et a condamné Belgrade pour la Deuxième Division. Souvenons-nous de la grande époque de Belgrade : l'inter droit Boris Stokar (St-Etienne), l'inter droit Bora Milutinovic (Nice et Monaco), le centre-avant Milos Milutinovic (Racing de Paris), l'inter gauche Sekularac (Paris FC) et l'ailier gauche Stokar (Marseille).

Comme la gloire passe vite !

(Claude WACKERMANN)

SUEDE

Les Anges au purgatoire

STOCKHOLM. — La dixième journée du Championnat de Suède a fait vaciller le leader, les Anges du IFK Göteborg, qui durent se contenter d'un nul en déplacement à Växjö, contre Öster. Truedsson, d'Öster, ouvrit le score (21^e) avant que l'archange Nilsson n'égalise (35^e). Le champion Allsvenskan 1985-1986 fit le forcing pour marquer un deuxième but par Persson (40^e) avant la fin de la première mi-temps. La seconde fut aussi dominée par Öster et l'on pouvait s'attendre à la première défaite des Anges

cette saison si l'archange n'avait pas égalisé à la 65^e minute. On peut se demander qui sera capable de remplacer Nilsson, qui jouera son dernier match allsvenskan le 18 juin à Stockholm contre AIK.

Même si maintenant deuxième à trois points du leader, après avoir écarté le tenant du titre, Örgryte, par 4-1 en déplacement devant à peine 2 000 spectateurs ; les habitudes étant devant leur téléviseur pour raison de Mondial. Coupe du monde ou non, les Bleus de Scanie ont survécu le sujet en

ALGERIE

AFRIQUE

Cruelle désillusion

ALGER. — C'est fin ! Pour l'équipe algérienne, qui s'était déplacée au Mexique encore auréolée du prestige acquis en Espagne en 1982, l'aventure s'est terminée brutalement !

Mettant fin à des rêves qui, pour être ambitieux, compte dans des énormes moyens mis à la disposition de Saadane et de ses collaborateurs, n'avaient, en réalité, que très peu de chances de se réaliser. Cela peut, bien sûr, paraître paradoxal.

Mais que voulez-vous d'une équipe qui a disputé environ dix-huit matches de préparation, dont trois officiels en Egypte, et avait son actif deux victoires seulement, acquises toutes deux à Alger, face au Mozambique et à Beveren ? Qui, que voulez-vous qu'elle puisse espérer au Mexique ? Un miracle ? Oui. Cela était encore possible pour peu que son staff technique ait fait preuve, pour une fois, de bon sens, qu'il cessât ses exaspérations et interminables expériences. Hélas ! Il n'en fut rien.

Face à l'Irlande du Nord, puis au Brésil et, enfin, à l'Espagne, nos joueurs ont été confrontés à des formations différentes, constituées d'éléments qui paraissent avoir perdu leur ABC du football, contraints qu'ils étaient d'évoluer dans des schémas tactiques dus soit leur auteur soit à un autre, mais dans tous les cas, en expliquant d'une manière réaliste et non pas utopique, le pourquoi et le comment.

L'aventure algérienne au Mexique, riche en potentialités et en perspectives séduisantes, a donc été démolie par la faute d'un staff

technique qui n'avait aucune notion des échéances immédiates qui lui avaient été imposées et des exigences quotidiennes que cela implique inévitablement.

Et, pour reprendre le titre de notre confrère El-Moudjahid, sur quatre colonnes : « La grande désillusion », avec en sous-titre : « L'équipe nationale, au Mondial mexicain, a été finalement une grossière supercherie. Un bide monstrueux que la sélection version Saadane, avec ses faiblesses trop criardes, ne pouvait éviter. On ne triche pas impunément avec une compétition de ce niveau ».

Toujours dans El-Moudjahid : « Que va-t-on nous reprocher ? L'attitude, l'humidité, la mauvaise volonté des joueurs à appliquer les consignes, les pressions subies par Saadane ? Ils trouveront, comme ils ont toujours trouvés, les arguments et ne manqueront pas de justifier ces aberrantes lacunes et ces monstrueuses erreurs ».

Comme on peut le constater, c'est à l'égard du boucher, c'est à l'égard d'ailleurs à l'égard de l'entraîneur national et ses adjoints on se droit.

Car est-il besoin de le rappeler, ce qui exaspère également le public, c'est cette froide indifférence qu'il n'a cessé d'adopter après chaque objectif raté, refusant toujours à trouver un échappatoire...

D'où cette exclamation d'un de nos confrères de la presse nationale : « Le bricolage sous une forme plus intellectuelle... ».

Mon Dieu, que tout cela est repassant, car

menant par 2-0 sur buts d'Erlandsen (20^e) et de Palmer, avant qu'Örgryte ne sauve l'honneur par Martinsson (20^e). Malgré le temps en marquant par Enqvist (54^e) et Nilsson (68^e). Djurgården, de Stockholm, longtemps dernière rouge en début de Championnat, a battu Norrköping 3-1, et pourrait se remonter surtout devant qu'elle a recruté le joueur britannique Brian Mc Dermott, nouveau moteur d'une équipe qui avait l'urgence d'un tel renfort.

(Mokhtar BOUDRAB)

nos demeures convaincues que l'équipe algérienne avait les moyens de réussir au Mondial 86. Hélas ! les causes dont nous vivions déjà, il y a plusieurs mois et à plusieurs reprises, souligné l'effet pernicieux, n'ont pas été prises en considération par ce staff technique trop rêveur, trop superficiel et donnant l'impression de n'avoir pas réellement conscience de l'ampleur de sa mission.

Face à cette triste réalité, qu'il nous faudra bien assumer, et quel que soit le degré de notre amertume, de notre douleur morale, la vie continue. Et, avec elle, l'espoir de jours meilleurs pour ce « club algérien » qui devra donc une nouvelle fois repartir de zéro.

Ce ne sera pas chose facile. Mais l'essentiel est que son nouvel avenir ne devra plus dépendre, pour reprendre l'expression d'un autre de nos confrères, de « faiseurs de pluie ».

Non, son encadrement ne pourra être, cette fois-ci, confié qu'à un homme de valeur, qui a déjà fait ses preuves, et qui sera capable de fonder d'objectifs précis, et non pas sur des discours vides de sens et constamment contredits par les faits.

Cela est réalisable. Mais c'est dès maintenant qu'il faudra s'y atteler. De même, il faudra se pencher sur ce Championnat national, qui devrait être logiquement la cellule de base de l'équipe nationale, mais dont la régression, dans son ensemble, a pris au fil de ces dernières saisons des proportions catastrophiques.

TUNISIE

(HAKIM)

L'Espérance sauve sa saison

TUNIS. — Trois heures de pousse-ballon et de sérénité en cette finale de Coupe de Tunisie pour terminer 0-0, avouez que c'est peu. Ni le temps réglementaire, ni les deux prolongations n'ont donné à réfléchir aux joueurs et aux entraîneurs, pour modifier leur manière de jouer et prendre les risques nécessaires. Les deux heures de jeu se sont écoulées à faire circuler le ballon latéralement ou vers l'arrière, pour tenter rarement une percée, comme si le match allait se gagner aux points.

Le Club Africain, qui a adopté une prudence excessive en plaçant le maximum de joueurs dans l'entre-jeu, a réagi timidement et épisodiquement pour imiter son adversaire du jour dans la circulation négative de la balle.

L'Espérance Sportive de Tunis n'a connu un relatif réveil de sa ponctualité qu'avec l'incorporation d'Add à la 91^e minute. Avant, elle s'est contentée d'échanges improductifs, et de passes vers l'arrière, le tout exécuté à un rythme lent et accommodant pour l'adversaire. A aucun moment on ne sentait une accélération, dénotant une ferme détermination de faire la décision.

Bien plus, après quelques tentatives de Tarak ou de Malouf, pour occuper simplement le poste d'avant-centre, les deux joueurs se sont vite repliés, pour concentrer le jeu au niveau du milieu de terrain.

Il a fallu les tirs des pénalités pour départager les deux prétendants. D'entrée, Tarak a donné le ton pour l'Espérance en réussissant le premier coup de réparation, tandis que Ezzaghar, le spécialiste du Club Africain, le raté. Abdelhak eut beau réussir le deuxième comme son vis-à-vis aspirant, Khelil, le tir sur le poteau de d'Amoudou et les réussites de Jrid et Abid ont irrémédiablement condamné les Clubistes à perdre pour le deuxième fois d'affilée la Coupe...

Fous de joie, et y croyant à peine, les « Sang et Or » ont sauvé leur saison en recevant des mains du président Bourguiba le trophée tant convoité.

Horaires oblige, à lui sacrifier de précieuses heures de sommeil.

A Ho-Chi-Minh-Ville, le couvre-feu en vigueur de minuit à 5 heures du matin semble avoir été assoupli et les autorités ont donné des instructions pour qu'il y ait de l'électricité dans toutes la ville au moment des matches.

Mais la politique n'est pas absente et si, à

MAROC (Kebir ARSALANE)

Invraisemblable, incroyable !

RABAT. — Aucun qualificatif n'est assez fort pour décrire le spectacle qui a régné le 11 juin 1986, une date que l'on ne manquera pas de rappeler aux petits enfants qui apprendront le football plus tard, dans les pays, après l'éclatante victoire de l'équipe du Maroc sur le Portugal (3-1).

Tant de tension, tant d'espoirs déçus. Il y a quelques années, s'évanouissaient à la fois, et l'on avait la certitude à ce moment-là que le football est bien le plus beau des sports.

Depuis ce fameux 11 juin, le Maroc est toujours en liesse, et, à travers lui, c'est tout le continent africain et l'ensemble de la nation arabo-islamique qui sont à l'honneur aujourd'hui. Il n'est que de voir la réaction de la presse internationale pour se rendre compte à quel point l'exploit de l'équipe marocaine a déjoué tous les pronostics et révélé les immenses potentialités des footballeurs marocains.

Hanoi, on apprécie les mérites de l'équipe soviétique, à Ho-Chi-Minh-Ville, en revanche, rares sont les supporters des équipes des pays socialistes.

D'ailleurs, certains n'hésitent pas à déclarer que la sollicitude des autorités pour assurer une diffusion sans précédent à cette Coupe du monde n'est pas étrangère aux difficultés économiques et politiques

LE CHALLENGE EUROPÉEN

FRANCE **Football** adidas

CLASSEMENT

1. Real Madrid..... 24	8. Anderlecht..... 14	West Ham..... 12
2. Bayern..... 17	9. FC Bruges..... 14	15. Everton..... 11
3. Juventus..... 17	10. Manchester United..... 12	16. Hearts..... 11
4. Liverpool..... 17		17. Nantes..... 11
5. Paris-SG..... 17		18. Neuchâtel..... 11
6. PSV Eindhoven..... 17		19. Oxford..... 11
7. FC Barcelone..... 15		20. AS Roma..... 11

ET LA COURSE AU SOULIER D'OR

SAISON 1985-1986

CLASSEMENT

● Championnats printemps-automne

(Union soviétique et pays nordiques)

B M

— —

PROTASSOV (Dniepr)..... 35 34

BASTROP (Ikast)..... 20 30

LIUS (Ilves)..... 19 22

NIELSEN (Brøndby)..... 17 30

PEDERSEN (Esbjerg)..... 17 30

SIMONSEN (Vejle)..... 16 34

NORAGER (1903)..... 15 30

BORDINGGAARD (Odense)..... 15 30

HJELM (Ilves)..... 14 22

V. KLEMENTIEV (Zenit)..... 14 34

S. RODIONOV (Spartak)..... 14 34

RANTANEN (HJK)..... 13 22

O. TARAN (Dniepr)..... 13 34

F. TCHERENKOV..... 13 34

● Championnats été-été :

B M

— —

VAN BASTEN (Ajax)..... 37 34

POLSTER (Austria)..... 33 36

ERIKSSON (Sporting)..... 30 30

M. FERNANDEZ (Sporting)..... 30 30

PACHEV (Trakia)..... 30 30

LINEKER (Everton)..... 30 42

VANDENBERGH (Anderlecht)..... 27 34

DETARI (Høvd)..... 27 30

MCAYENNIE (West Ham)..... 26 42

CASAGUEL (Guimaraes)..... 26 34

KRINGS (Borussia)..... 22 22

HUSS (Grevenmacher)..... 25 22

GULLIT (PSV)..... 24 34

MCCOIST (Rangers)..... 24 36

BOCANDE (Metz)..... 23 38

KACHMEROV (Berne)..... 23 30

HOUTMAN (Groningen)..... 23 34

KRANJCAR (Rapid)..... 23 36

COP (D. Vinkovci)..... +4 22 34

BEUGNIES (Charleroi)..... 22 34

KUNTZ (Bochum)..... 22 34

H. SANCHEZ (Real Madrid)..... 22 34

RUSH (Liverpool)..... 22 42

ALDRIDGE (Oxford)..... 22 42

ERIKSSON (Sporting)..... 22 34

ALLGOWER (Stuttgart)..... 21 34

HARFORD (Luton)..... 21 42

THYCOSEN (Lausanne)..... 21 30

LUNDE (Young Boys)..... 21 30

OKTAY (Malatya)..... 21 36

ZGUBCZYNSKI (Gornik Zabrze)..... 20 30

NEUBARTH (Werder Brême)..... 20 34

GOMEZ (Porto)..... 20 30

PAPIN (FC Bruges)..... 20 34

ARGUERO (Etar)..... 20 30

LINFORD (Fortuna)..... 20 34

COTTEE (West Ham)..... 20 42

DRABITS (Austria)..... 20 36

THORESEN (PSV)..... 20 34

BURSAK (Sutjeska)..... +3 20 34

NORVEGE

(7^e journée)

Bryne - Rosenborg..... 3-1
Hamarkamerat - Moss..... 3-2
Kongsvinger - Viking..... 2-0
Lillestrøm - Tromsø..... 2-0
Molde - Vasslerengen..... 1-2
Start - Trommen..... 2-1

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. Bryne.....	11	7	5	1	1	5
2. Start.....	10	7	5	0	2	4
3. Hamarkamerat.....	10	7	4	2	1	0
4. Moss.....	8	8	4	0	2	8
5. Vasslerengen.....	8	7	3	2	2	0
6. Kongsvinger.....	8	7	3	2	2	0
7. Rosenborg.....	7	7	3	1	3	0
8. Tromsø.....	6	7	2	2	3	0
9. Lillestrøm.....	6	7	3	0	4	7
10. Molde.....	6	8	2	3	3	11
11. Viking.....	2	7	0	2	5	0
12. Trommen.....	2	7	1	0	6	8

FINLANDE

(Match en retard)

Rops - Keps..... 3-1

(8^e journée)

Haka - Rops..... 3-0
Kops - TPS..... 0-3
Koparit - Ilves..... 4-4
Kuusela - HJK..... 3-1
Myr - OTP..... 1-2
PPT - Kuopio..... 3-1

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. Kuusela.....	12	8	5	2	1	5
2. HJK.....	11	8	4	3	1	5
3. TPS.....	10	8	4	2	2	5
4. Rops.....	9	8	4	1	3	10
5. Haka.....	8	8	4	1	3	10
6. Ilves.....	8	8	4	1	3	10
7. Koparit.....	8	8	2	4	2	11
8. PPT.....	8	8	2	3	3	10
9. MP.....	7	8	2	3	3	10
10. Keps.....	7	8	3	1	4	13
11. Kops.....	3	8	1	1	6	12
12. OTP.....	3	8	1	1	6	12

ROUMANIE

(33^e journée)

Steaua Bucuresti - SC Bacau..... 2-1
Din. Bucuresti - Gloria Buzau..... 2-0
Vict. Vaslui - FCM Brasov..... 2-0
Petr. Ploiesti - Corvinul Hunedoara..... 4-1
Chimia Rn Vilcea - Rapid Bucuresti..... 0-1
ASA Rn Mures - Pol. Timisoara..... 2-0
FC Oit. - Un. Cl. Napoca..... 4-0
FC Bih. Oradea - Un. Craiova..... 1-2
FC Arges Pitești - Sp. St. Bucuresti..... 4-3

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. Steaua Buc.....	55	33	25	5	1	17
2. Sportul St.....	46	32	18	10	4	78
3. Din. Bucuresti.....	44	32	19	8	7	48
4. Un. Craiova.....	43	33	19	9	5	39
5. Cor. Hunedoara.....	35	33	13	14	6	49
6. Un. Cl. Napoca.....	34	32	12	13	7	40
7. Un. Cl. Napoca.....	31	33	13	15	5	48
8. Rapid Buc.....	31	33	13	15	5	38
9. Pet. Ploiesti.....	31	33	11	9	13	41
10. Ch. Rn Vilcea.....	29	33	12	15	6	31
11. SC Bacau.....	28	32	14	11	7	48
12. FCM Brasov.....	28	33	10	18	5	38
13. FC Oit.....	27	32	10	7	15	49
14. Vict. Bucuresti.....	27	32	9	9	14	42
15. Pol. Timisoara.....	27	33	11	5	17	54
16. Gloria Buzau.....	27	32	10	15	7	40
17. ASA T. Mures.....	26	32	10	6	16	49
18. FC Bih. Oradea.....	17	33	5	7	21	26

U.R.S.S.

(13^e journée)

Spartak - Dynamo Tbilisi..... 0-0
Metallist - Kalait..... 1-0
Jalgru - Dynamo Minsk..... 2-1
Thornomonte - Neftchi..... 1-0
Chakhtior - Torpedo Moscou..... 1-1
Dniepr - Ararat..... 2-1

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. Zénith.....	14	11	3	4	4	12
2. Torpedo.....	14	10	5	3	2	14
3. Chakhtior.....	14	11	5	2	4	10
4. Thornomonte.....	14	12	5	4	3	12
5. Dniepr.....	14	11	4	5	2	13
6. Tbilisi.....	14	12	4	8	0	12
7. Dynamo Moscou.....	13	10	5	3	2	12
8. Jalgru.....	13	11	5	3	3	8
9. Neftchi.....	13	11	4	5	2	8
10. Metallist.....	11	12	2	5	5	12
11. Kalait.....	10	7	3	3	1	0
12. Minsk.....	10	11	3	2	6	9
13. Spartak.....	10	10	3	4	3	14
14. Ararat.....	10	11	3	3	5	13
15. Ararat.....	11	11	2	4	5	9
16. Tor Koutaia.....	7	10	4	4	2	18

YUGOSLAVIE

(34^e et dernière journée)

Hajduk Split - Dinamo Vinkovci..... 5-3
Celli Zenica - Rijeka..... 1-0
Novi Sad - Dinamo Zagreb..... 2-1
Part. Belgrade - Zlati Sarajevo..... 4-0
Orijent - Sloboda Tuzla..... 2-1
Valer Mostar - OFK Beograd..... 2-1
Sarajevo - Et. Rouge Belgrade..... 0-4
Pristina - Vardar Skopje..... 0-0
Sutjeska Niksic - Bud. Titograd..... 0-0

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. Part. Belgrade.....	48	34	21	7	6	25
2. Etoile Rouge.....	48	34	21	7	6	25
3. Dyn. Vinkovci.....	37	34	13	15	12	49
4. Hajduk Split.....	37	34	15	7	12	45
5. Rijeka.....	37	34	12	13	9	42
6. Dyn. Zagreb.....	36	34	11	14	9	43
7. Zvezdarnic.....	35	34	15	9	10	55
8. Vardar.....	34	34	14	9	11	50
9. Orijent.....	33	34	12	9	13	42
10. Sutjeska.....	32	34	14	4	16	57
11. Pristina.....	32	34	13	6	15	47
12. Sloboda.....	31	34	11	9	14	58
13. Dyn. Vinkovci.....	30	34	13	15	11	54
14. Buducnost.....	30	34	13	4	17	43
15. Sarajevo.....	30	34	11	8	15	41
16. Celik.....	30	34	11	8	15	38
17. OFK Belgrade.....	30	34	10	8	16	57
18. Vojvodina.....	29	34	8	8	20	70

Buteurs : Cop (Dyn. Vink), 22 buts ; Bursac (Sutjeska), 29 ; Vukovic (Hajduk), 19.

TCHECOSLOVAQUIE

(28^e journée)

Sparta Prague - Inter Bratislava..... 0-0
Bank Ostrava - DB Bystrica..... 1-0
DD Streda - Lokomotiva Košice..... 1-0
Spartak Trnava - Slavia Prague..... 1-0
ZVL Zlín - Dukla Prague..... 1-1
Silv Olomouc - Tazara Tmava..... 1-1
Bohem. Prague - TJ Vitkovice..... 3-1
DC Budejovice - RH Chébo..... 5-0

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. TJ Vitkovice.....	49	28	14	12	3	28
2. Sp. Prague.....	35	28	14	8	6	40
3. Dukla Prague.....	35	28	13	7	8	34
4. Boh. Prague.....	32	28	10	10	8	38
5. Olomouc.....	32	29	11	10	8	48
6. Sl. Prague.....	32	28	14	5	10	33
7. RH Chébo.....	31	28	14	3	12	44
8. B. Ostrava.....	28	28	11	7	10	37
9. DB Bystrica.....	27	29	10	9	10	42
10. Sp. Trnava.....	26	29	9	8	12	21
11. Dun. Streda.....	26	29	9	8	12	36
12. Tat. Prerov.....	26	29	11	4	14	25
13. ZVL Zlín.....	25	28	11	7	10	38
14. Lok. Košice.....	24	29	8	12	13	37
15. C. Budejovice.....	23	29	8	8	13	45
16. I. Bratislava.....	23	29	9	5	15	30

Buteurs : Lada (Olomouc), 41 ; Gliga (Sparta), 13 ; Sukhary (Chébo), 13 ; Novak (Sparta), 11.

SUEDE

(10^e journée)

Djurgården IF - IFK Norrköping..... 3-1
Kalmar FF - Hammarby IS..... 0-0
Oester IS - IFK Göteborg..... 2-2
Gerygry IS - Malmö FF..... 0-0
Hammarby BK - AIF..... 0-0
Elfsborg - Brage..... 0-1

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	d.
1. IFK Göteborg.....	17	10	7	3	0	23
2. Malmö FF.....	14	10	5	4	1	25
3. AIF.....	12	10	4	4	2	12
4. Hammarby.....	11	10	5	1	4	17
5. Gerygry IS.....	10	10	4	2	4	16
6. IFK Norrköping.....	9	10	4	1	5	15
7. Oester IS.....	9	10	2	5	3	18
8. Djurgården.....	9	10	4	1	5	12
9. Hammarby BK.....	9	10	3	2	5	18
10. Elfsborg.....	7	10	2	3	5	9
11. Kalmar FF.....	7	10	2	3	5	14
12. Brage.....	7	10	2	3	5	12

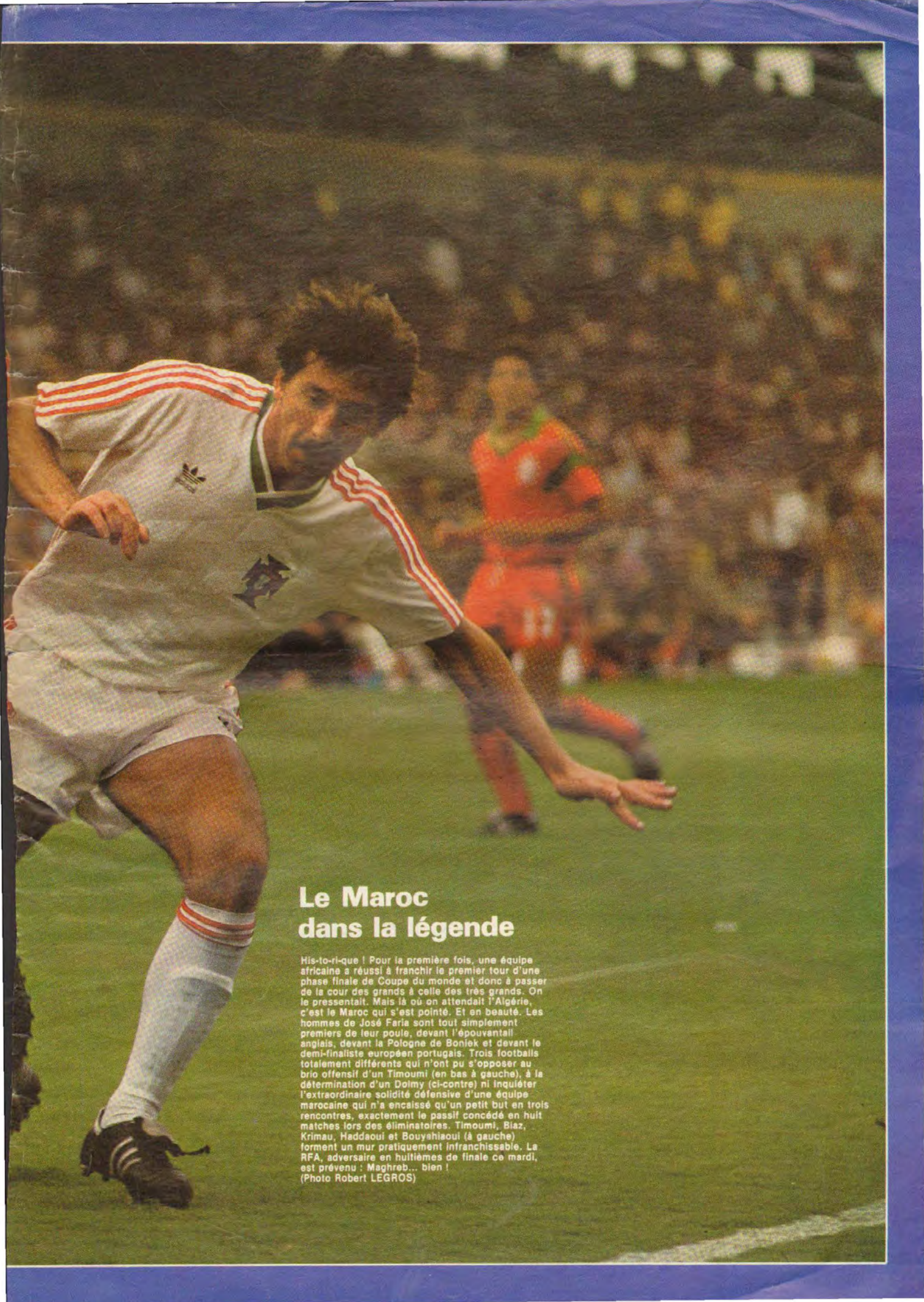
Buteurs : T. Nilsson (IFK Göteborg), 6 ; J. Ekström (IFK Göteborg), 6 ; L. Larsson (Malmö), 5.

ESPAGNE

(Finale de la Coupe de la Ligue)

Match aller : B. Séville - FC Barcelone.....





Le Maroc dans la légende

His-to-ri-que ! Pour la première fois, une équipe africaine a réussi à franchir le premier tour d'une phase finale de Coupe du monde et donc à passer de la cour des grands à celle des très grands. On le pressentait. Mais là où on attendait l'Algérie, c'est le Maroc qui s'est pointé. Et en beauté. Les hommes de José Faria sont tout simplement premiers de leur poule, devant l'épouvantail anglais, devant la Pologne de Boniek et devant le demi-finaliste européen portugais. Trois footbals totalement différents qui n'ont pu s'opposer au brio offensif d'un Timoumi (en bas à gauche), à la détermination d'un Dolmy (ci-contre) ni inquiéter l'extraordinaire solidité défensive d'une équipe marocaine qui n'a encaissé qu'un petit but en trois rencontres, exactement le passif concédé en huit matches lors des éliminatoires. Timoumi, Biaz, Krimau, Haddaoui et Bouyashiaoui (à gauche) forment un mur pratiquement infranchissable. La RFA, adversaire en huitièmes de finale ce mardi, est prévenu : Maghreb... bien !
(Photo Robert LEGROS)